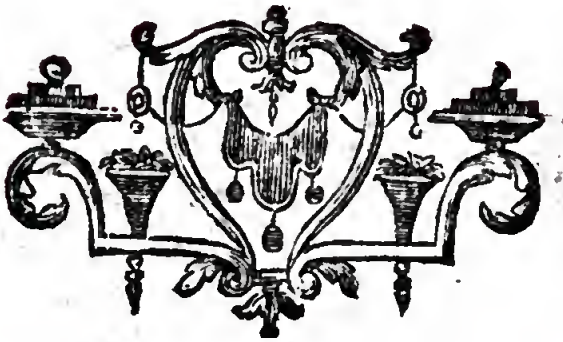
5107

Palat. LX 2 (6

599768 SBN

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

TOME SIXIE'ME.



A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XLV.

TABLE

DU SIXIEME TOME de l'Hiſtoire Secrette des Femmes Galantes de l'Antiquité.

TULLIE, fille de Servius Tullius, ſixiéme Roy de Rome. Page 1

Percale, ſous Cleoméne & Demarate, Rois de Lacédémone. 144

Hiſtoire de Cleoméne & de Demarate, Rois de Lacédémone, & de Percale fille de Chilon. 171

Anytis, fille de Darius Hyſtaſpide, troiſiéme Roy de Perſe. 230

Hiſtoire de Gygée & de Metiochus. 288

Artemiſe I. Reine d'Halicarnaſſe. 357

Hiſtoire d'Artemiſe, de Thémiſtocles, d'Ariſtides & de Steſilée. 385

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

TULLIE*

Fille de Servius Tullius ſixiéme Roy de Rome.

LA révolution qui mit le dernier Tarquin ſur le Trône des Romains, eut des circonſtances ſi tragiques, qu'elles ſurpaſſent tout ce qu'on en peut imaginer.

* *Cette Hiſtoire eſt la ſuite de celle de Rome, contée dans l'Hiſtoire de Géganie.* Voyez le quatriéme Tome.

Tarquin étoit brave, inébranlable dans le péril, ferme & conſtant dans l'adverſité, adroit & ruſé politique; mais dur envers ſes Sujets, perfide envers ſes Alliés, exceſſivement ambitieux, ſuperbe & magnifique, ſon régne eut plus d'éclat que celui de ſes Prédeceſſeurs; & comme il fut le dernier Roy des Romains, on peut dire auſſi qu'il fut leur premier Tyran.

Il étoit encore preſqu'au Berceau lorſque Tullius fut élevé au Trône: ce Prince prit de grands ſoins de ſon éducation & de celle du jeune Arvus ſon frere. Tanaquil leur ayeule veilloit à leur conſervation: elle n'avoit élevé ſon gendre à la Couronne, que pour l'aſſurer à ſes petits-fils. Le nouveau Roy répondoit à ſa confiance, en donnant de jour en jour de plus grandes preuves de ſon attachement aux Princes.

La nature en formant les deux

Tarquins, les avoit doüés d'inclinations bien différentes : on a vû le caractére du premier : il n'en étoit pas ainſi du ſecond ; il étoit affable, modéré, plein de reſpect pour Tullius, naturellement vertueux, tendre, attentif à ſes devoirs, & digne enfin d'avoir un meilleur frere que le ſien.

Tullius avoit eu deux filles de ſa femme Tarquinie, appellées Tullie l'une & l'autre, du nom de leur pere. Elles étoient toutes deux belles : mais la même différence de caracteres, qui diſtinguoit les deux Tarquins, diſtinguoit auſſi les deux Princeſſes. L'aînée Tullie étoit douce, vertueuſe, tendrement attachée au Roy & à la Reine, appliquée à ſes devoirs, & s'en faiſant un unique de répondre à leurs vues.

La jeune Tullie au contraire, n'avoit d'humain que la forme : elle étoit plus belle que ſa

ſœur ; mais on oublioit qu'elle étoit belle quand on la connoiſſoit : fiére, arrogante, cruelle, & même féroce, ſouverainement ambitieuſe, vindicative, dénaturée & livrée à tous les déréglemens du cœur, elle fit paſſer ſon chariot par-deſſus le corps de ſon pere, de peur qu'un leger détour ne l'empêchât de monter plutôt ſur le Trône.

Les deux Princes étoient élevés auprès des Princeſſes : le jeune Junius fils de l'autre Tarquinie, étoit auſſi nourri avec eux : il avoit les grandes qualités d'Arvus, & toutes les bonnes de l'aînée Tullie. Le Roy étoit bien aiſe d'entretenir l'union dans ſa famille : il projettoit déja le double mariage de ſes filles avec les deux Tarquins ; & afin de les lier tous par des alliances, il penſoit encore à marier Junius ſon neveu, avec Egerie fille d'Aronce, ar-

riére-neveu de l'ancien Tarquin.

Egérie étoit de l'âge des Princeſſes ; & comme elle étoit née avec toutes les qualités vertueuſes qui rendent la beauté recommandable, elle ſe lia plus fortement avec l'aînée Tullie ; elles devinrent inſéparables. La conformité des caractéres produiſit bientôt la même liaiſon entre Arvus & Junius : le premier devint auſſi fort aſſidu auprès de l'aînée Tullie, qu'il aima bientôt éperduëment.

Mais l'amour fit à l'égard de Tarquin & de la jeune Tullie une diſtinction qui cauſa la perte de Tullius : Tarquin aima Tullie. Cet attachement étoit de convenance ; mais par une bizarrerie incroyable, Tullie qui n'aimoit que le crime, prit du goût pour Junius qui faiſoit toute ſon étude de la vertu.

Ainſi l'amour jetta dès l'en-

fance des ſemences de haine dans la Maiſon de Servius : Tarquin trouvoit l'aînée Tullie trop indolente ; l'audace & l'orgueil de ſa ſœur lui convenoient mieux. La jeune Tullie vouloit que chacun la trouvât belle, & elle ne pouvoit ſouffrir qu'Egerie la ſurpaſſât dans le cœur de Junius : Arvus ſoupiroit tout bas pour l'autre Tullie, dont la douceur & la modeſtie étoient plus compatibles avec ſon humeur ; & cette Princeſſe regrettoit de ſon côté que ſa deſtinée l'attachât à tout autre qu'à ce Prince, dont la vertu compâtiſſoit ſi bien avec la ſienne.

Le ſeul Junius jouiſſoit d'une parfaite félicité : il voyoit tous les jours Egerie ; il l'aimoit éperduëment, & il en étoit tendrement aimé : Arvus lui ouvroit ſon cœur, & il lui confioit ſes peines : l'aînée Tullie en uſoit de

même avec Egérie, elle lui avouoit l'averſion ſecrette qu'elle avoit pour Tarquin ; elle en demeuroit là ; elle n'oſoit convenir qu'elle en aimoit un autre.

La jeune Tullie n'avoit point d'autre confidente qu'elle-même ; ſeule elle connoiſſoit le fond de ſon ame : dévorée par une ambition que rien ne pouvoit borner, elle envioit à ſa ſœur le droit de ſuccéder à la Couronne, qu'elle devoit partager avec Tarquin : brûlant d'une flamme violente, mais ſecrette pour Junius, elle eût deſiré d'être unie à lui ſur le Trône ; ainſi elle regardoit les deux Princeſſes comme ſes Rivales : elle haiſſoit la vertueuſe Tullie, parce qu'elle l'excluoit de la Couronne ; & la jeune Egerie, parce qu'elle lui ôtoit le cœur de Junius.

L'artificieuſe Tullie s'appercevoit bien que Tarquin avoit pour elle plus de penchant que pour ſa ſœur :

elle réſolut de l'écouter ; non qu'elle crût pouvoir l'aimer, ou qu'elle eſpérât réuſſir à l'épouſer, mais afin de l'employer, s'il étoit poſſible, à rompre le mariage de Junius & d'Egerie. Le Prince s'apperçut qu'elle ne le fuyoit point ; & ſon audace naturelle lui faiſant aiſément préſumer qu'il n'en étoit pas haï : je ne veux point, lui diſoit-il un jour qu'il étoit ſeul avec elle, me plaindre des procédés du Roy ; c'eſt votre pere, & je reſpecte en lui Tullie : mais enfin, Madame, quel droit Servius avoit-il à la Couronne ? il la doit au mariage de Tarquinie, & à la politique de Tanaquil ; mais le deſſein de mon ayeul étoit de nous conſerver le Trône, & non pas que Servius le gardât : je n'en murmure point ; mais qu'il me laiſſe du moins la diſpoſition de ma main. Il y a long-temps que vous devez vous être apperçûe que je n'ai point d'inclination pour la Princeſſe votre ſœur ; j'aime ailleurs, & le choix que j'ai

fait eſt plus conforme à mon caractere : J'aime cette grandeur de courage, cette nobleſſe de ſentimens, & cette élévation de cœur, que je vois briller dans la jeune Tullie. Heureux ! ſi mon ſort m'attachoit au ſien : heureux ! qu'elle ne déſapprouvât pas mes plaintes.

Tullie fit beaucoup de façons avant que de s'expliquer : elle parut embarraſſée comme une perſonne qui ſent ſa défaite ; à la fin regardant le Prince avec une certaine langueur : Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez pas à vous plaindre du Roy ; il vous rend par le mariage de ma ſœur la Couronne de votre ayeul ; & c'eſt ce qui vous attache indiſpenſablement à l'hymen de mon aînée ; dont les droits pourroient peut-être donner à un autre époux, des prétentions qui troubleroient la félicité de votre régne. J'avoue que s'il vous étoit libre de choiſir, il ſeroit plus doux pour

vous de ſuivre l'inclination qui vous porte vers un autre objet : je ne vous cache point, ajouta-t-elle, que je me tiendrois fort honorée de la préférence que vous m'accordez : Mais enfin, Seigneur, que voulez-vous ? Il faut obéir : il ne dépend point de nous de changer notre deſtinée ; ainſi ne ſongeons plus qu'à la rendre heureuſe en nous y accoutumant.

Ah ! Madame, interrompit Tarquin, que le parti que vous prenez, marque d'indifférence, & que ſi vous étiez touchée de quelque étincelle de ce feu qui me dévore, vous raiſonneriez bien autrement ! Ce n'eſt point comme gendre de Servius que je dois régner ; c'eſt, Madame, comme petit-fils de Tarquin : pourquoi donc violenter mon inclination par un mariage qui n'eſt point de mon goût ? Qu'importe-t-il à Servius laquelle de ſes filles ſoit Reine, pourvû que j'en faſſe

une heureuſe ? L'aînée Tullie n'eſt point née pour le Diadême ; elle a je ne ſçai quelle indolence qui s'accommodera mieux d'une condition privée : la courageuſe Tullie a les grandes qualités qui ſont propres à relever l'état du Trône ; elle eſt née pour commander aux autres : n'en doutez point, Madame, ajouta-t-il audacieuſement, puiſque vous êtes née pour commander à Tarquin.

Mais comment faire, Seigneur, reprit artificieuſement Tullie ? Car le Roy ne voudra point qu'on s'oppoſe à ſes réſolutions : promettez-moi l'agréer ce que je ferai, reprit Tarquin, & enſuite nous délibérerons ſur la conduite qu'il faudra tenir avec Tullius. Ah ! Seigneur, répliqua Tullie avec une fauſſe émotion, ménageons ſur-tout les bontés du Roy. Alors elle rêva un moment, & jettant enſuite ſur Tarquin un de ces regards, qui perſuadent toujours celui qui aime : Seigneur, a, ou-

ta-t-elle, tâchons de ne point choquer de front les volontés du Roy : ſans vous déclarer préciſément contre l'hymen qu'il vous propoſe, affectez un autre attachement. Je vais donc, interrompit Tarquin, me déclarer votre Amant : non repartit bruſquement Tullie, vous offenſeriez le Prince votre frere : jettez les yeux ſur quelqu'autre ; par exemple, ajouta-t-elle, ſur Egerie ; vous devez moins de conſidération à Junius : quand vous aurez accoutumé la Cour à vous voir aimer la fille d'Aronce, alors vous reviendrez à moi, & j'agirai enſuite de façon que vous aurez lieu d'être content ; vous n'avez d'autre intérêt que de témoigner que vous n'aimez point l'aînée Tullie ; mais il faut vous y prendre de ſorte que je n'attire point le courroux du Roy, qui pourroit penſer que j'aurois part à ce changement.

Tarquin eut peine d'abord à ſe ré-

ſoudre à cette feinte ; mais on céde aiſément à des raiſons qui partent d'une bouche qu'on aime. Le but de Tullie étoit de donner de l'ombrage à Junius, de le dégoûter peut-être d'Egerie ; de les broüiller du moins & de troubler leur bonheur, ſi elle ne pouvoit ſe faire aimer.

Tarquin commença dès le ſoir de s'attacher à Egerie : il la trouva chez la Reine : Junius l'entretenoit ; il vint les interrompre ; il parla beaucoup à la Princeſſe ; il la regardoit tendrement ; il ſoupiroit ſouvent ; il envioit le bonheur de Junius ; enfin il embarraſſa ſi fort Egerie, qu'elle craignit qu'en effet il ne fût amoureux d'elle.

Pour donner à cette feinte toutes les apparences de la vérité, l'artificieuſe Tullie fit courir le bruit de cette nouvelle paſſion ; il vint aux oreilles de Junius ; il en fut allarmé ; il accourut en faire ſes plaintes à ſa chere Egerie : il trouva Tarquin au-

près d'elle. Il lut dans ſes yeux qu'elle ſouffroit une cruelle contrainte. Tarquin lui avoit parlé d'amour : elle lui avoit déclaré ſes ſentimens pour Junius, & l'engagement qu'elle avoit pris avec lui par l'ordre du Roy. Tarquin ne parut point diſpoſé à céder à ces conſidérations; il lui déclara qu'il l'aimeroit quelque événement que ſon amour pût éprouver.

Junius arriva ſur ces entrefaites; il vit bien au trouble d'Egerie que Tarquin lui venoit de dire des choſes déſagréables : peu s'en fallut qu'il n'éclatât; mais il craignit d'expoſer la Princeſſe : c'étoit aſſez que ſa préſence arrêtât ſon Rival. Tarquin ſortit quelque temps après, & Junius demeura ſeul avec Egerie : il lui découvrit alors ſes inquiétudes & ſes craintes : la Princeſſe ne put retenir ſes larmes; elle connoiſſoit l'audace de Tarquin; elle appréhendoit qu'il ne ſe portât à quel-

que extrêmité violente contre ſon Amant.

L'aînée Tullie, & le jeune Tarquin apprirent avec une joye inconcevable le nouvel attachement de l'aîné Tarquin ; ils plaignoient tendrement Junius & Egerie ; mais ils s'aimoient tous deux ſans ſe l'être dit encore. L'amour de Tarquin pour la fille d'Aronce, ſembloit leur laiſſer la diſpoſition de leur cœur : Vous voilà libre, ma chere couſine, diſoit un jour Arvus à la Princeſſe ; mon frere ne penſe plus à vous, il aime Egerie : le Roy ne vous donnera point un époux qui adreſſe ſes vœux à un autre ; je ne regrette point cette perte, répondoit Tullie ; le Prince a je ne ſçai quoi de dur & de farouche qui me rend inſenſible au prix qui ſemble attaché à ſa main. Je perds ſans peine les eſpérances d'une Couronne que je ne puis porter qu'en l'épouſant. Ah ! Madame, reprit Arvus, le Trône

vous appartient, & c'eſt vous qui le donnez à mon frere. Seigneur, répondit la Princeſſe un peu émue, s'il dépendoit de moi de le donner, je n'en diſpoſerois qu'en faveur du jeune Tarquin : & ſi j'en étois le maître, ajouta le Prince, je n'en ferois jamais part à la jeune Tullie ; je ne puis ſouffrir ſon audace ni ſon orgueil. Vous ne la voulez donc point pour épouſe, reprit la Princeſſe, plus émue : non, répondit-il en ſe jettant à ſes pieds, je ne ſuis ſenſible qu'aux charmes de votre vertu. Ah ! Prince, s'écria Tullie, en le relevant, que nous ſommes malheureux ! Le choix du Roy & l'ordre de la naiſſance nous aſſujettiſſent vous & moi à des loix bien dures : il faut que j'épouſe votre frere ; & que vous ſoyez le mari de ma ſœur ; n'éclairciſſons pas davantage ce myſtére, nous y trouverions peut-être de nouveaux ſujets de nous affliger. Non, ma Princeſſe,

répliqua le jeune Tarquin, le plaiſir de vous entendre me fait oublier tous mes maux : que ne puis-je, hélas ! me flater que vous les partagez : que ne puis-je croire que vous n'avez de la répugnance à épouſer Tarquin, que parce que vous avez des ſentimens favorables pour ſon frere. Ne me demandez point, Seigneur, répondit Tullie, que je m'explique plus clairement : je vous ai dit que ſi je pouvois diſpoſer de la Couronne, je ne la donnerois point à l'aîné Tarquin ; mais que le choix du Roy, & l'ordre de la naiſſance m'aſſujettiſſoient à d'autres loix : cette derniére conſidération doit faire ceſſer toutes les autres. Croyez-moi, Prince, n'approfondiſſons point davantage des ſentimens qui nous ſeront peut-être funeſtes : quelque raiſon que nous nous puiſſions faire, craignons de n'en avoir pas aſſez pour vaincre nos malheurs.

Cependant Junius ne ſçavoit quel

parti prendre : toujours amoureux d'Egerie & toujours aimé d'elle, il faiſoit de triſtes réfléxions ſur la concurrence de Tarquin : il devint rêveur & ſolitaire : la jeune Tullie voyoit ſa peine, & plus il paroiſſoit affligé, & moins elle eſpéroit qu'elle pût jamais s'en faire aimer ; il ſembloit qu'elle affectât de l'éviter ; elle feignoit de le plaindre ; elle blâmoit Tarquin ; elle vantoit les bonnes qualités de Junius : elle accuſoit quelquefois Egerie de ne pas montrer aſſez de réſiſtance aux empreſſemens & aux importunités de Tarquin. Ces diſcours étoient rapportés à Junius ; mais ils ne faiſoient point d'impreſſion ſur ſon eſprit, encore moins ſur ſon cœur : rien ne pouvoit le conſoler de ſon malheur.

On bâtiſſoit alors à Rome le Temple de Diane. Tullius avoit perſuadé aux Latins qu'à l'exemple des Villes Greques d'Aſie qui venoient d'édifier à cette Déeſſe un Temple

magnifique à Ephéſe, il falloit en élever un en Italie, où tous les peuples lui rendiſſent en commun, le culte qu'on lui rendoit en Carie. Il les engagea à faire bâtir ce Temple à Rome, comme ſi dès-lors elle eût affecté la prééminence ſur toutes les autres Villes d'Italie : on jetta les fondemens de ce grand Edifice ſur le Mont-Aventin : Rome fut remplie d'un nombre incroyable d'Etrangers. Tous les Seigneurs Latins voulurent aſſiſter à la Dédicace de ce Temple : on n'avoit point encore vû de plus auguſte cérémonie à Rome.

La Cour de Tullius étoit alors la plus belle d'Italie : la Reine en ſoutenoit l'éclat avec beaucoup de majeſté : les deux Princeſſes n'y donnoient pas un moindre ornement : la modeſtie de l'aînée Tullie, la beauté de ſa ſœur & celle de la vertueuſe Egerie attiroient tous les regards : la bonne mine des deux Tar-

quins, qui devoient être bientôt les gendres du Roy, & celle de Junius donnoient aux Etrangers une grande idée du bonheur de Tullius.

Un jeune inconnu parut s'attacher ſur-tout aux pas d'Egerie : il ſe trouvoit par-tout où elle alloit, & comme il étoit lui-même bien fait, il partageoit quelquefois l'attention. La Princeſſe le remarqua ; mais on ne put ſçavoir qui il étoit : Parmi tant d'Etrangers qui étoient à Rome, il ne s'en trouva alors aucun qui le connût ; mais l'affectation qu'il avoit à ſuivre par-tout Egerie, pouvoit aiſément perſuader qu'il en étoit amoureux, & qu'il cachoit une naiſſance relevée, ſous les apparences d'une condition ordinaire.

La Princeſſe ne s'en étoit pas apperçuë ; elle ne s'occupoit que de Junius, & de l'embarras que lui cauſoit Tarquin : elle fut fort étonnée de trouver un ſoir dans ſa poche des tablettes qu'elle n'y avoit

point miſes ; elle les vit avec douleur, parce qu'elle crut qu'elles venoient de Tarquin : elle les ouvrit pourtant, & elle y lut ces paroles.

» Je n'ai pû vous voir ſi belle, » Madame, ſans brûler auſſi-tôt » pour vous ; & je n'ai pû vous aimer au point où je vous aime, » ſans me hazarder à vous le dire : » J'adoucis du moins par là l'excès » de mon tourment : je ſçai tous vos » engagemens : je ſçai que vous aimez Junius, & je ne laiſſe pas de » vous adorer. Jugez, Madame, quel » doit être mon amour, puiſqu'il » tient encore contre de ſi puiſſans » obſtacles ; mais jugez de mon » martyre, puiſque je ſuis ſur le » point de vous perdre, au moment » que je connois que je ne puis vivre heureux ſans vous : peut-être » ne ſuis-je pas indigne de la belle » Egerie : je pourrois vous offrir une » Couronne, ſi je croyois par la flater votre ambition ; mais vous

» n'aimez que Junius, & vous n'ai-
» merez jamais que lui : je ſuis obli-
» gé même à le ménager, pour ne
» point m'expoſer à votre haine :
» j'ai cependant aſſez de puiſſance
» pour tout entreprendre, & aſſez
» d'amour pour me juſtifier.

Cette Lettre cauſa de nouvelles allarmes à la Princeſſe ; elle craignit que ce ne fût Tarquin qui ſe déguisât ſous ce titre pour la mettre à une nouvelle épreuve : elle ne connoiſſoit du moins que lui qui pût s'expliquer en termes ſi hardis ; cette idée la tourmenta toute la nuit ; elle deſiroit d'être au lendemain pour éclaircir ce myſtére.

Cette aventure fut bientôt divulguée : Egerie craignant que Junius n'en prît de l'ombrage, s'il l'apprenoit d'un autre que d'elle, lui envoya les tablettes qu'elle avoit reçûes, & elle lui fit part de la crainte qu'elle avoit qu'elles ne vinſſent de Tarquin. Junius le crut

comme elle ; il accourut chez Egerie : ils réſolurent de ſe plaindre au Roy des entrepriſes de Tarquin.

Tullius avoit été informé que Tarquin s'étoit déclaré Amant d'Egerie : cette aventure le rendoit plus attentif à la conduite de ce Prince ; il voyoit avec chagrin le mépris qu'il ſembloit faire de ſon alliance, appréhendant que s'il en contractoit une autre, il ne ſe ſouvînt peut-être que ſon ayeul avoit porté la Couronne, & qu'il ne la redemandât. Il étoit donc de ſon intérêt de conclure les trois mariages qu'il s'étoit propoſé de faire ; ſurtout d'achever celui d'Egerie avec Junius, dont l'accompliſſement ramèneroit peut être Tarquin à ſon premier engagement.

Le Roy manda Tarquin : Qu'ai-je appris, Seigneur, lui dit-il avec beaucoup de douceur ? Mépriſez-vous l'alliance de Tullius, & penſez-vous que ma fille ſoit un parti

indigne de vous ? Je n'ai point voulu croire les bruits qui courent de votre changement ; quelque belle que ſoit Egerie, vous aimez trop l'Etat pour vous engager dans une recherche qui s'oppoſe à mes vues. Tullie eſt fille du Roy ; elle portera la Couronne à ſon époux ; je ſçai que vous y avez des droits ; mais Rome choiſit ſes Princes, & ne les accepte point. Votre ayeul Tarquin fut élu au préjudice des fils d'Ancus Marcius ; & quand il mourut, vous ſçavez qu'on n'eut point d'égard aux droits de votre naiſſance : Croyez-moi, Seigneur, ne cédez point à un autre la main d'une Princeſſe, qui peut vous donner un concurrent à la Couronne.

Seigneur, répondit Tarquin avec beaucoup d'artifice, j'ai pour votre alliance tout le reſpect qu'elle mérite : je ſçai qu'en me deſtinant à la Princeſſe, vous avez voulu m'aſſurer le Trône où vous êtes monté après

après la mort de mon ayeul. Mais enfin, j'ai des droits que vous connoiſſez, & j'approuve la politique qui vous fait me rechercher pour gendre; cependant, Seigneur, oſerai-je vous dire que vous ne devez point vous en prévaloir pour forcer mon inclination? J'avoue que je n'aime point Egerie, c'étoit une feinte dont je me ſervois pour vous accoutumer à m'en voir aimer une autre que l'aînée Tullie: accordez-moi la jeune, Seigneur, & je reſterai fidéle à votre alliance.

Cette réponſe ſurprit le Roy, il en ignoroit la ſincérité; & il crut que c'étoit une défaite de Tarquin, pour ſe diſpenſer d'achever le mariage qu'il avoit propoſé: d'ailleurs il connoiſſoit l'audace & l'ambition de la jeune Tullie; il craignoit qu'en la donnant à Tarquin, cette union ne lui fût fatale; il ne voulut pas lui faire ſur ce point de réponſe poſitive; il crut qu'il valoit mieux le

mettre à une ſeconde épreuve : Seigneur, répondit-il, vous voulez faire à ma fille une injure, qu'elle n'a point méritée ; ſon rang l'appelle au Trône : cependant je conſulterai ma bonté ſur le changement que vous me propoſez ; en attendant que je vous aye déclaré mes intentions, conſentez au mariage d'Egerie & de Junius : ne troublez plus leur bonheur, & votre obéiſſance me déterminera peut-être à faire plus pour vous, que vous ne devez eſpérer de la tendreſſe que j'ai pour ma fille.

Ah ! Seigneur, répondit Tarquin, vous êtes ſûr que je renonce à Egerie, ſi vous m'accordez la jeune Tullie. Mais, reprit Tullius avec beaucoup d'émotion, eſt-elle d'accord de ce changement ? N'aime-t-elle point Arvus pour qui je la réſervois ? Elle ne réſiſtera point à vos ordres, Seigneur, reprit Tarquin avec hardieſſe, j'en ai la parole de la Prin-

ceſſe. Eh bien ! continua le Roy en le quittant, je la conſulterai ſur ce nouveau choix, & je tâcherai d'accorder le bien de l'Etat, avec l'amour que j'ai pour ma famille.

Tarquin comprit auſſi-tôt que Tullius ne conſentiroit pas facilement à ſon mariage avec la jeune Tullie ; il fut outré de douleur, & il prit déja des réſolutions funeſtes ; il vint cependant trouver Tullie : il lui apprit ce qui venoit de ſe paſſer entre le Roy & lui. Elle frémit lorſqu'il lui dit l'aveu qu'il lui avoit fait ; elle craignoit que Tullius naturellement bon, ne ſe fût laiſſé fléchir, & qu'il n'eût trop aiſément conſenti à ſon mariage avec Tarquin. Le Prince s'apperçut de ſon trouble ; elle parut froide au récit qu'il lui fit ; je croyois, lui dit-il, n'avoir à combattre que les refus du Roy ; mais je crains, ajouta-t-il, Madame, encore les vôtres. Tullie reconnut à ces reproches que Tarquin n'avoit

pas ſi bien réuſſi qu'elle l'appréhendoit. Elle ſe ranima : Seigneur, reprit-elle, j'ai craint le courroux du Roy ; il ne conſentira pas aiſément qu'on raviſſe la Couronne à ma ſœur : je me ſuis bien doutée de ſa réſiſtance ; ſi vous n'aviez que la mienne à craindre, vous auriez bientôt ma main & la Couronne.

Tarquin avoit trop d'eſprit pour ſe laiſſer ſurprendre à ce diſcours : il ne ſoupçonnoit point encore Tullie d'aimer Junius ; mais il ſe perſuada qu'elle avoit plus d'amour pour le Trône que pour lui. Il ſentit toute l'amertume de cette réfléxion, & il ſortit pénétré du plus cruel déſeſpoir.

L'état violent de Tarquin n'échapa point à Tullie ; mais enfin elle étoit ſi fort tourmentée par ſa jalouſie, qu'elle parut réſolue de s'abandonner à l'événement. Le Roy la manda, & il lui reprocha qu'elle avoit écouté les propoſi-

tions de Tarquin au préjudice de l'engagement qu'elle avoit pris avec Arvus. Tullie répondit avec beaucoup d'artifice : elle ne désavoua point que Tarquin lui eût parlé d'amour ; mais pour ne point irriter le Roy, elle laissa voir, qu'encore que la recherche de ce Prince ne lui eût point déplû, elle étoit prête de sacrifier son inclination au bien de l'Etat & aux volontés de son pere.

Tullius parut content de cette déférence ; mais Tullie ne cessa point d'être inquiéte. Tarquin avoit consenti au mariage d'Egerie ; le Roy avoit donné ordre qu'il s'achevât, & c'étoit ce qui mettoit le comble aux inquiétudes de Tullie. Ces deux Amans instruits de la volonté du Roy ne furent plus troublés par la présence de Tarquin ; ils jouissoient du plaisir de s'aimer & de se voir tous les jours.

Le Public qui ne sçait jamais l'in-

térieur des Cours, ne fut point inſtruit de ces circonſtances ; on ſçut ſeulement que le Roy avoit ſoupçonné Tarquin d'avoir écrit à Egerie la Lettre qu'elle avoit reçûe de la part d'un inconnu, qu'il en avoit été offenſé, & que c'étoit par cette raiſon qu'il avoit ordonné que le mariage d'Egerie s'achevât inceſſamment.

Cette nouvelle cauſa une douleur inexprimable à celui qui avoit écrit la Lettre à Egerie ; elle en reçut une ſeconde qui lui fut rendue de la même façon ; elle l'ouvrit & elle y trouva ces paroles.

» Non, Madame, ce n'eſt point » de Tarquin que vous avez reçu la » Lettre qui vous a été écrite : un » autre Amant brûle pour vous » d'une flamme plus ardente & plus » reſpectueuſe. Il n'a encore oſé ſe » montrer ; il vous voit pourtant » tous les jours ; il eſt attaché à vos » pas ; il ne vous quitte que pour al-

» ler gémir ſeul de l'excès de ſon
» martyre : hélas ! il va mourir, un
» autre va poſſéder tant de charmes ;
» vous allez rendre Junius heureux ;
» mais il l'eſt déja, puiſque vous
» l'aimez : quelque Dieu ne pren-
» dra-t-il point pitié de mon tour-
» ment ? Serois-je forcé, avec un
» amour ſi violent, de voir tant d'ap-
» pas prodigués à mon trop heureux
» rival.

De quel nouveau malheur ſuis-je menacée, s'écria Egerie, après avoir lû cette Lettre ? A peine ai-je été délivrée de la crainte de tomber entre les mains de Tarquin, que je me vois expoſée à un ſecond péril, d'autant plus grand peut-être, que je ne connois pas celui qui me le propoſe, & que je ne pourrai parer les coups qu'il me portera. Dieux ! détournez de funeſtes préſages ; ne ſouffrez point qu'on raviſſe Egerie à ſon fidéle Junius.

La Princeſſe publia encore cette

ſeconde Lettre, perſuadée que l'éclat aideroit peut-être à découvrir de quelle part elle venoit. L'aventure divulguée acheva de juſtifier Tarquin, mais elle augmenta les troubles de la jeune Tullie : elle prit alors une réſolution violente contre Egerie ; elle forma le deſſein de l'enlever.

La Princeſſe avoit long-temps rêvé ſur cette déclaration myſtérieuſe ; elle en avoit ſoupçonné l'inconnu qui ſuivoit par-tout Egerie ; les termes de la Lettre autoriſoient le ſoupçon ; elle ſçut où il demeuroit ; elle lui fit rendre ce billet.

» Une puiſſante protection ſe dé-
» clare pour vous ; ſoupirez hardi-
» ment pour la Princeſſe Egerie ;
» ſon cœur n'eſt peut-être pas inac-
» ceſſible à votre tendreſſe ; elle eſt
» touchée de votre reſpect : les dé-
» clarations myſtérieuſes ont tou-
» jours un ſuccès heureux ; ſi vous
» êtes ce que je vous ſoupçonne, je

» veux dire d'une naiſſance que vo-
» tre déguiſement ne peut cacher,
» oſez entreprendre davantage; oſez
» eſpérer : mais rompez le mariage
» de Junius, & trouvez-vous auprès
» de la fontaine d'Egerie : votre Prin-
» ceſſe en porte le nom, & cette
» rencontre vous ſera heureuſe.

Cette Lettre fut rendue à l'inconnu. Il étoit en effet amoureux de la Princeſſe, & c'étoit de lui qu'elle avoit reçu les deux déclarations qu'on a vues : il fut ému en recevant cet avis ; il ne ſçavoit s'il y devoit déférer ; mais enfin l'amour vainquit ſes réfléxions : il alloit perdre ſa Princeſſe pour jamais, s'il n'y remédioit promptement ; tous les moyens qu'on lui pouvoit indiquer pour l'ôter à ſon rival, lui paroiſſoient légitimes ; il réſolut de ſe trouver au rendez-vous. Quelques gens à lui, qu'il plaça dans les défilés du bois, au milieu duquel étoit la Fontaine, devoient le ſecourir en

cas de ſurpriſe, au premier ſignal qu'il donneroit.

* Tullie ſe diſpoſoit de ſon côté à ſe trouver le ſoir à cette Fontaine. Elle avoit pris avec elle une ſeule femme à qui elle ſe confioit : elle avoit un habit extraordinaire, & tel qu'on le donnoit aux repréſentations de la Nymphe ; elle ſe cacha dans la Grotte que Numa avoit fait bâtir à la ſource de la Fontaine : c'étoit dans cette Grotte que ce Prince devoit conférer avec la divine Egerie. Au premier bruit que Tullie entendit, elle ſortit ; il faiſoit alors un beau ſoir, & les rayons de la Lune ſe rompant ſur les branchages du bois, réfléchiſſoient la lumiére, de ſorte qu'on étoit frappé des objets ſans les reconnoître. L'inconnu fut touché d'un tranſport de religion à l'aſ-

* Perſonne n'ignore que Numa feignit d'être dans un commerce étroit avec la Nymphe Egerie, & qu'il ſe ſervit fort adroitement de ce prétexte pour faire agréer pluſieurs nouveautés aux Romains.

pect de la Princeſſe, à la vûe de la Grotte, & au ſouvenir des fables qu'on en débitoit ; il prit Tullie pour la Nymphe : la ſuperſtition des ſiécles anciens autoriſoit l'idée de ces ſortes de viſions : il ſe jetta aux pieds de la Princeſſe ; elle apperçut ſon erreur ; elle en voulut profiter, & feignant de le connoître : Prince, lui dit-elle, car vous vous cachez vainement ; je m'intéreſſe à vos peines : votre Princeſſe en ſera bientôt touchée auſſi : Voyez que l'enléve-ment réuſſit à Romulus ; il n'eſt devenu Dieu qu'en s'élevant au-deſſus des conſidérations humaines : oſez comme lui tout entreprendre, & profitez de mes avis ; le temps preſſe, ne perdez pas un ſeul moment.

Tullie après avoir prononcé ces mots avec un ton d'Oracle, ſe trouva au détour d'une allée où elle diſparut dans un défilé, & elle vint regagner la Grotte. L'inconnu crut qu'elle s'étoit perdue dans un nua-

ge ; il appella ſes gens, & il rentra dans Rome l'eſprit rempli des idées de cette viſion, & le cœur enflammé d'eſpérances : il paſſa la nuit à chercher les moyens de réuſſir ſans les trouver : il donna cependant des ordres pour acheter des armes ; & il diſpoſa tout afin de partir de Rome, quand il auroit pris ſes meſures pour le ſuccès de l'enlévement. Ces ordres le preſſoient d'autant plus qu'il s'étoit apperçu depuis quelques jours qu'un homme qu'il crut reconnoître, s'attachoit à le ſuivre, & qu'il craignoit qu'il ne le connût.

Mais Tullie qui avoit vû l'effet que la viſion avoit produit ſur l'eſprit de l'inconnu veilloit pour lui ; elle ſongeoit à lui livrer Egérie ; l'entrepriſe n'eut pas été facile ſi la Princeſſe ne fût tombée dans une eſpéce de langueur, pour laquelle on lui ordonna de prendre l'air ; elle fit choix de la maiſon de Numa ; il ſembloit qu'elle s'entendît avec Tullie

pour l'exécution de ſes deſſeins ; cette maiſon joignoit les bois d'Egerie ; il étoit aiſé d'y cacher des gens pour l'enlévement ; Tullie diſpoſa tout, & alors elle écrivit de cette façon à l'inconnu.

» Trouvez-vous ce ſoir proche la » Fontaine d'Egerie ; on vous y li» vrera la Princeſſe ; ayez ſoin d'y » faire conduire un char pour elle, » & d'y amener des gens pour ſon » eſcorte ; & aſſurez-vous du ſuccès » ſur la protection des Dieux.

Ce Billet fut rendu auſſi myſtérieuſement que les autres : l'inconnu n'héſita pas à y ajouter foi ; il diſperſa ſes gens autour de la Fontaine, & il fit cacher ſon char dans le bois. Tullie fit de ſon côté enfoncer la maiſon de Numa par des gens maſqués ; on n'y trouva qu'une foible réſiſtance : on enleva la Princeſſe de ſon appartement ; mais ce qui mit le comble à la violence, on éxigea d'elle une Lettre adreſſée au Roy, conçue en ces termes :

» Ne vous plaignez point de ma » fuite, Seigneur, je m'arrache à un » Amant qui a commencé à me dé- » plaire, pour en ſuivre un qui me » plaît: je n'étois point née pour Ju- » nius; je vais gouter ailleurs un bon- » heur qu'il ne troublera point: le » rang auquel je vais être élevée ne » deshonore point le nom de Tar- » quin; c'eſt un Prince que je ſuis, » & dont je vais devenir l'épouſe. » Adieu.

Après qu'on eut éxigé cette Lettre de la Princeſſe, on prit la précaution ſecrette de lui fermer la bouche, afin qu'on ne pût entendre ſes cris; on la mena enſuite dans le bois, & on la fit monter dans le char, après quoi l'inconnu prit avec elle le chemin de l'Etrurie.

On ſe peut aiſément imaginer quel étoit le déſeſpoir de la Princeſſe; enlevée de chez elle, ſans ſçavoir où on la conduiſoit, s'éloignant peut-être pour jamais de Ju-

nius qu'elle alloit perdre, livrée à ſa douleur, elle s'affligeoit encore pour ſon Amant. Elle accuſoit quelquefois Tarquin de ſon malheur; enſuite elle reconnoiſſoit ſon erreur: flottant ainſi dans une incertitude perpétuelle, mais dévorée en ces diverſes réfléxions, par une affliction inconcevable.

L'inconnu de ſon côté, quelque charmé qu'il fût d'avoir Egerie entre les mains, ſe reprochoit ſouvent de la devoir à un crime; il étoit né avec des ſentimens généreux; cette violence lui donnoit de temps en temps des remords qui l'empêchoient de goûter la douceur qu'il eût reſſentie en d'autres occaſions, de ſe voir Maître de la Princeſſe; il fut quelquefois tenté de lui demander pardon de ſon crime, & de la remener à Rome: mais la violence de ſon amour s'oppoſoit à ſes généreuſes réſolutions; & d'ailleurs il ſe croyoit favoriſé des Dieux; leur protection

ſembloit autoriſer ſon attentat.

Il marcha toute la nuit pour s'éloigner de Rome, ne doutant pas qu'il ne fût pourſuivi auſſi-tôt qu'on y ſçauroit le malheur de la Princeſſe : il ſe trouva à la pointe du jour à l'entrée d'un bois fort épais : il réſolut de s'y arrêter & d'y laiſſer repoſer ſes gens : il s'y enfonça avec eux ; & lorſqu'il fut dans l'épaiſſeur du bois, il s'approcha du char en tremblant : il trouva la Princeſſe qui fondoit en larmes ; elle ne ſçavoit encore en quelles mains elle étoit tombée. L'inconnu leva la viſiére de ſon caſque, & mit un genou en terre ; elle ſe remit malgré ſon trouble le viſage de l'inconnu ; ſes cris & ſes pleurs redoublérent quand elle ſe vit au pouvoir de cet Etranger. Madame, lui dit-il, avec beaucoup de reſpect, j'éprouve en voyant votre douleur, que le crime eſt toujours accompagné de remords : je me reproche la violence que vous

ſouffrez, & je n'ai point d'autre excuſe à vous donner que l'excès de mon amour ; c'eſt peut-être un nouveau martyre pour vous ; je vous arrache à un Amant que vous aimez, & je vous en préſente un que vous n'aimez pas, & qui joint à ce déſavantage celui d'être votre raviſſeur : jugez vous-même, Madame, de l'excès de mon tourment ; ce n'eſt que par le repentir que je puis mériter ma grace, & je ne ſçaurois l'acquérir à ce prix, parce qu'il faut ſe réſoudre à vous perdre pour jamais, à ne vous point revoir, & à vous livrer pour toujours aux vœux de mon bienheureux rival.

Seigneur, répondit la Princeſſe, je remercie les Dieux de ce qu'ils me font reconnoître en vous quelques ſentimens de généroſité : le repentir de votre faute eſt un acheminement à la réparer : croyez-en, Seigneur, votre vertu, & ne ſuivez point les tranſports d'une paſſion

inutile ; je ſuis engagée à Junius, & la mort ſeule eſt capable de m'en dégager : rendez-moi à mes parens, qui vont me redemander en quelque lieu que vous vous cachiez ; rendez-moi à mon Amant, qui va me chercher, & qui ne vous laiſſera point jouir paiſiblement de votre crime ; il vous ſuit, Seigneur, & peut-être eſt-il déja ſur vos pas ; vous allez expoſer ſa vie & la vôtre ; vous allez peut-être cauſer un trouble qui diviſera toute l'Italie.

Madame, répliqua l'inconnu, ſi vous pouviez vous réſoudre à goûter votre condition, peut-être n'auriez-vous point ſujet de regretter Rome, ni Junius ; vous voyez en moi le fils d'un des plus grands Princes de l'Italie, & vous trouverez l'Amant le plus fidéle, le plus tendre & le plus reſpectueux ; faites attention, Madame, que vous êtes en ma puiſſance, & qu'il n'eſt pas facile de vous en arracher. Ce ſont les

Dieux qui vous ont miſe entre mes mains : je ne puis vous relâcher que par un ordre de leur part.

Ah ! reprit Egerie, les Dieux ne commandent point le crime : je vois que je me ſuis trompée en vous croyant encore quelques ſentimens vertueux, mais vous ne reſpirez que la violence : vous profanez le nom ſacré des Dieux en leur imputant votre attentat ; ils me vengeront de votre perfidie, & le moment n'eſt peut-être pas loin, qui vous punira de votre audace.

Egerie n'en voulut pas dire davantage : elle détourna ſes regards de l'inconnu qui devoit s'attendre à ce traitement & qui en fut pourtant déſeſpéré : il tomba dans une profonde rêverie ; il s'éloigna de la Princeſſe ſans s'en appercevoir ; il erra quelque temps dans le bois ; il ſentit là tous les combats qu'une ame née vertueuſe peut ſouffrir quand elle s'eſt écartée de ſon de-

voir ; il s'abandonna tellement à ſes triſtes penſées, qu'il oublia ce qu'il étoit ; il paſſa de la douleur à un déſeſpoir qui le rendit preſque furieux : cette fureur ſembla étouffer ſes remords ; il revint joindre la Princeſſe pour ſe remettre en chemin.

Pendant que l'inconnu erroit ainſi à l'aventure, l'infortunée Egerie s'occupoit de ſa douleur : on lui avoit permis de deſcendre de ſon char ; elle fit même quelques pas dans le bois, ſuivie de loin par ſes gens, il lui vint alors une penſée ; elle s'approcha d'un arbre comme pour s'appuyer contre ; mais avec l'éguille de ſes cheveux elle écrivit ces mots ſur l'écorce de cet arbre.

» O vous, qui que vous ſoyez, » que les Dieux conduiront dans » les détours de cette ſolitude, pre- » nez pitié du ſort de la malheu- » reuſe Egerie : on l'enléve à ſon » cher Junius ; mais, ô comble de » trahiſon ! on a exigé d'elle un

» aveu de ſon enlévement ; on l'a
» forcée de déclarer à l'amant du
» monde le plus fidéle, qu'elle l'a-
» bandonnoit pour ſuivre un in-
» connu : quelque rivale jalouſe de
» ſon bonheur l'a livrée à ſon ra-
» viſſeur ; paſſant, plains-la & la
» venge.

Ce fut en s'en revenant au travers du bois que l'inconnu apperçut des armes qui lui parurent extraordinaires, qui étoient attachées aux branches d'un arbre ; il s'arrêta quelque temps à les conſidérer ; il vit qu'elles avoient été faites pour une taille à peu près de la ſienne ; il lui prit envie de les échanger contre celles qu'il portoit ; il ſeroit moins expoſé à être reconnu : il ſe dépouilla auſſi-tôt, & il ſe revêtit de cette armure étrangére, laiſſant la ſienne en ſa place. En cet état, il ſe rapprocha d'Egerie ; elle frémit en l'appercevant, & elle s'évanouit ;

il étoit ſi tranſporté qu'il ne s'en apperçut point ; il ordonna que l'on continuât de marcher : il ſortit du bois tenant toujours la route de l'Etrurie ; mais dans un ſi grand trouble de penſées, qu'il ne ſe reconnoiſſoit pas.

Après avoir fait quelques milles dans des chemins détournés, il vit quelques hommes venir à lui : un entr'autres s'étant détaché de ſa troupe, accourut à toutes jambes, & s'arrêtant enſuite la lance levée : Ah ! c'eſt toi, s'écria-t-il en un langage étranger, perfide Britomare ; rends-moi ma chere Gyptis, ou reçois le prix de ta trahiſon ; & dans l'inſtant il pouſſa ſon cheval avec tant de vîteſſe & ſa lance avec une ſi grande vigueur contre l'inconnu, qu'il l'ébranla, & qu'il penſa l'abattre. L'étranger avoit des armes ſemblables à celles que l'inconnu avoit trouvées dans le bois, & il les

manioit avec beaucoup d'adreſſe, au lieu qu'elles embarraſſoient ſon ennemi qui s'en ſervoit difficilement, & qui reçut bientôt pluſieurs bleſſures dangereuſes; ſes gens le défendirent vainement: ils furent contraints de céder, & l'inconnu après avoir donné des preuves d'un courage preſque indomptable, tomba entre les pieds de ſon cheval, noyé dans des ruiſſeaux de ſon ſang.

Sa chute décida du ſort du combat: ſes gens prirent tous la fuite; il n'y eut que ceux qui furent tués ou bleſſés qui reſtérent ſur la place; alors l'étranger deſcendit de cheval & accourut au char: quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'au lieu de celle qu'il cherchoit, il vit une perſonne qu'il ne connoiſſoit pas! Il n'étoit point bleſſé; il laiſſa auſſi-tôt Egerie, & il vint à celui qu'il avoit pris pour le raviſſeur de Gyptis: il lui ôta lui-

même ſon caſque, il ne trouva point Britomare; c'étoit un autre que celui qu'il cherchoit: ſa douleur fut ſi grande qu'il ne put la modérer; elle l'occupoit d'autant plus qu'il ne pouvoit entendre ni ſe faire entendre lui-même. Il revint à Egerie qui ne parloit que par ſes larmes, & par des ſignes équivoques: il ſe trouva enfin quelqu'un de la troupe qui lui dit que l'intention de ſon maître étoit d'aller en Etrurie; l'étranger fit auſſi-tôt un détachement de ſes gens pour eſcorter Egerie juſqu'à Cluſium: elle faiſoit des cris horribles qu'il attribuoit à l'état où étoit celui qui la conduiſoit: il donna enſuite ordre qu'on le tranſportât dans le village prochain, pour y être traité de ſes bleſſures.

Quel étoit alors l'état de la Princeſſe? Abandonnée à des Etrangers, dont elle n'entendoit point le langage, elle déploroit la nouvelle

velle fatalité de ſa deſtinée qui la ſoumettoit peut-être à des Barbares : Que deviendroit-elle s'ils s'aviſoient de l'emmener avec eux ? Iroit-elle eſclave dans la Gaule, ou dans la Germanie eſſuyer les neiges des Alpes, & paſſer le reſte de ſa vie éloignée du fidéle Junius, ſe voir contrainte peut être à devenir l'épouſe de quelque Prince barbare ? Elle verſoit des torrens de larmes, & elle donnoit de ſincéres regrets à la perte de ſon premier raviſſeur.

Mais le Ciel travailloit à ſa délivrance ; les gens de l'inconnu que la crainte avoit diſperſés, ſe raſſemblérent : ils eurent honte d'avoir abandonné leur maître, ils revinrent ſur leurs pas : ils s'informérent du chemin qu'avoit pris la Princeſſe, dont ils déſignérent le char ; ils ſçavoient bien qu'en la ſauvant, ils ſerviroient leur Prince : ils accoururent après elle, &

enfin ils la rejoignirent : ils fondirent alors ſur ſon eſcorte, qu'ils n'eurent pas de peine à diſſiper : Egerie ſe retrouva enfin avec ſes premiers raviſſeurs ; elle ſe crut ſauvée ; elle leur conta ce qu'elle avoit pû retenir du ſuccès du combat : elle leur apprit ſur-tout le lieu où leur maître avoit été laiſſé : ils raſſurérent Egerie, & ils lui dirent qu'ils alloient la conduire à Cluſium ; la crainte de retomber en d'autres mains, lui fit agréer cette condition : elle eſpéroit trouver des ſecours en cette Ville, capitale de toute l'Etrurie : elle y pouvoit donner de ſes nouvelles à Rome ; enfin la néceſſité de ſa deſtinée étoit telle, qu'elle étoit obligée de s'abandonner à la conduite de ſes propres raviſſeurs.

Quelques-uns de ceux qui l'avoient délivrée une ſeconde fois, allérent à la recherche de leur maître, & les autres la conduiſirent à

Cluſium : elle fut logée dans une maiſon à l'entrée de la Ville, où elle fut ſervie avec beaucoup de reſpect ; on lui donna des femmes pour être auprès d'elle : ſon appartement étoit ſimplement meublé ; mais ſa ſimplicité avoit quelque choſe de noble. Un jardin bien cultivé avoit ſa ſortie ſur un bois, partagé en allées qui donnoient beaucoup d'agrément à cette ſolitude : les yeux pouvoient s'occuper agréablement par les différens points de vue qui ornoient les dehors de cette maiſon.

Egerie paſſa la nuit plus tranquillement dans cette retraite : La fatigue qu'elle avoit eſſuyée depuis qu'elle étoit ſortie de Rome, l'avoit ſi fort accablée, qu'elle dormit aſſez bien. Le chant des oiſeaux la réveilla le matin ; elle ſentit un certain repos en ce qu'elle n'étoit point diſtraite de ſes premiéres idées : elle pouvoit penſer,

librement à Rome : elle pouvoit s'occuper entiérement de Junius. Parmi les femmes qui la ſervoient, il s'en trouva une qu'elle goûta plus que les autres ; elle lui confioit une partie de ſes inquietudes : l'autre l'inſtruiſoit des intérêts de la Cour d'Etrurie. Le vieux Porſenna étoit alors Roy, il avoit un fils du même nom qu'il aimoit fort.

Le Prince, lui diſoit cette femme, fait l'eſpérance de toute la nation : il a de grandes qualités ; il eſt humain & généreux ; cependant le Roy eſt dans une affliction inconcevable : ce Prince s'eſt abſenté de la Cour depuis quelque temps, on ne ſçait ce qu'il eſt devenu ; on croit que la curioſité de voir les Cours étrangéres l'a obligé de quitter celle de Cluſium : le Roy a depuis quelque temps envoyé des eſpions dans les principales Villes d'Italie, pour ſçavoir

celle où ſon fils peut être : il craint qu'il n'y prenne des engagemens contraires au bien de l'Etat.

Hélas ! répondoit Egerie en ſoupirant, le Prince d'Etrurie eſt du moins libre où il eſt, il peut revenir à Cluſium quand il le voudra ; mais jugez de ma douleur : je ſuis tombée entre les mains d'un inconnu qui m'arrache des bras de ma famille, qui m'enléve de Rome, & qui me ravit aux eſpérances d'un amant vertueux & que j'aimois uniquement : j'ignore où je ſuis, & avec qui je ſuis : on ne m'a point encore dit le nom de mon raviſſeur. Elle ſoupiroit enſuite ; elle appelloit quelquefois Junius ; elle verſoit des larmes, & ſa douleur ſembloit s'adoucir en la racontant.

On n'avoit appris ſon enléve-ment à Rome qu'un jour après : l'artificieuſe Tullie avoit ſi bien pris ſes meſures que le raviſſeur

étoit bien loin avant qu'on en fût informé. Cette nouvelle cauſa un grand trouble au Roy ; il ſoupçonna Tarquin d'être l'auteur de cette violence : ſes premiéres craintes ſe renouvellérent ; cependant l'étonnement dans lequel Tarquin parut lui-même, témoigna ſon innocence.

On ne peut s'imaginer quel fut le déſeſpoir de Junius ; il courut aux lieux d'où Egerie avoit été enlevée ; mais il n'apprit rien, dont il pût tirer le moindre éclairciſſement. Il voulut enſuite viſiter toute la maiſon ; il entra dans le cabinet ; il y trouva la Lettre qu'on avoit forcé Egerie d'écrire au Roy. Il fut frapé comme d'un coup de foudre en la liſant : il crut la Princeſſe infidelle. Il le crut d'autant plus que les deux Lettres qu'elle avoit reçues, témoignoient évidemment qu'elle avoit un autre amant. Il s'imagina qu'il s'étoit

déclaré plus particuliérement, & que la Princeſſe s'étoit laiſſée engager à le ſuivre : il ne fit point réflexion à la violence dont on avoit uſé : dans ſon premier tranſport Egerie lui parut infidelle. Junius revint à Rome rempli de cette idée funeſte ; il envoya la Lettre au Roy. La ſurpriſe & l'affliction de ce Prince redoublérent ; il crut le rapport fidéle : il manda Junius au Palais. Cet attentat eſt inoui, lui dit-il, qu'un étranger ait oſé enlever ſous mes yeux & dans une de mes maiſons une Princeſſe de mon Sang ; l'affront nous regarde tous deux ; je veux venger l'injure faite à la dignité Royale : vengez celle qu'on a faite aux droits de votre amour : pourſuivez cet infame raviſſeur, & diſpoſez de toute ma puiſſance : l'inſolent qui nous a fait cet outrage ne trouvera point d'aſyle en aucune Cour d'Italie, & je déclare déja pour mon ennemi le Prince

qui oſera lui donner retraite. Allez, Seigneur, redemander votre femme à tous ceux que vous ſoupçonnerez de vous l'avoir enlevée : ramenez-la à Rome, & quand vous l'aurez en votre puiſſance, je vous laiſſe le choix de ſon ſupplice.

Junius écoutoit ce diſcours avec un trouble nouveau : il remercia le Roy dans les termes les plus ſoumis. L'ingrate, répondit-il, s'eſt rendue indigne de mes ſoins ; ce n'eſt point pour la revoir que je ſonge à la pourſuivre, c'eſt pour la punir que je vais la chercher. L'impunité exciteroit l'audace ; il faut venger la foi trahie, & l'outrage fait à la Maiſon Royale.

Junius étoit déchiré par une douleur ſecrette, qui ne lui laiſſoit aucun repos : il revint chez lui pour y régler ſon départ ; il y trouva ſes amis qui s'y étoient aſſemblés & qui venoient lui offrir leurs ſecours. Il ne voulut prendre que

celui que le Roy lui donna. Il partit de Rome après avoir pris congé de ce Prince. L'artificieuſe Tullie s'étoit bien attendue à tout cet éclat ; mais elle ne prévoyoit pas que l'entrepriſe dût manquer au moment de la concluſion ; & qu'une rencontre imprévue empêchât le raviſſeur de conſommer le crime. Elle ſe flatoit que le voyage de Junius ſeroit inutile, qu'il reviendroit à Rome ſans Egerie, & qu'alors elle l'engageroit peut-être à ſe déclarer pour elle.

On reconnut bientôt que Tarquin n'avoit point de part à l'enlévement d'Egerie. Le dernier entretien qu'il avoit eu avec la jeune Tullie, lui avoit laiſſé de fâcheux ſoupçons : il étoit demeuré perſuadé que cette Princeſſe ne l'aimoit point, & que l'ambition avoit plus de part que l'amour à la conduite qu'elle tenoit avec lui : il voulut s'en éclaircir ; il vint la trouver : Il

eſt temps de nous déclarer, Madame, lui dit-il ; le Roy ne me regarde plus comme l'amant d'Egerie : il ſçait que c'eſt vous que j'aime, & que vous ſeule pouvez faire tout mon bonheur ; commencez-le, Madame ; déclarez-vous pour moi, comme je me ſuis déclaré pour vous, & ſouffrez que j'apprenne à tout le monde que je ſuis votre amant, comme j'ai déja oſé le découvrir au Roy.

Tullie n'avoit garde d'accepter ce parti ; elle croyoit Egerie & Junius ſéparés pour jamais ; elle formoit ſur cela mille idées flateuſes, & la joye brilloit dans ſes yeux malgré ſa profonde diſſimulation. Ce n'eſt guéres le temps de penſer à des fêtes, dit-elle, quand le Roy eſt inquiet de la perte d'Egerie ; ſon abſence l'afflige : nous allons achever de l'irriter en nous déclarant ; ne vaudroit-il pas mieux attendre qu'il en eût eu des nou-

velles, la joye qu'il en auroit le diſpoſeroit peut-être à nous écouter favorablement.

Ingrate ! répondit Tarquin, je ne vois que trop que vous cherchez à m'abuſer ; il faut que vous aimiez mon frere ou quelqu'autre. Tout ce que je puis recueillir de mon incertitude, c'eſt qu'enfin vous ne m'aimez pas : vous ne m'avez engagé à offrir des vœux à Egerie que pour déguiſer vos refus : vous me vouliez cacher mon rival. Inſenſé ! je me ſuis chargé de vos crimes : vous m'avez ſacrifié à vos vues, & vous m'avez jugé crédule au point, que je ne démêlerois jamais vos artifices ; mais vous ne m'êtes plus impénétrable, & je demande ou que vous conſentiez à m'épouſer, ou que vous vous attendiez à tout mon reſſentiment.

La Princeſſe voyant Tarquin irrité, & croyant néceſſaire de le ménager : Cruel ! lui dit-elle, en

le regardant tendrement, eſt-ce ainſi que vous méritez le cœur de la fiére Tullie ? Ah ! vous me faites ſentir toute ma foibleſſe ; vous m'apprenez que je ſuis ſoumiſe, & que toute ma félicité dépend de vous. Ingrat ! vous en abuſez ; vous voulez que j'encoure la diſgrace de mon pere, ou la vôtre, comme s'il falloit irriter celui à qui on doit la naiſſance, pour être digne du cœur d'un amant.

Cet artifice réuſſit ; Tarquin ſe crut mieux auprès de Tullie, qu'il n'avoit penſé juſqu'alors. Elle lui adreſſoit des regards ſéduiſans : enfin, elle lui perſuada d'attendre encore quelque temps : Laiſſez-moi, lui dit-elle, tourner l'eſprit de mon pere : laiſſez-moi eſſuyer ſes répugnances, nous prendrons enſuite des meſures pour le vaincre, ſi nous ne pouvons le fléchir.

Tullie ne s'applaudit pas long-temps de ſes artifices : le Roy avoit

donné à tous les Princes d'Italie part de la violence faite dans ſa Cour à une Princeſſe de ſon ſang. On en fit de vaines recherches; on apprit ſeulement que ſon raviſſeur avoit été bruſquement attaqué par des étrangers, qu'il avoit été abbattu ſous leurs coups, que la Princeſſe s'étoit échapée, & qu'on ne doutoit pas qu'elle ne fût bientôt de retour à Rome.

Tous les ombrages de Tullie ſe réveillérent à cette nouvelle: elle crut revoir Egerie; elle crut la revoir entre les bras de ſon amant; cette ſeule penſée la fit frémir: Souffrirai-je le triomphe de ma rivale, diſoit-elle en elle-même? Souffrirai-je qu'elle épouſe Junius? Ah! mourons plutôt que de l'endurer, auſſi-bien la vie m'eſt un ſupplice, s'il faut que je ſois témoin de leur félicité: cherchons un autre amant à la Princeſſe, ou qu'elle périſſe ſi je ne puis l'enlever une ſe-

conde fois. Elle formoit alors les plus funeſtes projets : elle menaçoit les jours d'Egerie & de Junius même : elle l'eût plutôt immolé de ſa main, que de ſouffrir qu'il fût à une autre.

Pendant qu'elle s'excitoit à ces cruelles réſolutions, le déſeſpéré Junius faiſoit de vaines recherches : il n'apprenoit point de nouvelles de la Princeſſe, & il étoit difficile qu'il en apprît ; il ſçut ſeulement qu'on l'avoit ôtée à ſon premier raviſſeur ; mais il ne put apprendre ce qu'elle étoit devenue. La triſte Egerie toujours arrêtée dans ſa ſolitude, ne voyoit point d'iſſue à ſes maux. On ignoroit à Rome où elle étoit, & d'ailleurs ne devoit-elle pas craindre que la Lettre qu'on avoit éxigée d'elle, n'eût fait impreſſion ſur Junius : Qu'aura-t-il penſé de moi, diſoit-elle, à la vue de cette Lettre ? Balancera-t-il à m'accuſer de trahiſon ? Il va ſe fai-

re un devoir de m'oublier, comme il s'en faiſoit un de m'aimer: ſi le dépit alloit le guérir; s'il alloit en aimer une autre. J'ai ſans doute une rivale: mon raviſſeur, quel qu'il ſoit, n'avoit pas beſoin pour m'enlever de me faire écrire comme on m'y a forcée. Grands Dieux! quand éclaircirez-vous ce myſtére? Quand pourrai-je voir la fin de mes malheurs?

La Princeſſe s'occupoit de ces triſtes réfléxions lorſqu'elle étoit ſeule; d'autrefois elle s'entretenoit avec Aroncine, celle des femmes qu'on lui avoit données, qui lui plaiſoit le mieux. On a eu des nouvelles du Prince, lui diſoit-elle un jour; on l'attend inceſſamment à la Cour; la joye du Roy eſt inexprimable; cependant elle a été un peu modérée par les circonſtances de cette nouvelle. Le jeune Porſenna a été bleſſé dangereuſement, on ne ſçait par qui, en revenant à Clu-

ſium : il a été attaqué par des inconnus qui l'ont aſſaſſiné ; peu s'en eſt fallu qu'il n'ait perdu la vie ; mais les bleſſures ſe ſont trouvées moins dangereuſes qu'on ne penſoit ; & dès qu'il pourra ſe mettre en chemin on le raménera ici ; on l'y attend avec bien de l'impatience, & on parle de le marier dès qu'il y ſera ; le Roy veut l'arrêter auprès de lui par ce moyen.

Et quelle perſonne deſtine-t-on au Prince, répondit Egerie ? La Princeſſe eſt fort aimable, répartit Aroncine ; elle eſt niéce du Roy, qui a toujours ſouhaité cette alliance avec beaucoup de paſſion : elle aime tendrement le Prince, mais je ne ſçai s'il l'aime de même. Quelques-uns croyent qu'il ne s'étoit abſenté de la Cour que pour ſe dérober aux empreſſemens du Roy qui deſiroit ardemment qu'il ſe mariât. Vous le verrez, ajoûta-t-elle, auſſi-tôt qu'il ſera rétabli ; car on

croit qu'il viendra prendre l'air pendant quelques jours dans cette maiſon. Quoi ! répondit triſtement Egerie, je verrai le Prince, & qu'importe ſa vue à une malheureuſe qui ne cherche que la mort ? Ma chere Aroncine, prenez pitié de ma deſtinée : aidez-moi à me dérober aux yeux de Porſenna. Je ne puis ſoutenir l'éclat de la Cour ; je ne veux déſormais ſonger qu'à vivre dans une ſolitude. Madame, interrompit Aroncine en ſouriant, la vue du Prince ne vous doit point affliger : ſon retour vous affranchira peut-être de l'eſclavage, dans lequel vous ſemblez être. J'augure bien pour vous qu'il ait fait choix de cette maiſon, pour y paſſer quelques jours. Repoſez-vous ſur la vertu du Roy de la fin de vos diſgraces : il ne peut ſçavoir que vous êtes ici que quand le Prince y ſera.

Egerie ne comprenoit rien à ce

discours : elle sentoit une nouvelle inquiétude, de ce qu'elle apprenoit : qu'ai-je affaire de voir Porsenna, se disoit-elle en elle-même ? Me rendra-t-il Junius ? M'aidera-t-il à dissiper auprès de mon amant les apparences du crime ? Ou ne me mettra-t-il point, hélas ! entre les mains de mon ravisseur ? Pourquoi faut-il enfin que le Roy n'apprenne mon sejour ici que lorsque le Prince sera de retour ?

Ces réflexions l'occupoient lorsqu'elle étoit seule. Un jour qu'elle s'en entretenoit dans les allées du bois, & que ses femmes un peu écartées lui laissoient le temps de réver en liberté, elle entendit parler auprès d'elle : comme tout pouvoit aider à l'éclaircissement de son état, elle écouta fort attentivement, & elle entendit que c'étoit deux femmes, dont une disoit à l'autre : Hé bien ! ma chere Lucie, admires-tu la bizarrerie de ma de-

ſtinée ? Le Prince revient en cette Cour; mais il rapporte un cœur prévenu d'une autre paſſion : je vais le revoir amoureux d'une Romaine. Jugez de ma douleur, s'il faut que je ſouffre cette préférence. Le Roy, répondit celle qui s'appelloit Lucie, eſt tout prêt à vous rendre juſtice ; il ne ſouffrira point l'injure que l'amour à voulu vous faire ; il a déclaré que le Prince n'épouſeroit point Egerie.

A ce mot la Princeſſe treſſaillit, & peu s'en fallut qu'elle ne ſe découvrît ; cependant comme elle avoit intérêt d'en apprendre davantage, elle ſe tut pour entendre le reſte. Il eſt vrai, diſoit l'autre femme, que le Roy s'eſt déclaré pour moi ; mais crois-tu que je doive m'en glorifier ? Porſenna en adore une autre ; s'il m'épouſe penſes-tu que j'en ſois plus heureuſe ? Il aime Egerie & il en eſt aimé ; il ſera toujours obſédé par ſa paſſion.

La Princeſſe ne put alors retenir ſon premier mouvement : elle comprit aux diſcours qu'elle entendoit que ſon raviſſeur n'étoit autre que le Prince fils de Porſenna, dont elle avoit tant entendu parler ; elle s'écria alors ; non Egerie n'aime point Porſenna : elle n'aime que ſon devoir, & ſon devoir l'attache à Junius. Cette voix à laquelle les deux autres femmes ne s'attendoient pas, les obligea de regarder d'où elle partoit : elles apperçûrent Egerie qui n'étoit ſéparée d'elles que par quelques branches. Elles ſe levérent auſſitôt, & elles vinrent à elle : Qu'avez vous dit d'Egerie, lui demanda celle qui paroiſſoit la plus conſidérable, & qui étoit ſurpriſe de ſon extrême beauté ? Celle que vous nommez eſt-elle connue de vous ? Où le Prince l'a-t-il laiſſée ? A-t-elle rompu les engagemens qui l'attachoient à Junius ? Ah !

Madame, répondit Egerie, qui peut mieux vous inſtruire de ſa deſtinée ? Vous voyez en moi celle dont vous êtes en peine : je n'ai pû tenir contre l'injure qu'on lui fait ; je me ſuis déclarée dès que j'ai entendu qu'on l'accuſoit d'avoir trahi Junius : non, elle lui eſt fidelle : un cruel raviſſeur l'a enlevée à ſes eſpérances, & j'apprens de vous, hélas ! que ce raviſſeur eſt fils de Porſenna.

Egerie feignit de n'en avoir point entendu davantage ; mais elle avoit jugé que celle qui avoit expliqué ſes craintes, étoit la niéce de Porſenna : c'étoit elle en effet qui avoit choiſi ce lieu retiré, pour confier ſes chagrins à Lucie, celle de ſes filles qui lui étoit la plus chere. La rencontre d'Egerie la fit treſſaillir ; elle voyoit ſa rivale en ſa préſence : Ah ! Madame, lui dit-elle en l'embraſſant, je pardonne au Prince Porſenna, l'a-

mour qu'il a eu pour vous, quelque choſe qu'il m'en coûte ; votre beauté le juſtifie ; mais je ne puis excuſer la violence dont il a uſé : il devoit vous faire agréer ſes vœux, & ne pas vous forcer à les recevoir. Madame, reprit Egerie, le Prince voyoit ici des charmes aſſez puiſſans pour l'y retenir, & je le trouve encore plus condamnable depuis que je vous ai vue, d'avoir donné ſes ſoins à d'autres qu'à vous.

La Princeſſe rougit, & elle laiſſa échaper un ſoupir. J'avois, reprit elle, des droits aſſez forts ſur le cœur du Prince. Le Roy avoit réſolu l'union de nos perſonnes avant que nous nous connuſſions nous-mêmes : cependant il ſemble que l'amour en ait autrement diſpoſé ; j'aime le Prince, & le Prince vous aime. Ces diſpoſitions ſont des obſtacles à l'alliance que le Roy s'étoit propoſée : ce

Prince a ſçû votre enlévement. Tullius a informé toutes les Cours d'Italie de votre cruelle aventure, il a envoyé par-tout des Députés, qui ont déſigné le Prince. On n'a point douté à Cluſium, au portrait qu'on y a fait du raviſſeur, que ce ne fût le fils de Porſenna. Le Roy en a témoigné ſon indignation à l'envoyé de Tullius, & a promis d'en faire juſtice; & pour être ſûre de retourner à Rome, vous n'avez qu'à vous remettre entre les mains du Roy, vous y ſerez peut-être plus à couvert des importunités du Prince, que vous ne ſeriez ici.

Aſterie, c'étoit le nom de la Princeſſe, s'informa enſuite des aventures d'Egerie, car cette maiſon appartenoit au Prince. Egerie lui apprit tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit enlevée: elle raconta enſuite que le Prince devoit venir paſſer quelques jours en cette maiſon, & qu'elle ſçavoit

cette circonſtance d'une des femmes qu'on avoit miſe auprès d'elle. Trompons-le, Madame, reprit Aſterie, vous êtes loin de vos ſurveillantes ; venez avec moi à Cluſium ; je préviendrai le Roy, & cependant vous ſerez hors des atteintes du Prince : vous ſerez plus libre avec moi. Je veux employer tous mes efforts pour conſerver votre cœur à Junius : l'intérêt que je prens à celui de Porſenna, m'engage à me charger de ce ſoin.

Egerie ne balança pas ſur ce parti ; elle s'éloigna avec Aſterie, & elle prit place dans ſon char : elles arrivérent à Cluſium ; & la Princeſſe d'Etrurie fit préparer à la Princeſſe Romaine un appartement auprès du ſien Egerie y déguiſa ſa condition ; elle y fut ſervie avec beaucoup de reſpect : elle crut que ſes malheurs alloient finir. Aſterie inſtruiſit le Roy qu'elle avoit entre ſes mains Egerie : il vint la voir ſecrettement,

ſecrettement, & il l'aſſura de ſa protection contre les attentats de ſon fils. Madame, lui dit-il, je vais travailler à vous rendre à votre patrie ; mais de grace attendez que le Prince ſoit de retour ; je veux l'arrêter ici par un engagement qu'il ne puiſſe rompre, afin qu'il ne ſoit plus en état de vous faire de violence : le Prince eſt vertueux ; j'eſpére qu'il reconnoîtra ſon égarement.

Le premier ſoin d'Egerie, lorſqu'elle ſe crut libre, ce fut de donner de ſes nouvelles à Junius ; mais il n'étoit point à Rome : il la cherchoit vainement dans toutes les Villes d'Italie. Il n'en pouvoit apprendre de nouvelles, & il avoit erré long-temps aux environs de Cluſium, où il croyoit que la Princeſſe pouvoit être, lorſqu'au ſortir d'un petit bois il vit un char, eſcorté par quelques gens à cheval, qui, lorſqu'ils l'eurent apper-

çu, rentrérent bruſquement dans le bois. Cette démarche parut ſuſpecte à Junius; & comme il ne devoit rien négliger, il piqua droit à l'endroit où ce char étoit rentré; il l'atteignit d'autant plus facilement que le char avoit verſé. Il en vit deſcendre une femme fort belle & fort triſte, vêtue d'une maniére extraordinaire, qui lui fit juger qu'elle étoit étrangére : il s'approcha pour en ſçavoir davantage. Celui qui ſembloit le chef de la troupe, parut inquiet à la vue de Junius, & il témoigna un ſi grand embarras, que le Romain y fit plus d'attention : il vit que la femme dont la beauté l'avoit touché, verſoit des larmes, & il ne douta point qu'elle ne ſouffrît quelque violence. Le ſouvenir d'Egerie lui rendit le malheur de cette belle perſonne plus ſenſible : il s'y intéreſſa d'autant plus qu'il entendit qu'elle faiſoit de cruels repro-

ches à celui qu'il avoit pris d'abord pour le chef : elle affecta même de les faire en langage Toſcan, qu'elle parloit un peu, & que Junius entendoit parfaitement bien. Il s'adreſſa alors à elle : Madame, lui dit-il, vous êtes dans un lieu où les malheureux trouvent par-tout des aſyles, & je vous offre mon ſecours contre quiconque vous offenſera. Ah ! Seigneur, lui dit elle, en verſant de nouvelles larmes, délivrez-moi de cet oppreſſeur de ma liberté : vous ſauverez les jours de la Princeſſe des Maſſiliens, & vous punirez le perfide Britomare, de l'avoir enlevée d'entre les bras de ſes parens & du ſein de ſa Patrie.

A ces mots Junius ſe remit l'aventure d'Egerie devant les yeux, & il crut qu'en délivrant cette étrangére, il ſe rendroit digne de la protection des Dieux : il força Britomare de remonter à cheval &

de défendre ſa Princeſſe ; leurs gens ſe joignirent, & il ſe fit un combat opiniâtre dans lequel enfin l'avantage reſta au plus juſte parti. Britomare fut abattu & percé de coups, & il rendit ſes derniers ſoupirs aux pieds de la Princeſſe. Elle étoit évanouie, & Junius après avoir écarté les gens de Britomare la fit tranſporter dans un lieu plus commode, où venant à ouvrir les yeux, qu'elle jetta de toutes parts, elle parut moins inquiéte quand elle n'apperçut plus ſon raviſſeur : elle apprit alors qu'il avoit perdu la vie.

La Princeſſe ſe voyant libre employa les premiers momens à remercier ſon libérateur : Seigneur, lui dit-elle en une langue qu'elle entendoit à peine, je commence à me flater que mes maux vont finir, puiſqu'enfin je ſuis délivrée de la tyrannie de mon raviſſeur, recevez donc les témoignages de ma reconnoiſſance. Le cruel Britoma-

re, dont votre valeur vient de me délivrer, étoit le plus puiſſant Seigneur de la Gaule ; il prit de l'amour pour moi dès qu'il m'eut vue, je lui avois même été deſtinée par mon pere. Mais enfin, le Ciel en avoit diſpoſé autrement ; le hazard amena ſur nos côtes une Colonie de Phocéens : leur chef le vertueux Euxene me plut trop, & j'en fus aimée ; il m'obtint de moi-même dans une cérémonie où je devois choiſir un époux : ce jour fatal fut marqué par un horrible attentat. Britomare indigné de la préférence, arma tous ſes amis ; il m'arracha des bras de mon pere & de ceux de mon amant : il m'obligea enſuite de m'embarquer ; je ſuis arrivée avec lui dans ce pays, & depuis le temps que nous y ſommes débarqués, il me fait errer de Province en Province, à la façon des Germains, dont il pratique les mœurs barbares : la crainte qu'il

avoit d'être découvert, l'a obligé de n'habiter que les bois : nous y demeurions ſous une tente où j'étois gardée comme dans une étroite priſon. Après y avoir demeuré un temps, nous en partions de nuit, & nous venions dans un autre ; il y a quinze jours que nous ſommes dans celui-ci & nous en partions précipitamment, lorſque le Barbare vous a apperçu : il a voulu rentrer dans le Bois, mais vous êtes heureuſement ſurvenu : il me conduiſoit à Cluſium, où ſes gens avoient ordre d'amener ſon équipage : venez, Seigneur, voir ſa tente, vous la trouverez encore tendue, & vous verrez les preuves que le traître prétendoit m'y donner de ſon amour.

Cette tente étoit plantée dans l'épaiſſeur du bois : elle contenoit un appartement commode pour la Princeſſe, & un autre pour Britomare. Il avoit fait abattre quel-

ques arbres à une certaine diſtance de la tente, & ſes gens étoient logés tout au tour, faiſant le guet exactement la nuit, pour empêcher la ſurpriſe. Cette tente étoit meublée proprement à la Gauloiſe : on y voyoit le nom de Gyptis écrit en différens caractéres, & tous les arbres qui l'entouroient étoient chargés d'inſcriptions, qui contenoient le recit des malheureuſes amours de Britomare ſous des noms déguiſés.

Gyptis, car c'étoit ainſi qu'on appelloit la Princeſſe des Maſſiliens, entretenoit Junius de ce détail, lorſqu'ils entendirent marcher aſſez près d'eux, & qu'ils ouirent la voix d'une femme qui diſoit à l'autre : Penſiez-vous trouver tant de galanterie dans ce Bois ? Si nous étions au temps des Faunes & des Silvains, cette rencontre auroit quelque choſe de merveilleux ; on ne manqueroit

pas de croire qu'une Divinité auroit fait choix de cette retraite pour y cacher l'objet de ſes amours. Mais répondit l'autre femme, c'eſt un amant malheureux qui ſe plaint. Sans doute que les Dieux ont comme les hommes des amours infortunées : j'avoue que je ſerois un peu curieuſe d'en apprendre le récit.

Cette voix, qui frapa les oreilles de Junius, lui fit faire un cri qui étonna Gyptis : Madame, lui dit-il, nous ne ſommes pas ſeuls ici, & la vertueuſe Gyptis n'étoit pas l'unique habitante de ces bois ; je crois reconnoître la voix d'une Princeſſe qui me fut trop chere, & je ne doute point que ce ne ſoit celle de la perfide Egerie que je viens d'entendre.

Junius parloit aſſez haut pour que ſa voix fût entendue : il fut reconnu par Egerie, car c'étoit elle que le hazard avoit égarée

dans ce bois avec Aſterie : elle fit un cri à ſon tour, elle avertit Aſterie qu'elle croyoit avoir entendu Junius. Elles s'avancérent l'une & l'autre. Gyptis ſuivoit Junius, ravie de retrouver des femmes dans ce bois, & Aſterie accompagnoit Egerie. Junius ſe trouva le premier en préſence de la Princeſſe, il étoit émû ; & l'idée fâcheuſe qu'il avoit conſervée de ſon infidélité cédoit preſque à la joye qu'il avoit de la revoir ; mais la vue de Gyptis qui marchoit avec Junius, cauſa un ſi grand ombrage à Egerie, qu'elle en fut troublée à ſon tour. Elle ſe ſouvint de tout ce qu'elle venoit de voir dans la tente de Britomare, qui témoignoit un amour paſſionné : elle retrouvoit Junius à l'entrée de cette tente avec la plus belle perſonne qu'elle crut avoir jamais vue : elle ne manqua pas ſur ces apparences de le croire infidéle.

Ces divers mouvemens leur faiſoient garder un morne ſilence à l'un & à l'autre, lorſqu'ils entendirent marcher avec beaucoup de précipitation après eux : ils tournérent la tête auſſi-tôt, & ils virent accourir un homme l'épée à la main, qui fondant ſur Junius, l'obligea de ſe mettre lui-même en état de ſe défendre : la Princeſſe des Maſſiliens faiſant un cri, s'avança vers cet homme pour l'arrêter : Ah ! que faites-vous, barbare, lui dit-elle en un langage qu'il entendoit ſeul ? Vous allez tuer mon libérateur ; c'eſt lui qui m'a délivrée de la tyrannie du cruel Britomare : allez le voir expirant à l'entrée de ce bois ; changez votre fureur en remercîment, & ſi vous aimez encore Gyptis, ne vous faites point un ennemi de mon généreux défenſeur.

Junius que ſa ſûreté obligeoit de ſe tenir en garde, n'entendoit point

ce diſcours : mais comme il ſongeoit à ſe défendre & non à attaquer, il attendoit ſon ennemi de pied ferme. Dès que la Princeſſe eut parlé, l'inconnu jettant ſon épée accourut à Junius les bras ouverts ; & le ſerrant tendrement : Ah ! Seigneur, lui dit-il en Grec, que Junius entendoit bien, faites grace au premier tranſport d'un amant, qui croit trouver un rival & qui rencontre le libérateur de ſa Princeſſe ; diſpoſez de ma vie & recevez pour gage de mon dévouement, les premiers témoignages de ma reconnoiſſance ; vous me rendez l'adorable Gyptis, vous me donnez plus que l'empire de l'univers.

Junius répondoit à ce diſcours avec une inquiétude qui lui ôtoit la liberté de l'eſprit : il étoit en peine d'Egerie, qu'il ne voyoit plus, & qui s'étoit retirée avec Aſterie : elle avoit penſé mourir en voyant Ju.

nius attaqué ; mais elle eut des troubles plus cruels, quand elle vit Gyptis courir à ſon ſecours : ce qu'elle n'avoit fait que ſoupçonner, lui parut certain alors ; elle ne douta plus que Junius ne fût infidéle ; & ce qui acheva de l'en perſuader, fut la réconciliation de Junius & de l'inconnu : elle obligea Aſterie de la ſuivre : fuyons, ma chere Princeſſe, lui dit-elle, & ne m'obligez point de voir plus long-temps le triomphe de ma rivale.

Les deux Princeſſes ſe perdirent bientôt dans les défilés du bois, & rentrérent dans leur char, qui les conduiſit auſſi-tôt à Cluſium. Egerie étoit dans un accablement de déſeſpoir qu'elle ne pouvoit déguiſer. Voilà donc pourquoi le traître a négligé de me venger, diſoit-elle ; il s'arrêtoit aux pieds de cette étrangére. Aſterie tâchoit en vain d'excuſer Junius : vous le condamnez ſur des apparences. Il y a dans

cette rencontre quelque choſe que nous n'entendons pas : ſouvenez-vous que dans les inſcriptions que nous avons lues, l'amant de l'inconnue ſe plaignoit de ſa cruauté. Si Junius eût été cet amant, ſe ſeroit-elle ſi fort intéreſſée pour ſes jours ? Faites-y attention, ma chere Princeſſe, & craignez de faire une cruelle offenſe à Junius. Egerie toujours abuſée par l'apparence, rentra chez elle toute baignée de ſes larmes.

Mais Junius ſentoit lui-même une inquiétude cruelle ; il parcourut inutilement le bois : tout infidelle qu'étoit Egerie, il l'appelloit ſans ceſſe ; & comme la jalouſie eſt ingénieuſe à ſe former de nouveaux ſujets d'allarmes, il ſe perſuada que la fuite d'Egerie étoit une ſuite de ſon inconſtance ; il crut qu'elle étoit allée rejoindre ſon raviſſeur : elle me fuit, la perfide ! diſoit-il à Euxene : elle n'a pû ſoutenir la vue de ſon premier amant : hélas ! tou-

te ma colére cédoit au plaiſir de la revoir : j'allois tomber à ſes pieds, j'allois lui témoigner encore toute ma tendreſſe.

Euxene tâchoit de le conſoler ; ils avoient ramené Gyptis dans la tente de Britomare : les gens de Junius qui l'avoient rejoint y gardérent la Princeſſe pendant que Junius & Euxene s'entretenoient de leurs aventures. Les charmes d'Egerie avoient frapé ce dernier : il crut l'avoir vue quelque part ; mais lorſqu'il entendit ſon nom, il ſe reſſouvint d'une inſcription qu'il avoit lue dans un autre bois, où il avoit erré quelques jours : ce ſouvenir lui rappella celui du nom de Junius qu'il y avoit vu joint avec celui d'Egerie : Ah ! Seigneur, lui dit-il, votre Princeſſe eſt innocente, je vous en donnerai des témoignages certains : il lui conta enſuite ce qu'il avoit vu gravé ſur l'écorce d'un arbre. Junius craignit que ce

ne fût une feinte d'Euxene, pour calmer ſon déſeſpoir ; le vertueux Phocéen l'en aſſûra ſi fermement, qu'il ſe réduiſit à croire qu'Euxene, qui n'entendoit pas bien le langage Latin, s'étoit peut-être trompé ; mais ſon incertitude adoucit un peu ſa peine. Quelques avis qu'il reçut de Rome lui apprirent quel étoit le raviſſeur de la Princeſſe ; il ſçut que c'étoit Porſenna, Prince d'Etrurie : il connut du moins où il pouvoit la chercher ; l'eſpoir de ſe venger, ou de mourir, diminua de ſa ſouffrance. Il parut donc plus diſpoſé à écouter les remontrances d'Euxene ; il le pria même de lui conter ſes aventures, pendant que la Princeſſe de Marſeille prenoit quelque repos.

» Que me demandez-vous, Sei-
» gneur, répondit Euxene ; igno-
» rez-vous les malheurs de l'infor-
» tunée Ville des Phocéens ? Tout
» l'Univers a retenti du bruit de ſes

» disgraces : c'est où j'ai reçu la
» naissance. Vous avez sans doute
» entendu parler des conquêtes du
» grand Cyrus, ce fameux vain-
» queur de l'Orient. Il avoit donné
» le Gouvernement de la Basse-
» Asie au célébre Harpage : ce fier
» Méde crut qu'il devoit ajoûter
» aux Etats de son Maître les Vil-
» les Gréques de l'Ionie : Phocée
» étoit une des plus riches & des
» plus florissantes : ancienne colon-
» nie des Athéniens, elle avoit con-
» servé cet amour de la liberté, in-
» compatible avec l'esclavage que
» les Perses portent par-tout. Elle
» refusa donc d'ouvrir ses portes à
» ces fiers Tyrans. L'orgueilleux
» Harpage rangea ses nombreuses
» Troupes au pied de ses murailles,
» & bientôt le nombre triomphant
» de la valeur, elle se vit forcée de
» subir le joug de ses nouveaux Maî-
» tres. Je ne pus me résoudre à vi-
» vre dans l'esclavage. Je ramassai

» ce que je pus de mes Citoyens, &
» nous nous embarquâmes, réſolus
» de mourir plutôt que de vendre
» notre liberté. Les Dieux nous
» guidérent vers les côtes de la
» Gaule Ligurienne, où quelques-
» uns des nôtres avoient autrefois
» fondé une Colonie, qui en peu
» d'années avoit pris de ſi grands
» accroiſſemens, qu'elle étoit deve-
» nue la plus riche & la plus puiſ-
» ſante Ville de cette vaſte con-
» trée.

» Je veux parler, Seigneur, de
» la fameuſe Marſeille, bâtie il y
» avoit ſeulement cinquante ans,
» par quelques Citoyens de Pho-
» cée, qui cherchant de nouveaux
» établiſſemens, avoient été con-
» duits dans la Ligurie par un or-
» dre ſecret des Dieux. Ils avoient
» été accompagnés par la vertueuſe
» Ariſtarque, Prêtreſſe de Diane,
» qui s'étoit jointe à eux, lorſqu'ils
» paſſérent par Ephèſe, Ville ſi

» connue par le culte & par le Tem-
» ple ſomptueux de cette illuſtre
» Déeſſe : ils s'arrêtérent ſur la
» côte où Marſeille fut bientôt
» fondée.

» La douceur & la pureté de ſon
» air, la beauté & la commodité
» de ſon Port, le goût des ſcien-
» ces qu'on y apporta de Gréce,
» & cette fatalité heureuſe qui pré-
» ſide à la deſtinée des Villes, qui
» doivent parvenir à un certain
» point de grandeur, y attirérent
» bientôt une foule d'habitans qui
» vinrent s'y établir de toutes les
» parties de la Gaule : ils ſe mêlé-
» rent avec les Grecs, & bientôt
» ils ne firent plus qu'un Peuple &
» qu'une Nation. Bientôt ils n'eu-
» rent plus que les mêmes Dieux,
» & les mêmes mœurs ; enfin ja-
» mais Ville n'a eu tant de réputa-
» tion dès ſon origine, & n'a pris
» un ſi rapide & ſi prompt accroiſ-
» ſement.

» * Nanus régnoit alors à Mar-
» ſeille ; c'eſt un Prince vertueux,
» que ſes grandes qualités avoient
» élevé à la Royauté, mais qui
» tempéroit par la douceur de ſes
» loix, & par la ſageſſe de ſa con-
» duite, ce que le gouvernement
» Monarchique peut avoir de trop
» dur & de trop abſolu.

» La jeune Gyptis ſa fille fai-
» ſoit l'objet des vœux de tous les
» Grands du Pays ; & comme elle
» devoit porter en dot l'Empire
» à celui qu'elle choiſiroit pour
» époux, l'ambition lui faiſoit au-
» tant d'amans que ſa beauté. Je
» ne vous entretiendrai point de
» ſes charmes, Seigneur, vous l'a-
» vez vûe : c'eſt cette admirable
» Princeſſe, que la valeur de vos
» armes a délivrée des mains du
» barbare Britomare.

» On étoit prêt de de donner un
» époux à la Princeſſe ; & c'eſt un
» uſage reçû parmi les Peuples de

* Cette Hiſtoire eſt tirée d'Athénée, *Liv.* 13.

» cette Province, que lorſque le
» Roy marie ſa fille, il faſſe aſſem-
» bler les Grands de l'Etat dans le
» parvis du Temple de Diane, la
» Déeſſe tutelaire de la Ville, où
» il leur donne un ſomptueux ban-
» quet. La Princeſſe eſt enſuite
» mandée & elle va préſenter, par
» l'ordre de ſon pere, une Couronne
» à celui qu'elle veut pour époux.

» Ce fut dans ce tems-là, Seigneur,
» que j'entrai avec mes Vaiſſeaux
» dans le Port de Marſeille, après
» avoir fait avertir Nanus de mon
» arrivée par un exprès. Le Roy ap-
» prit cette nouvelle avec joie: je lui
» avois envoyé des préſens ſur leſ-
» quels il jugea que mon établiſſe-
» ment dans ſes Etats augmenteroit
» la réputation de ſa puiſſance. Il
» me fit inviter fort poliment à
» quitter mes Vaiſſeaux, & à venir
» dans la Ville: j'eus de lui une Au-
» dience publique où il me pria
» d'être préſent au choix que la

» Princeſſe devoit faire d'un époux.
» J'appris cette nouvelle avec une
» certaine émotion, & ſans avoir
» vû la belle Gyptis, j'enviai déja le
» bonheur de celui ſur qui ſon choix
» tomberoit.

» Ce jour arriva; je vins au feſ-
» tin, accompagné de tous mes
» Grecs : le Roy me traita avec tou-
» te la bonté poſſible. J'étois vétu
» magnifiquement à la Greque,
» & tous ceux de ma ſuite n'avoient
» rien oublié pour me faire hon-
» neur. Le Roy me traita en Ci-
» toyen. Nous devons notre éta-
» bliſſement à vos ancêtres, me dit-
» il, en me tendant la main; &
» puiſque vous êtes nos fondateurs,
» il eſt bien juſte que vous partici-
» piez à nos fêtes. Ce traitement
» donna de l'ombrage à tous les
» Grands, & je m'apperçus que le
» fier Britomare qui aſpiroit à l'hy-
» men de Gyptis, murmuroit ſe-
» crettement de l'accueil que je re-
» cevois.

» Le banquet commença : on y
» parla des révolutions de l'Aſie,
» & Nanus me pria de lui conter
» de quelle maniére notre malheu-
» reuſe Patrie étoit tombée ſous le
» joug des Perſes. Je lui obéis, &
» je lui aſſurai enſuite que mon deſ-
» ſein en m'arrachant à leur eſcla-
» vage, avoit été de venir cher-
» cher dans ſes Etats la liberté que
» Phocée avoit perdue. Le Roy loua
» ma réſolution, & il m'aſſura que
» je trouverois dans ſa Cour toute
» la protection dont j'avois beſoin.

» La Princeſſe arriva dans ce mo-
» ment ; diſpenſez-moi, Seigneur,
» de vous exprimer quelle fut ma
» ſurpriſe : je n'avois jamais rien vû
» de ſi beau, ni de ſi majeſtueux :
» je ne conſidérai que ſes charmes ;
» & j'avoue, Seigneur, que je crus
» que le Ciel ne m'avoit arraché
» aux fers des Perſes, que pour me
» faire porter toute ma vie ceux de
» cette admirable Princeſſe.

» Mais elle alloit choiſir un » époux : elle alloit bientôt combler » les vœux d'un autre : devois-je » en effet douter que ſon cœur n'eût » pas déja fait ce choix ? Je jettois » des yeux inquiets ſur tous ceux » qui m'environnoient, & il n'y en » avoit pas un que je ne regardaſſe » comme mon rival ; je ſouffrois » déja tous les tourmens de la ja- » louſie.

» Cependant chacun étoit atten- » tif au choix que Gyptis alloit » faire : le Roy lui parla avec beau- » coup de dignité, & il lui dit que » ſur-tout elle prît garde que ce » choix fût utile à l'Etat & au Peu- » ple : il lui mit auſſi-tôt une Cou- » ronne de fleurs ſur la tête. Vous » jugez bien dans quelle agitation » j'étois : l'aimable Gyptis n'étoit » pas moins émue. Elle jetta des re- » gards modeſtes ſur tous ceux qui » compoſoient l'aſſemblée, & après » avoir regardé de nouveau le Roy,

» comme pour lui demander ſon
» conſentement, elle vint me pré-
» ſenter la Couronne que je reçus
» de ſa main avec un profond reſ-
» pect.

» Mais, Seigneur, le perfide Bri-
» tomare avoit pris des meſures que
» le Roy n'avoit pas prévenues,
» pour s'aſſurer la poſſeſſion de la
» Princeſſe: il avoit aſſemblé tous
» ſes amis, afin d'en venir à la force,
» ſi le choix de Gyptis ne répon-
» doit point à ſon attente. La ſo-
» lemnité de la fête ſervit de pré-
» texte à ſes Partiſans pour ſe trou-
» ver au Temple. Leurs armes
» étoient cachées ſous leurs habits;
» & comme on n'étoit point en
» garde contre ce qui arriva,
» le Temple fut ouvert à tout le
» monde.

» Nanus vit alors ſon autorité
» mépriſée, l'aſyle ſacré de Diane
» violé, & rien ne put arrêter les
» rebelles: tout le Temple parut
» rempli

» rempli de gens armés. Les Gar-
» des de Nanus ne firent qu'une
» foible réſiſtance : j'appellai tous
» les Phocéens à mon ſecours, &
» je me jettai avec eux ſur les Mu-
» tins : il ſe commença alors le plus
» cruel combat & le plus opiniâtre.
» Les Grecs, penſans combattre
» pour les intérêts de Diane, n'ou-
» blioient rien pour repouſſer les ré-
» voltés ; mais ceux-ci étoient ſu-
» périeurs : d'ailleurs je fus mis hors
» de combat par une large bleſſure,
» que je reçus dans la cuiſſe ; enfin
» l'impie Britomare ſe rendit maî
» tre de la Princeſſe, pendant que
» les ſiens ſoutenoient les derniers
» efforts des Phocéens. Il ſortit du
» Temple avec une eſcorte, com-
» poſée de ſes meilleurs Soldats, &
» il conduiſit la Princeſſe dans un
» Vaiſſeau, qui l'attendoit dans le
» Port, & qui mit auſſi-tôt à la
» voile.

» Ce fut, Seigneur, de cette fa-

» çon que la Princeſſe me fut en-
» levée, & que ſur le point de me
» voir ſon époux, le cruel Brito-
» mare la ravit à mes eſpérances:
» j'étois reſté noyé dans mon ſang.
» Nanus avoit été emmené dans le
» Palais par quelques-uns de ſes
» Gardes, & on en avoit fermé les
» portes. Les rebelles ayant appris
» la fuite de Britomare, s'étoient
» auſſi-tôt diſperſés, & ils étoient
» ſortis de la Ville, où le calme fut
» rétabli en peu de tems.

» Nanus y apprit auſſi-tôt la perte
» de ſa fille; ſon premier ſoin après
» avoir ſçû cette triſte nouvelle,
» fut de demander ce que j'étois
» devenu: on lui dit l'état où je
» me trouvois. Mes gens m'avoient
» enlevé du Temple ſans connoiſ-
» ſance, & ils m'avoient porté chez
» moi. Nanus m'y vint viſiter, il
» voulut voir panſer mes bleſſures;
» & ſur ce qu'il apprit qu'elles n'é-
» toient pas mortelles, il dit qu'il

» eſpéroit donc que ſa fille ne ſe-
» roit pas long-tems entre les mains
» de ſon perfide raviſſeur.

» On ne put me cacher le mal-
» heur de la Princeſſe ; mais on tâ-
» cha d'adoucir, autant qu'il fut
» poſſible l'amertume de cette fu-
» neſte nouvelle. Nanus avoit en-
» voyé quelques Vaiſſeaux légers
» après elle, mais ils ne purent la
» joindre ; ils ſçurent ſeulement que
» Britomare avoit débarqué avec
» elle au *Port d'Hercule*, ſur les cô-
» tes de l'Etrurie.

» Le déſir de venger ma Prin-
» ceſſe, me rendit bientôt mes for-
» ces ; bientôt je me crus en état
» d'aller à la pourſuite du raviſſeur ;
» je me mis auſſitôt en Mer, & je
» courus à la recherche de l'aima-
» ble Gyptis.

» C'eſt à vous, Seigneur, que je
» dois la liberté de l'adorable fille
» de Nanus ; diſpenſez-moi de vous
» conter mes autres avantures, elles

» n'ont rien d'intéreſſant. Je deſcen-
» dis au *Port d'Hercule*, où j'avois
» ſçû que Britomare avoit débar-
» qué. J'ai depuis ce tems parcouru
» toute l'Etrurie, & je commençois
» à ſoupçonner les Dieux d'être du
» parti de mon rival, lorſque je
» viens d'apprendre que c'étoit à
» vous que je devois la délivrance
» de ma Princeſſe.

Ce fut ainſi qu'Euxene finit ſon récit. Junius le remercia des circonſtances curieuſes dont il l'avoit inſtruit: O! mon cher Euxene, lui dit-il, en lui ſerrant la main, toutes vos diſgraces ſont finies, vous revoyez votre Princeſſe, vous la retrouvez fidelle; votre rival eſt mort, & tous les Ports vous ſont ouverts pour retourner en votre Patrie; mais, hélas! mes maux ne ſont que de commencer: j'ai perdu en un jour la ſeule perſonne qui faiſoit tout mon bonheur, elle m'eſt enlevée par un inconnu, & j'apprens

que ce raviſſeur eſt le Prince d'Etrurie : j'ignore ce que ma Princeſſe eſt devenue, & ſi elle eſt véritablement infidelle ; ſi le ſort me la montre un ſeul moment, il la ravit auſſitôt à mes yeux : quelles traverſes, mon cher Prince ! & quand puis-je eſpérer qu'elles finiront ?

Ces triſtes réfléxions occupérent Junius & Euxene juſques à la tente de Britomare : ils y trouvérent la belle Princeſſe des Maſſiliens qui les attendoit avec impatience, ils la priérent de leur conter la ſuite de ſes aventures, elle voulut bien avoir cette complaiſance.

» Que voulez-vous que je vous » raconte, répondit la Princeſſe ? » imaginez-vous quelles horreurs je » reſſentis lorſque je me vis ſeule » entre les mains du traître Bri- » tomare. Je m'étois évanouïe dans » le Temple, & je fus conduite en » cet état ſur le Vaiſſeau du per- » fide : il y avoit déja long-tems que

» nous étions partis de Marſeille,
» lorſque je reconnus en quelles
» mains j'étois tombée. Britomare
» tâcha d'abord de m'appaiſer, il fut
» même quelque tems ſans ſe préſen-
» ter devant moi, & ce ne fut que
» lorſque nous fûmes arrivés au *Port*
» *d'Hercule*, qu'il oſa ſe montrer :
» je l'accablai des plus cruelles in-
» jures, je lui repréſentai toute
» l'horreur de ſon crime, je le me-
» naçai de la colére des Dieux &
» de celle des hommes : mais que
» pouvois-je eſpérer d'un traître qui
» pour ſatisfaire une paſſion immo-
» dérée avoit inſolemment violé l'a-
» ſile reſpectable de Diane, trahi la
» fidélité qu'il devoit à ſon Prince,
» & manqué à ce qu'il y a de plus
» recommandable ſur la terre. Bri-
» tomare en devint plus furieux &
» intraitable ; il me fit monter dans
» un char, eſcorté par des gens
» impitoyables comme lui : il me
» fit parcourir toute l'Etrurie ; mais

» comme il ſe doutoit qu'on ſeroit » pourſuivi, & qu'il craignoit d'ê- » tre reconnu à ſes armes, il les » laiſſa dans un bois, & il en prit » d'autres qu'il fit faire ſecrette- » ment à Cluſium ; c'eſt ainſi que » j'ai vécu depuis trois mois. Enfin » comme ma réſiſtance commen- » çoit à le laſſer, il étoit réſolu d'en » venir avec moi à la derniére vio- » lence, il me l'avoit même dé- » claré, lorſque la valeur du brave » Junius m'a garantie de ce der- » nier malheur. «

Euxene ſe ſouvint alors de la rencontre qu'il avoit faite & du combat où il s'étoit engagé avec un inconnu qu'il avoit trouvé revêtu des armes de Britomare, & qui conduiſoit dans un char une femme qu'il avoit priſe pour Gyptis ; il conta cette aventure à Junius, qui à ce récit. reconnut le raviſſeur de ſa Princeſſe ; il ſe fit dépeindre cette inconnue, & il ne douta point

que ce ne fût la niéce de Tullius ; il apprit de cette maniére qu'elle avoit été conduite à Cluſium.

Euxene ne crut pas devoir en demeurer là, il voulut achever d'éclaircir les doutes de Junius ; il le conduiſit dans le bois où il avoit vû ſon nom gravé ſur l'écorce des arbres avec celui d'Egerie. Le Prince Romain vit ces témoignages de la fidélité de ſa Princeſſe avec tranſport ; mais ſes ombrages ne furent pas tout-à-fait diſſipés. Il craignit encore qu'Egerie ne ſe fût enfin rendue aux vœux téméraires du raviſſeur. Gyptis qui s'étoit fait raconter les aventures de Junius, ne put croire Egerie infidelle ; elle raſſura ce Prince ſur ſes craintes, elle ſouhaita enſuite d'être conduite à Cluſium : venez-y, Seigneur, ajouta-t-elle en parlant à Junius, peut-être y retrouverez-vous votre Princeſſe ; vous y apprendrez ſans doute qu'el-

ſe ne vous a point trahi, & qu'elle ne s'eſt point lâchement livrée aux vœux du Prince Porſena.

Ce Prince menoit une vie triſte & languiſſante ; les armes de Britomare lui avoient été fatales, Euxene l'avoit abattu ſous ſes coups. Depuis que le Prince Phocée en eut reconnu ſon erreur, il en témoigna ſa douleur, & en envoyant Egerie à Cluſium, il avoit ordonné qu'on prît ſoin de la guériſon de Porſena : on a vu qu'il l'avoit fait tranſporter dans un Village prochain, où il étoit reſté ; que les gens de ſa ſuite écartés par la valeur d'Euxene, s'étoient raſſemblés, qu'ils avoient rejoint Egerie, & qu'ayant appris à peu près où étoit le Prince, ils l'avoient enfin retrouvé.

Il avoit été impoſſible d'empêcher que la Cour d'Etrurie ne fût inſtruite de ce malheur ; un des gens du Prince s'étoit rendu à Clu-

ſium, il avoit annoncé que le Prince revenant de Rome, où il avoit paſſé quelque temps inconnu, avoit été attaqué par une troupe de bandits, dont le nombre l'avoit accablé. Le Roy crut d'abord cette aventure, il y envoya ſes Médecins & ſes Chirurgiens, & il apprit avec une fort grande joye que les bleſſures de ſon fils étoient plus grandes qu'elles n'étoient conſidérables.

Dès que le jeune Porſena ſe crut en liberté de parler, il s'informa du ſort d'Egerie : il ſçut que ſes gens l'avoient conſignée dans une maiſon qu'il lui avoit deſtinée, & qu'elle y étoit avec Aroncine, dont l'habileté lui étoit connue; il avoit beaucooup d'impatience d'être en état d'aller la revoir, balançant quelquefois à la renvoyer à Rome; mais ne pouvant s'y réſoudre qu'il n'eût encore fait quelque tendre eſſai ſur ſon cœur.

L'envoyé de Tullius arriva alors

à Cluſium, où il ſe plaignit de l'enlévement d'Egerie, & déſigna ſi bien le Prince qu'il fut reconnu; & les eſpions que le Roy avoit envoyés à Rome, comme dans les principales Villes d'Italie, pour y faire recherche d'un Prince, étant alors revenus à Cluſium, ils confirmérent le rapport de l'envoyé de Tullius.

Le vieux Porſena avoit projetté de marier ſon fils avec Aſterie ſa niéce: cette Princeſſe étoit belle; mais elle étoit encore plus vertueuſe; cependant par un effet de la bizarrerie de ſon étoile, elle avoit aimé Porſena ſans pouvoir s'en faire aimer; c'étoit la raiſon de la fuite du Prince: il n'avoit pû ſe captiver ſous les loix que ſon pere lui vouloit impoſer; il étoit ſorti de Cluſium & il étoit venu déguiſé à Rome, où il devint éperduement amoureux d'Egerie. On a vû les ſuites de cet amour.

Le Roy d'Etrurie parut fort irrité de l'attentat de ſon fils, il avoua tout à l'envoyé de Tullius ; Rapportez à votre Maître, lui dit-il, que je lui ferai juſtice de la violence de mon fils ; il a manqué à ce qu'il devoit à la Majeſté Royale, & il a violé le droit des gens ; c'eſt un téméraire à qui j'apprendrai ce qu'il doit aux Rois : je vais apporter tous mes ſoins pour vous faire retrouver votre Princeſſe. Il avoit en effet donné des ordres pour cela, lorſque le hazard la fit retrouver par Aſterie, dont elle devint inſéparable.

La fuite d'Egerie avoit cauſé une inquiétude cruelle à Aroncine, elle ſçavoit que le Prince ſe repoſoit ſur elle de la garde de cette illuſtre Priſonniére : comment excuſer ſa négligence, elle ne ſçavoit quel prétexte y donner ; mais enfin, il falloit que le Prince fût inſtruit de l'événement, il alloit arriver à

Cluſium ; elle ne trouva point d'autre expédient que de recourir à la bonté du Roy, elle lui avoit avoué ce qu'elle ſçavoit de la Princeſſe, & elle le ſupplia de ſouffrir qu'elle dît au Prince que ſur les plaintes de l'Ambaſſadeur Romain, on avoit fait des recherches ſi exactes, qu'enfin Egerie étoit tombée entre les mains du Roy. Le vieux Porſena conſentit volontiers à cette feinte, & le Prince crut véritablement l'avis qu'Aroncine lui fit donner.

Il perdit donc l'eſpérance de revoir la Princeſſe, il ne douta point que le Roy ne la rendît aux inſtances de Tullius : toute ſa paſſion alors ſe réveilla, il ſentit plus que jamais la douleur de voir le triomphe de ſon rival, & peu s'en fallut que ſes playes ne ſe rouvriſſent. Peut-être fût-il retourné à Rome, diſputer le cœur d'Egerie à Junius, ſi le Roy ne lui eût envoyé des gardes avec un ordre exprès de revenir à Cluſium.

Il fallut donc ſe réſoudre à partir; il revint accablé de douleur, & formant divers projets qui ſe détruiſoient l'un l'autre. Gyptis étoit alors en chemin pour venir à Cluſium: elle y arrivoit avec ſon eſcorte: le Prince envoya demander ce que c'étoit, on lui répondit que c'étoit la Princeſſe des Maſſiliens avec Euxene, Prince de Phocée, qui alloient chercher les Ports d'Etrurie pour retourner à Marſeille: à ce nom le Prince crut qu'il devoit quelque civilité à la Princeſſe; il s'avança au-devant d'elle. Gyptis avertie que Porſena venoit, deſcendit de ſon char, & ſe fit conduire par Euxene au-devant du Prince. Junius qui avoit frémi en entendant parler de Porſena, ſe réſolut à tout ce qui pouvoit arriver.

Le Prince rendit à la Princeſſe ce qu'il devoit à ſon rang; il fit un accueil fort obligeant au Prince

de Phocée ; mais ſa ſurpriſe ne fut pas médiocre quand il apperçut Junius avec eux ; il rougit en le reconnoiſſant. Junius l'examinoit attentivement, & il ſe préparoit à ſe défendre en cas que le Prince donnât quelques ordres contre lui ; mais la vûe de Junius inſpira à Porſena des ſentimens plus généreux. Il s'approcha de lui, & le ſaluant avec une politeſſe qui lui étoit naturelle : Seigneur, lui dit-il, vous n'ignorez plus que je ſuis votre rival : dans d'autres lieux je pourrois vous diſputer la main d'Egerie ; mais en ceux-ci je ne ſçai vous combattre que de généroſité ; vous avez déja le cœur de la Princeſſe, & j'en uſe aſſez franchement avec vous, pour vous avouer tout mon déſavantage : je l'ai éloignée de vous ; mais il ne m'a pas été poſſible de vous bannir de ſon ſouvenir. Cet aveu, ajouta-t-il en ſouriant, eſt aſſez obligeant pour un

rival, & puiſque j'ai pu me réſoudre à vous le faire, il me ſemble que je ne dois plus vous être ſuſpect.

Ce diſcours achevoit de lever les doutes de Junius : Seigneur, répondit-il avec beaucoup de reſpect, je n'ai jamais douté de la généroſité du Prince Porſena, ſa vertu le rend recommandable à toute l'Italie ; & ſi j'avois à craindre quelque changement dans les inclinations de la Princeſſe Egerie, je ne pourrois du moins lui reprocher que ſa légéreté ; mais elle juſtifieroit la ſienne par les grandes qualités de ſon nouvel amant. C'eſt ainſi que ſe paſſa cette premiére entrevue.

Le Prince envoya cependant donner avis à Porſena de l'arrivée de la Princeſſe, d'Euxene & de Junius. Le Roy fut charmé d'apprendre que ſon fils revenoit à Cluſium avec ſon rival ; il marqua un appartement dans le Palais pour Gyptis

& un pour ſon amant. Il déclara enſuite le rang d'Egerie, & il lui manda que Junius arrivoit avec eux à Cluſium & avec le Prince ſon fils.

Cette nouvelle, qu'il croyoit devoir cauſer une joye fort vive à Egerie, l'affligea exceſſivement; elle embraſſa tendrement Aſterie, & verſant un torrent de larmes entre ſes bras: Ah! ma chere Princeſſe, lui dit-elle, je n'en doute point, je ſuis trahie, Junius arrive avec la Princeſſe des Maſſiliens; c'eſt ſans doute cette belle perſonne avec laquelle nous l'avons vu; il vient me montrer ſa nouvelle conquête; il vient en triompher à mes yeux: s'il en étoit autrement, reviendroit-il ſi tranquillement avec ſon rival? ſans doute qu'il m'a cédée au Prince: hélas! ma chere Aſterie nous allons être ſacrifiées toutes deux au caprice de nos amans.

J'ai meilleure opinion de Junius que vous; répondit Aſterie, & je

ne veux point le condamner que je ne ſois mieux informée. Le Prince ne revient point pour vous épouſer, le Roy ne le ſouffrira jamais : vous n'avez donc rien à craindre de lui. Je m'imagine, ajoûta-t-elle en riant, que le Prince de Phocée eſt l'amant de la Princeſſe des Maſſiliens, & je prévois que le dénouement de cette aventure nous ſatisfera tous. Ne vous faites donc point des idées trop fâcheuſes, ma chere Egerie., & attendez l'événement ſans vous allarmer.

La Princeſſe ne goûtoit point ces raiſons, elle croyoit que l'arrivée de Junius mettroit le comble à ſa diſgrace.

Porſena étoit ravi du retour de ſon fils : il ſortit au-devant de lui, ſous prétexte d'aller au-devant de la Princeſſe des Maſſiliens. Dès que le Prince l'apperçut, il deſcendit de cheval & il vint ſe jetter aux pieds du Roy ; ce Prince le reçut

en pere, il l'embraſſa les larmes aux yeux : le Prince lui préſenta enſuite Gyptis & Euxene ; mais Porſena qui s'étoit fait informer qui étoit Junius, alla à lui & l'embraſſa avec une affection ſinguliére : il revint enſuite à Euxene, & ils entrérent dans Cluſium, où le Roy conduiſit la Princeſſe dans l'appartement qu'il lui avoit fait préparer, après quoi il manda le Prince dans ſon cabinet.

Ce fut là que le vieux Porſena fit ſentir à ſon fils, non-ſeulement qu'il étoit pere, mais encore qu'il étoit Roy : Je vous pardonne vos égaremens, lui dit-il ; parce que vous êtes mon fils ; mais tout autre que vous payeroit de ſa tête le crime que vous avez commis : ſongez cependant à mériter votre grace par votre ſoumiſſion : je vous défens de penſer à Egerie, & je vous ordonne de regarder dès aujourd'hui Aſterie comme votre femme.

Le Roy n'attendit pas la réponſe ; il laiſſa le Prince dans l'accablement que cet ordre devoit lui cauſer : il avoit prévû ce coup ; mais quelque préparé qu'il y fût, il lui parut inſupportable : il alloit ſe ſéparer pour jamais d'une Princeſſe qu'il adoroit, & en épouſer une qui lui étoit indifférente ; en vain il ſe la repréſentoit ornée de tous les charmes qu'il pouvoit deſirer, il ſuffiſoit que ce ne fût point Egerie, pour qu'il ſe crût le plus malheureux de tous les hommes.

Aſterie aimoit de bonne foi le Prince, elle étoit fâchée que le Roy lui impoſât la néceſſité de l'épouſer ; mais elle obéiſſoit à Porſena, qui croyoit ce mariage néceſſaire au bien de ſon Etat. Elle lui fit part des ſoupçons qui reſtoient à Egerie contre Junius ; le Roy eut la bonté d'en entretenir le Romain, il fut ravi de ces diſpoſitions ; les aſſûrances que le Prince lui avoit

données de la fidélité d'Egerie, avoient achevé de le raſſurer.

On ne peut exprimer la joye de Junius en apprenant les craintes d'Egerie : il ne douta plus qu'il ne fût encore maître de ſon cœur, puiſqu'elle étoit jalouſe. Il conta au Roy les aventures de Gyptis ; Porſena en donna avis à Aſterie, qui tout auſſi-tôt le rapporta à Egerie : quel fut ſon raviſſement quand elle crut ſon cher Junius fidéle ! il vint la voir, & il ſe jetta à ſes pieds. Il eſt plus aiſé de s'imaginer ce qu'ils ſe dirent que de l'exprimer. On n'a jamais vû deux amans plus ſatisfaits. Le fils du Roy prit enfin ſon parti, il avoit revû Egerie en particulier, il lui avoit demandé mille fois pardon ; la force de la tendreſſe qu'elle avoit pour Junius le toucha ; elle lui parla d'Aſterie, & elle le convainquit qu'elle méritoit toute ſon attention. La Princeſſe Romaine le conduiſit aux pieds de la Princeſſe

Etrurienne, avec laquelle il prit un engagement qu'il ne viola plus.

Le bruit de cette révolution parvint bientôt à Rome, elle y produisit des effets bien contraires. Tullius en fut ravi, il ne ſongea plus qu'à finir l'alliance qu'il avoit projettée depuis long-temps : il réſolut d'achever le mariage de ces deux filles avec les deux Tarquins.

L'aînée Tullie & le jeune Tarquin s'aimoient toujours tendrement ; mais ils étoient vertueux, & la voix du devoir faiſoit plus ſur eux que celle de l'amour ; ils ſe réſolurent d'obéir & de ſe ſéparer pour jamais : ils ſe firent donc un tendre adieu ; mais l'aîné Tarquin plus hardi demandoit toujours la jeune Tullie, & comme elle ne pouvoit ſe réſoudre à en épouſer un autre que Junius, elle prenoit le refus de l'aîné Tarquin pour prétexte du ſien : cependant elle avoit bien d'autres vues, elle prévit à la fin qu'elle

ne pouvoit être à Junius ; mais elle ne put ſe réſoudre à ſouffrir qu'il fût à Egerie : elle ſe mit en tête d'empêcher leur mariage, & elle forma les plus funeſtes projets. Elle ſe déroba de Rome, & elle prit la route de Cluſium ; mais afin qu'on ne la cherchât point, elle laiſſa un billet dans ſon cabinet qu'elle conçut en ces termes.

» Les obſtacles qui ſe trouvent » aux volontés du Roy, à l'union » de ma ſœur & à la mienne avec les » deux Tarquins, m'obligent de re- » courir à l'autorité des Dieux : ré- » ſolue à me régler ſur leur répon- » ſe, je vais conſulter les fortunes » d'Antium : ne déſapprouvez point » mon entrepriſe ; je ne cherche » que le bien de l'Etat, & la ſatiſ- » faction du Roy : je reviendrai auſ- » ſi-tôt à Rome accomplir l'ordre » des deſtinées, & me joindre à ce- » lui des deux Tarquins que le Ciel » m'indiquera : on voudroit inutile-

» ment me chercher, je veux con-
» ſulter l'Oracle ſans être connue.
TULLIE.

La Princeſſe après avoir écrit ce billet, deſcendit déguiſée en homme par une échelle de corde, & elle alla joindre un eſclave qui l'attendoit avec des relais de l'autre côté du Tibre. Elle ſortit ainſi de Rome, & elle prit le chemin de l'Etrurie, déterminée aux derniéres extrêmités contre Egerie.

La fuite de Tullie fit beaucoup de bruit à Rome. Le Roy qui la connoiſſoit, en eut de l'inquiétude; il craignit les artifices & les ruſes d'une fille ambitieuſe & dénaturée: ſur-tout rien n'égala la ſurpriſe de Tarquin: il avoit perdu ſes premiers ombrages; mais ce voyage myſtérieux & précipité les fit renaître; il voulut ſuivre la Princeſſe. Il ſortit de Rome avant que le Roy eût donné ordre de l'en empêcher; il ne doutoit point que ce Prince ne

ſe

ſe perſuadât que ce voyage étoit concerte avec lui, & qu'il ne cherchât à le retenir. C'etoit en effet les vues de Tullius ; & lorſqu'il apprit que Tarquin étoit parti bruſquement, il en fut extrêmement allarmé, croyant qu'il étoit allé joindre Tullie, & qu'ils ne manqueroient pas de revenir mariés : mais le Ciel en avoit autrement diſpoſé.

Tarquin cherchoit en vain à pénétrer les motifs de Tullie, il ne pouvoit les trouver ; il ne croyoit pas la Princeſſe aſſez dévote pour ſe mettre des ſcrupules dans la tête, il falloit donc qu'elle eût d'autres vues ; mais que s'étoit-elle propoſé ? Qu'elle étoit la cauſe de ce départ ? C'eſt ce qui lui cauſoit une inquiétude inconcevable.

Un jour que l'excès de la chaleur l'avoit obligé de s'arrêter dans un bois pour y attendre le frais, il étoit deſcendu de cheval & il erroit à l'aventure dans les diverſes routes de

ce bois, lorſqu'il crut y appercevoir quelques caractéres tracés ſur l'écorce d'un arbre ; il s'en approcha, il y vit le nom d'Egerie & celui de Junius : il y devint plus attentif : que penſa-t-il lorſqu'il reconnut que la Princeſſe y rendoit juſtice à la fidélité de ſon amant, & qu'elle s'y plaignoit qu'une rivale qu'elle ne connoiſſoit point l'avoit livrée à ſon raviſſeur ? Ce détail lui fit ouvrir les yeux ſur cent circonſtances qui lui avoient échapé ; il ſe ſouvint que Tullie l'avoit engagé à paroître amoureux d'Egerie. Ah ! ſans doute, s'écria-t-il, elle me trahiſoit ! la perfide vouloit donner de l'ombrage à Junius pour l'obliger de venir à elle : voilà par quels indignes motifs la cruelle agiſſoit ; elle m'eût ſacrifié à Junius, s'il eût été aſſez lâche pour abandonner la Princeſſe.

Ces réfléxions irritérent Tarquin au point qu'il ſe crut guéri. Tullie ne lui parut plus digne de lui : il ſe

flata de l'avoir oubliée, & il revint en diligence à Rome pour se réconcilier avec Tullius. Il arriva au Palais, il se rendit droit à l'appartement du Roy : Seigneur, lui dit-il, je suis prêt d'obéir à vos ordres, je viens me rendre à l'engagement que vous avez voulu que je contracte, je suis disposé à épouser la Princesse Tullie.

Le Roy fut étonné de ce changement, peu s'en fallut qu'il ne lui fût suspect ; mais enfin comme il souhaitoit ardemment cette double alliance, il n'en demanda pas davantage : il donna des ordres pour achever les deux mariages, & dès le lendemain l'aîné Tarquin devint l'époux de l'aînée Tullie.

Ce fut alors que la jeune Tullie arrivée à Clusium se fit couper les cheveux & peindre les sourcils : elle se fit instruire de l'état de la Cour de Porsena, elle vit le Roy, elle vit le Prince ; & ce qui la fit frémir,

elle vit ſa rivale avec ſon fidéle Junius.

Peu s'en fallut que ſa haine & ſon amour ne la trahiſent ; mais enfin elle ſe rendit maitreſſe de ſon tranſport Elle ſuivoit exactement la Cour, & elle trouva moyen de ſe faire préſenter à Euxene comme un jeune Grec que la tyrannie des Perſes avoit chaſſé de ſa patrie. Tullie parloit cette langue parfaitement : ſon air hardi & ſa beauté plurent au Prince Phocéen, il la prit à ſon ſervice. Il étoit abſolument néceſſaire aux deſſeins de Tullie d'être près de la Cour, pour examiner Egerie ; elle ſe fit informer de ſa conduite, & elle ſçut qu'elle devoit partir pour Rome dans le temps qu'Euxene devoit s'embarquer avec Gyptis pour Marſeille. Elle n'avoit point de temps à perdre : elle alla chez Egerie de la part d'Euxene, elle demanda à l'entretenir dans ſon cabinet. La

malheureuſe Egerie la ſuivit ſans aucune défiance : la Princeſſe l'écoutoit & elle étoit fort attentive à la reſſemblance qu'elle trouvoit entre ce jeune Grec & la fille de Tullius ; elle en étoit ſi fort occupée, qu'elle n'avoit point d'autre attention. Tullie s'en apperçut & en profita : elle tira un poignard qu'elle cachoit ſous ſa robe & elle le plongea dans le ſein de la Princeſſe, qui tomba comme une perſonne morte ſur une pile de carreaux. La cruelle Tullie ſans s'étonner, ſortit du cabinet dont elle attira la porte ; & au lieu de retourner chez Euxene, elle alla monter à cheval dans une rue voiſine, d'où elle reprit le chemin de Rome avec plus de bonheur que ſon crime ne le méritoit.

On fut plus d'une heure ſans s'appercevoir du malheur d'Egerie ; mais une de ſes femmes étant entrée dans ſa chambre, la trouva noyée dans ſon ſang : elle fit un cri

auquel les autres accoururent. On crut la Princeſſe morte. Le malheureux Junius informé de l'état déplorable où étoit ſa chere Egerie, penſant mourir cent fois en l'apprenant ; d'autant plus affligé qu'il ignoroit de quelle part venoit cet horrible coup. Le Roy, le Prince, la vertueuſe Aſterie, l'aimable Gyptis, & ſon fidéle Euxene n'étoient pas moins occupés à conſoler ce Prince, qu'à donner leurs ſoins à ſecourir Egerie.

On ſçut enfin que le Grec d'Euxene étoit entré avec la Princeſſe dans ſon cabinet, & elle-même étant un peu revenue de la foibleſſe que lui avoit cauſé la perte de ſon ſang, elle confirma les ſoupçons qu'on avoit pris contre ce perfide Grec. Quel fut le déſeſpoir d'Euxene lorſqu'il ſçut qu'on attribuoit cet attentat à un homme qui lui appartenoit ?

Il donna ordre qu'on le pourſui-

vît. Egerie fit entendre qu'elle ſoupçonnoit Tullie de s'être déguiſée pour la poignarder ; elle dit la reſſemblance qu'elle avoit remarquée entre la fille de Tullius & l'aſſaſſin ; mais on n'y ajoûta point foi, on crut que c'étoit l'effet de ſa bleſſure, & on ne ſongea qu'à lui donner tout le ſoulagement dont elle avoit beſoin : heureuſement ſa playe ne ſe trouva point dangereuſe, & les Médecins répondirent d'abord de ſa vie. Cette eſpérance rendit le repos à Junius, & raſſura tous ceux que ce coup avoit allarmés. Le courage que la Princeſſe témoigna dans cette ſituation, contribua beaucoup à ſa guériſon.

Le Roy donna de nouveaux ordres pour la pourſuite de l'aſſaſſin ; mais il étoit déja hors de l'Etrurie, La farouche Tullie revint à Rome, perſuadée qu'elle s'étoit vengée de ſa rivale ; le mariage de Tarquin avec ſa ſœur ne l'affligea point. El-

le vint ſe jetter aux pieds de ſon pere : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à votre fille la hardieſſe qu'elle a priſe de ſe dérober quelques jours à votre préſence ; elle a voulu conſulter les Dieux ſur la double alliance que vous avez crue néceſſaire entre vos filles & les deux Tarquins ; la réponſe qu'elle a reçue eſt telle que vous pouviez l'eſpérer : commandez, Seigneur, je ſuis prête d'épouſer le jeune Tarquin.

Le crédule Tullius ajoûta facilement foi aux paroles de ſa fille, & dès le ſoir même Arvus fut uni à la jeune Tullie. Le Roy ſe crut par ce double mariage au comble de ſes vœux ; il ſe flata de voir la paix aſſûrée dans ſa famille, que la douceur de l'aînée Tullie ſerviroit de frein à l'impetuoſité ambitieuſe de l'aîné Tarquin, & que l'humanité d'Arvus adouciroit la férocité de la jeune Tullie.

Mais les vues d'un pere tendre,

& d'un Roy ſage & politique furent bientôt trompées par une fille dénaturée, & par un Gendre ambitieux. Tarquin en revoyant l'aînée Tullie s'apperçut qu'il s'étoit trop preſſé de donner la main à ſa ſœur ; ſes feux ſe rallumérent par la jalouſie : il ne put voir entre les mains de ſon frere une femme qu'il idolâtroit : la jeune Tullie elle-même ne vit qu'avec déſeſpoir la Couronne aſſûrée à ſa ſœur par ſon mariage avec l'aîné Tarquin. L'ambition reprit le deſſus dans un cœur où l'amour ſembloit s'être éteint depuis qu'il n'étoit plus entretenu par la jalouſie, & que la cruelle Tullie penſoit n'avoir plus de rivale.

Mais on apprit à Rome la guériſon d'Egerie, preſque auſſi-tôt qu'on y ſçut ſa bleſſure : Tullie ne craignoit pas qu'on oſât l'accuſer de ce crime, ſon rang de fille du Roy la mettoit à couvert, mais la conva-

leſcence de ſa rivale lui cauſa les plus cruels tourmens : Je la reverrai donc triomphante, s'écria-t-elle, & l'ingrat Junius pourra impunément l'adorer ; l'orgueilleuſe étalera ſa victoire à mes yeux, tandis qu'épouſe du foible & de l'imbécile Arvus, j'aurai perpétuellement devant les yeux un objet que je déteſte : malheureuſe de perdre en même temps la Couronne & la poſſeſſion d'un traître que j'adorois !

La furieuſe Tullie tourna auſſitôt toutes ſes vues du côté de Tarquin ; c'eſt à lui de me venger, ajoûtoit-elle qu'il me rende la Couronne, & qu'il me mette en état de perdre Egerie : s'il m'abandonne ma rivale, je conſens à lui abandonner Junius.

La barbare Tullie étoit trop adroite pour ſe déclarer à Tarquin ; elle ne lui fit voir qu'un regret artificieux de l'avoir perdu, le Prince la crut aiſément. Un amant dont

la poſſeſſion n'a point la vertu pour fondement, ne conſulte jamais que ce qui le flate. Tullie pour gagner Tarquin & pour l'enflammer davantage, ne le fit pas languir long-temps : elle crut qu'elle ne pouvoit trop acheter la vengeance qu'elle méditoit.

Ce fut alors que Junius ramena la vertueuſe Egerie à Rome ; elle s'étoit arrachée de la Cour d'Etrurie avec peine : elle y étoit attachée à la Princeſſe Aſterie & à l'aimable Gyptis par les liens de la plus douce amitié ; mais ſon devoir la rappelloit à Rome. Elle vit partir la Princeſſe des Maſſiliens avec l'heureux Euxene. On avoit appris à Marſeille la mort du cruel Britomare & l'heureuſe délivrance de Gyptis. Nanus leur avoit envoyé un Vaiſſeau ſur lequel ils s'embarquérent ; ils furent reçus avec toute la joie & toutes les marques de l'allégreſſe publique que

leur mariage acheva de combler.

Le jeune Porſena épouſa enſuite la généreuſe Aſterie. La Princeſſe Egerie vit ces deux mariages avec joie, parce qu'ils mettoient le comble aux vœux des deux Princeſſes, qui lui étoient également chéres ; mais elle conſervoit un fonds de triſteſſe, qu'elle avoit peine à vaincre ; elle craignoit toujours la haine implacable de Tullie, qu'elle n'avoit que trop éprouvée.

Egerie arriva dans ces diſpoſitions à Rome. Le Roy la reçut avec les témoignages de la plus grande bonté : il fit le même accueil à Junius, & bientôt il leur permit de s'épouſer. Cette cérémonie ſe fit ſans pompe & ſans ſolemnité. Egerie craignit de réveiller la jalouſie de Tullie par un trop grand appareil.

Mais c'étoit aſſez à la barbare Princeſſe qu'elle vît ſa rivale entre les mains de Junius, pour qu'elle

jurât ſa perte : elle ne ceſſa plus alors de preſſer Tarquin de s'unir à elle par des nœuds plus étroits : elle le prit par l'endroit où il étoit le plus ſenſible, c'eſt-à-dire, par l'ambition ; elle lui dit que le Trône lui appartenoit : elle lui repréſenta la dignité de ſa naiſſance qu'il rapportoit aux Héraclides, autrefois maîtres du Péloponneſe & depuis ſouverains de la célébre Corinthe : elle lui retraça la façon dont un autre s'étoit emparé de la Couronne à Rome, & quoique cet autre fût ſon propre pere, elle n'oublia rien pour le rendre odieux à ſon gendre : enfin elle tourna toutes ſes vues contre ſa ſœur, & elle agit ſi puiſſamment ſur l'eſprit du farouche Tarquin, qu'ils complottérent dans cet horrible entretien, lui de ſe défaire de ſa femme, & elle de ſon époux.

Peu de jours ſuffirent pour l'accompliſſement de cet odieux com-

plot, le jeune Tarquin & l'aînée Tullie périrent preſque au même temps : on ne douta point qu'ils n'euſſent été empoiſonnés ; mais ce qui fit horreur, c'eſt qu'au bout d'un aſſez court intervalle, dans un temps où les pleurs du Roy n'étoient pas ſéchés, & où les regrets du peuple duroient encore, l'audacieux Tarquin & la perfide Tullie, ſans conſulter la volonté du Roy, s'unirent eux-mêmes par un mariage qui ne mit pas même le comble à leurs crimes.

Tullius fut obligé de diſſimuler encore cet attentat : il avoit pleuré ſecrettement la mort déplorable de ſa fille & celle de ſon gendre, il gémit en particulier de l'alliance déteſtable qu'il vit faire entre le frere de l'un & la ſœur de l'autre ; & il jugea que le mépris qu'on faiſoit de ſon autorité étoit un préſage funeſte pour la ſûreté de ſes jours ; mais qu'eût fait un pere mal-

heureux qui ne pouvoit venger la perte de ſes enfans que ſur ceux qui lui reſtoient ? L'infortuné Tullius crut qu'il n'avoit plus d'autre parti à prendre que celui du ſilence & de la diſſimulation.

Cependant les jours d'Egerie offenſoient cruellement l'implacable Tullie ; elle ne s'étoit pas rendue coupable d'un parricide & d'un adultére pour en demeurer là, & le remords du crime la ſollicitoit ſans ceſſe d'en commettre de nouveaux ; il falloit qu'elle immolât Egerie : mais comment y réuſſir, tant que Tullius regneroit ? Elle crut qu'il n'y avoit que le Trône qui lui pût aſſûrer l'impunité, & elle enhardit Tarquin à tout oſer contre ſon propre pere.

L'ambitieux Tarquin n'étoit que trop diſpoſé à ſuivre les conſeils audacieux de Tullie : il commença donc à mettre dans ſes intérêts ceux des Patriciens que le gouver-

nement trop populaire de Tullius rendoit ennemis ſecrets de ce Prince, & ſes libéralités parmi les Plébéïens jettérent dans ſon parti tous ceux que le mauvais état de leurs affaires, que la débauche ou que l'amour de la nouveauté diſpoſent toujours en faveur de la tyrannie. Bientôt le Roy n'ignora plus les complots qui ſe formoient contre ſa puiſſance & contre ſa vie. Le malheureux Tullius frapé de l'horreur du crime & de la néceſſité de punir ſon gendre & ſa fille, tâcha de les adoucir; il leur fit connoître qu'il n'ignoroit aucun de leurs deſſeins, & il employa tantôt les plus tendres priéres pour les fléchir, & tantôt les menaces les plus terribles pour les intimider; mais ni les avertiſſemens, ni les exhortations ne purent rien ſur des eſprits que l'amour du crime aveugloit: Tarquin même eut l'audace d'avouer ſes deſſeins; du moins il demanda

que ſon droit fût décidé dans le Sénat.

Alors Tullius crut qu'il n'avoit plus rien à ménager, il fit aſſembler le Sénat & & il y fit citer Tarquin ; il lui demanda quelle raiſon il avoit de conjurer contre ſa vie ? Répondez, lui dit-il, ſans rien diſſimuler ; & puiſque vous avez choiſi le Sénat pour Juge, dites de quoi vous m'accuſez.

Tarquin comptoit ſur le ſuffrage des Sénateurs, dont il avoit gagné les plus puiſſans ; il eut donc la hardieſſe d'accuſer Tullius de lui avoir ravi la Couronne pendant ſa minorité, ſous la promeſſe trompeuſe de la lui rendre lorſqu'il ſeroit majeur. Le Roy l'écouta patiemment, & il lui répondit enſuite avec beaucoup d'éloquence, s'il eſt vrai que les diſcours qu'on lui fait tenir, ne ſoient pas l'ouvrage des Hiſtoriens : les plus zélés Partiſans de Tarquin n'oſérent encore ſe déclarer pour lui.

Tullius profita de leur conſternation, il congédia le Sénat & il convoqua le peuple : il monta ſur ſon Tribunal, & il expoſa le ſujet de cette aſſemblée ; & ſans ſe plaindre de Tarquin, il ſe contenta d'inſinuer que ce Prince prétendoit que le peuple n'avoit pas eu droit de lui déférer la Couronne : voyant enſuite que les Plebeïens s'indignoient que quelqu'un révoquât leur pouvoir en doute, il les pria de ne point s'aigrir contre Tarquin : Ecoutez ſes remontrances, leur dit-il, avec une modération étudiée, donnez-lui même le gouvernement, ſi vous trouvez qu'on lui ait fait tort ; je remets volontiers la Couronne entre les mains de ceux qui me l'ont confiée.

Ce diſcours produiſit tout l'effet que Tullius en avoit attendu, il feignit de vouloir deſcendre de ſon Tribunal ; mais les priéres du peuple l'arrêtérent ; tous le preſſérent

garder une Couronne qu'il avoit bien méritée, & quelques-uns oposérent même de faire main-aſſe ſur Tarquin & ſur ſes partiſans : ce dernier fut obligé de ſe érober à la fureur du peuple, qui oulut l'immoler à la ſûreté de ſon eau-pere, & Tullius fut reconduit au Palais, au milieu des acclamations & des applaudiſſemens.

Le perfide Tarquin craignit que le mauvais ſuccès de cette entrepriſe ne l'expoſât au juſte courroux du Roy ; il ſe tint long-temps enfermé dans ſa maiſon, il y forma bientôt de nouveaux complots : la parricide Tullie ne ceſſoit de l'animer contre ſon pere ; elle lui conſeilla de tenter la voie de réconciliation, penſant qu'après avoir appaiſé Tullius, elle viendroit bien à bout de déſarmer le peuple. Cette voie réuſſit, le foible Tullius en crut trop aiſément de trompeuſes apparences : il ne ſe défia point des re-

cherches de ſa fille & de ſon gendre, il les crut ſincéres, & il leur rendit ſon amitié.

Tarquin avoit la parole des conjurés, qui craignoient avec raiſon que le Roy ne leur pardonnât pas auſſi aiſément qu'il avoit fait à ſes enfans; ils s'aſſemblent dans la place, un jour que le peuple étoit diſperſé dans la campagne. Tarquin ſort alors de ſa maiſon, ſuivi d'une troupe de conjurés, qui portoient tous des poignards cachés ſous leurs habits; il eſt reçu par les autres, il ſe met à leur tête, & il marche au Sénat qu'il convoque & où il ſe fait reconnoître Roy; alors l'imprudent Tullius averti de ce nouvel attentat, ſort de ſon Palais & il accourt précipitamment au Sénat; il y voit ſon gendre revêtu de toutes les marques de la Royauté. Le courageux vieillard s'apperçut bien au ſilence des Sénateurs qu'il n'avoit rien à eſpérer d'eux; mais

il voulut défendre ſes droits juſques au dernier moment de ſa vie, il ſe jette ſur Tarquin pour l'arracher du Trone où il étoit inſolemment aſſis.

Tarquin fut ravi qu'il eût commencé l'attaque ; il ſe ſaiſit impitoyablement de ſon beau-pere & il l'enléve : le malheureux Roy appelle inutilement ſa garde, qui ſéduite ou intimidée, garde un lâche ſilence. Le parricide Tarquin n'ayant plus rien alors qui l'arrêtât, précipite lui-même Tullius du haut des degrés dans la Place publique ; il ſe reléve à peine, & il implore en vain le ſecours du peuple, il ne trouve de toutes parts que des gens dévoués à Tarquin : il reprend le chemin du Palais, eſcorté par quelques domeſtiques fidéles : il eſt enfin tué par les ordres de Tarquin, & les conſeils de la barbare Tullie.

Alors Tullie ne garda plus de

meſures, elle monte ſur ſon chariot, & elle accourt pour prendre part à la victoire de ſon mari: elle trouve ſur ſes pas ſon pere miſérablement maſſacré, la rue étoit trop étroite pour qu'elle pût paſſer à côté du cadavre; le cocher épouvanté s'arrête à cet horrible ſpectacle; la féroce Tullie s'en irrite & elle force ce malheureux de paſſer par-deſſus le corps expirant de ſon pere: cette rue fut depuis appellée à cauſe de ce funeſte événement, la rue *Scelerate*.

Ce fut ainſi que Rome tomba ſous le pouvoir du dernier Tarquin, ſon orgueil lui fit donner le titre de *Superbe*, & ſes crimes le rendirent le fleau des Romains; il remplit la Ville de meurtres: la triſte Egerie fut la premiére victime que la barbare Tullie immola à ſa fureur: Junius périt bientôt par les embûches du perfide Tarquin: la crainte qu'un fils vertueux ne vengeât

ces morts illuſtres, porta dans la ſuite Tarquin à ſe défaire de cet enfant. Il lui reſtoit un frere qui ſauva ſa vie en affectant une imbécillité qu'il ſçut ſi bien contrefaire, qu'il en acquit le nom de *Brutus* : ce fut lui qui vengea tant de meurtres, & qui délivra enfin Rome de l'eſclavage des Tarquins.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

PERCALE,

Sous Cléoméne & Démarate, Rois de Lacédémone.

LE ſecours que Cléoméne avoit accordé à Iſagoras, avoit jetté entre les Athéniens & les Lacédémoniens des ſemences de jalouſie, qui produiſirent dans la ſuite une haine déclarée : Cliſthénes rétabli dans le gouvernement, n'oublia point

point les efforts faits pour l'en dépouiller ; & les Athéniens, qui pendant qu'ils avoient été ſoumis au joug des Piſiſtratides, n'avoient ſongé qu'à ſe maintenir, ne ſe virent pas plutôt libres, qu'ils penſérent à s'accroître *, & qu'ils affectérent la ſouveraineté de la Gréce, que les Lacédémoniens étoient ſeuls en état de leur diſputer.

La révolution qui venoit de ſe faire dans les Villes Gréques d'Ionie, faiſoit alors l'attention de tous les Grecs d'Europe. Darius Roy de Perſe s'étoit engagé mal-à-propos dans la guerre contre les Scythes, & il avoit mené avec lui les Princes, qui ſous ſa protection, avoient aſſervi leur Patrie. Hiſtiée,

* *Et Athenienſes quidem augeſcebant. Si quidem dum Tyrannis ſubjecti fuerunt, nullis fini timorum in bello : præſtantiores erant, liberati verò Tyrannis, multò primi extitêre. Unde liquet eos dum continebantur, ſegnis propoſiti fuiſſe, tanquam Domino laborantes : at libertate parta, ſibi ipſi uiſque rem gerere properabat.* Herod. Lib. 5. hap. 78.

Tyran de Milet & Miltiade, Prince de la Cherſonèſe, avoient été commis à la garde d'un pont que les Perſes avoient jetté ſur le Danube. Au bruit de la déroute de Darius, Miltiade voulut en rompant le pont, couper le retour aux Perſes : Hiſtiée s'y oppoſa, & ſon avis fut ſuivi. Le Roy informé de l'importance de ce ſervice, emmena Hiſtiée à Suſe, & il l'y arrêta par ſes bienfaits. Miltiade au contraire craignant le reſſentiment de ce Prince, ſe ſauva dans la Cherſonèſe, où il acheva d'établir ſa domination.

Hiſtiée ſuivit Darius à regret. De quelques biens qu'il fut comblé à la Cour de Perſe, il eût mieux aimé être le premier à Milet que le ſecond à Suſe. Il cherchoit donc les moyens de rompre ſes liens, lorſque le ſoulévement de l'Ionie lui en fournit l'occaſion.

Darius en repaſſant d'Europe en

Aſie, avoit laiſſé ſous le commandement de Megabize une armée de quatre-vingt mille hommes, avec ordre de ſoumettre la Thrace & la Macédoine, & d'éxiger le feu & l'eau qui étoient les marques de l'hommage. Toute la Gréce en fut allarmée, & chaque Ville en particulier trembloit déja pour ſa liberté, lorſque la défection de Milet & des principales Villes de l'Ionie, raſſura les Grecs juſtement allarmés de l'invaſion dont les Perſes les menaçoient.

Ariſtagoras gendre d'Hiſtiée & qui gouvernoit Milet en l'abſence de ſon beau-pere, avoit engagé Artapherne, frere de Darius & Satrape de Sardis, à ſe liguer avec lui contre les Naxiens. Le mauvais ſuccès de cette expédition fit craindre à Ariſtagoras que les Perſes ne l'en puniſſent, & ce fut pour éviter ſa perte, autant que pour obéir aux invitations ſecrettes d'Hiſtiée, qu'il

porta les Miléſiens à ſecouer le joug des Perſes. Exemple qui fut bientôt ſuivi de la révolte de toutes les colonies Gréques alors ſoumiſes à la domination des Perſans.

Ariſtagoras demanda du ſecours à toute la Gréce ; il vint lui-même à Lacédémone, où il fut refuſé, & peut-être l'eût-il été par les Athéniens, ſi leur intérêt particulier ne les eût engagés d'entrer dans la ligue qu'il leur propoſa.

Hippias s'étoit retiré à Sardis auprès d'Artapherne, & il ne ceſſoit de le ſolliciter contre les Athéniens. Ceux-ci craignant l'effet de ſes ſollicitations, envoyérent des Ambaſſadeurs à Sardis pour en empêcher le ſuccès ; mais Artapherne ayant répondu qu'il falloit avant tout rétablir Hippias, ils réſolurent de tout hazarder pour la conſervation de leur liberté : ils s'unirent donc avec Ariſtagoras, & ils armérent une eſcadre de vingt vaiſ-

aux, qui mit Sardis en cendres. Darius irrité de cette audace, jura d'en tirer la plus terrible vengeance*; & cependant il envoya Hiſtée en Ionie, penſant que ſa préſence arrêteroit la rébellion. Hiſtée ne ſe vit pas plûtôt libre qu'il ſe joignit aux Ioniens. Il n'avoit ménagé la révolte de Milet que comme le ſeul moyen qui lui reſtoit de ſe procurer la liberté, jugeant que le Prince au premier bruit de la révolte le renvoyeroit à Milet pour la faire finir; ce fut ainſi qu'il trompa la confiance de Darius.

Le Roy crut donc n'avoir plus rien à ménager: trois de ſes generes accoururent à Sardis qu'ils reunirent ſous l'obéiſſance des Perſes. Les Athéniens revenus chez eux refuſérent d'autres ſecours. Ariſtagoras forcé d'abandonner Milet

* Tous les jours un Officier avoit ordre d'avertir Darius à ſon ſouper, qu'il ſongeât de ſe venger des Athéniens.

& de ſe retirer en Thrace, y périt avec ſon armée. Les Miléſiens rétablirent leur ancien Gouvernement, & refuſérent l'entrée de leur Ville à Hiſtiée, qui peu de temps après tomba entre les mains des Perſes, qui le firent attacher à une croix, & envoyérent ſa tête à Darius. Ce Prince plus ſenſible au ſouvenir de ſes ſervices, qu'à ſa trahiſon, ne put refuſer des larmes à ſon malheur.

Rien ne réſiſta plus aux armes des Perſes : Milet fut pris & ſaccagé ; Darius ne s'occupa que du deſſein d'humilier la Gréce, & de ſe venger en particulier des Athéniens. Quelque précaution que les Lacédémoniens euſſent priſes dans cette rencontre pour ne pas offenſer les Perſes, il étoit impoſſible qu'ils échapaſſent au péril général ; leurs Rois étoient alors diviſés entr'eux, & la défiance où ils étoient l'un de l'autre, jointe à la jalouſie qui s'étoit élevée entre

Athénes & Lacédémone, préparoit en apparence une puiſſante diverſion en faveur de Darius.

Des deux Rois qui régnoient alors à Sparte, Cleoméne de la branche des Euriſthénides étoit le plus puiſſant & le plus accrédité. Le refus qu'il avoit fait de ſecourir Ariſtagoras, avoit été enviſagé par les plus ſages comme un trait de prudence, pour ne pas expoſer mal-à-propos l'Etat au reſſentimentdes Perſes; la réſiſtance qu'il fit au contraire à ceux qui vouloient céder au temps lorſque Darius eut tout-à-fait déclaré ſes intentions, fut regardée par les plus prévenus, comme un témoignage inconteſtable de ſon amour pour ſa patrie & de ſon inviolable attachement à la liberté de la Gréce. D'autres ſoupçonnérent qu'il y eut peut-être dans ſa conduite plus de vûes perſonnelles que de véritable zéle pour le bien général. Cléoméne étoit exceſſi-

vement ambitieux, & s'il eut quelques qualités recommandables, elles furent balancées par les plus grands défauts : il se crut tout permis pour satisfaire son ambition ; fourbe par système & par inclination, naturellement cruel, perfide, ingrat & profane jusqu'au sacrilége, il comptoit pour rien les services qui cessoient de lui être utiles ; & il mépriſoit jusqu'aux Dieux qu'il faisoit profession d'adorer : furieux & livré à tous les excès de la colére, il tomba dans des égaremens d'esprit, qui dégénérérent enfin en phrénésie : c'est ainsi que ce Prince est caractériſé par les anciens Historiens.

Demarate son collegue, de la race des Proclides, avoit des inclinations plus douces & plus humaines ; beaucoup plus jeune que Cléoméne, il l'emportoit encore sur lui par les agrémens personnels, qui prévenoient d'abord en sa fa-

veur: il joignoit à cet avantage les plus excellentes qualités de l'eſprit & du cœur: adroit dans tous les exercices, qui rendoient alors les jeunes gens de Sparte ſi célébres; l'hiſtoire lui rend ce glorieux témoignage, qu'il fut le ſeul Roy de Lacédémone qui eût remporté le prix aux Jeux Olympiques. Brave ſans témérité & attaché à ſa patrie ſans emportement, il n'alla point au-devant du danger; mais il ſçut le braver à propos, lorſqu'il s'offrit: cherchant à ménager un ennemi tout-puiſſant, il évita ſans lâcheté toutes les occaſions de l'irriter: ainſi dans un état libre il conſerva toujours un eſprit modéré; & lorſqu'il fut obligé de chercher un aſyle chez des Princes, qui regardoient comme un crime l'amour de l'indépendance, il ne rabattit rien de celui qu'il avoit pour a liberté.

Deux Rois de mœurs & de qua-

lites ſi différentes, ne pouvoient long-temps être unis. Demarate, quoique plus jeune connut tout le danger que l'Etat couroit ſous un Prince tel que Cléoméne, & il étoit réſolu de s'oppoſer à ſes deſſeins, lorſqu'un autre intérêt vint achever ce que la diverſité des caractéres avoit commencé. Cléoméne & Demarate devinrent rivaux d'amour comme ils l'étoient d'Etat, & les charmes de Percale leur inſpira une paſſion à tous deux, qui cauſa enfin la perte de Demarate.

Quoique ce Prince fût aimé, & que ſon rival fût haï, un troiſiéme l'avoit emporté par les ſoins & par la jalouſie de Cléoméne. Leotychides Prince de la race des Proclides, & qui tenoit le premier rang après Demarate, s'étoit auſſi déclaré l'amant de Percale. Il n'avoit aucune qualité recommandable : il étoit laid, petit, & boiteux ; ſon eſprit ſe reſſentoit de la foibleſſe de

on corps, & quoiqu'il fût brave, parce que le courage étoit naturel à tous les Lacédémoniens, il avoit si peu de bonnes qualités, qu'elles parurent confondues avec les mauvaises.

Il alloit cependant épouſer Percale, & le jour étoit marqué pour la cérémonie. Demarate avoit fui de Sparte, & il s'étoit retiré à quelques milles de cette Ville, dans une maiſon qu'il avoit ſur les bords de l'Eurotas. Percale gémiſſoit en ſecret du ſacrifice qu'on l'obligeoit de faire de ſa liberté: Que deviendrai-je, diſoit-elle? Femme de Léotychides, pourrai-je oublier Demarate, dont l'ardeur vertueuſe m'a inſpiré une tendreſſe ſi raiſonnable? Livrée à un engagement à jamais déplorable, bannirai je toute honte pour ſatisfaire un penchant qui va devenir criminel? Victime malheureuſe de la tyrannie, me rendrai-je l'objet du mépris de mes Ci-

toyens en ſacrifiant le devoir à l'inclination, ou ſubirai-je le ſort d'une perpétuelle contrainte, en ſacrifiant l'inclination au devoir? Toujours à plaindre, hélas! d'avoir ſans ceſſe à combattre, ou l'amour, ou les remords inſéparables du déshonneur.

Percale faiſoit ces triſtes réflexions ſur le point d'être unie pour jamais à Leotychides; mais qui avoit ordonné cet hymen bizarre? Ce n'étoit point un pere, dont les volontés ſont abſolues: c'étoit Cléoméne qui la forçoit de combler les vœux de Leotychides, moins dans la vûe de le favoriſer que dans le déſir de la ravir à l'amour de Demarate. Cette idée lui inſpiroit une noble fierté. Cleoméne étoit Roy; mais le pouvoir des Rois étoit borné à Lacédémone. Elle n'étoit point obligée de céder à ſes ordres; on le croyoit ſon frere, & peut-être auſſi ne l'étoit-il pas. Dans cette

ıcertitude hazarderoit-elle tout le onheur de ſa vie? Elle s'étoit en-agée par les plus tendres ſermens e n'en épouſer jamais d'autre que Demarate : elle crut que cette con-dération la diſpenſoit d'obéir à injuſte volonté de Cleoméne.

Percale prit alors ſon parti ; elle art du Palais des Rois de Lacé-lémone dans la réſolution de dé-larer publiquement l'engagement ù elle étoit avec Demarate : elle nonte dans un char qui devoit la onduire au Temple de Junon, où Cleoméne l'attendoit. C'étoit une oi établie par Lycurgue que les ımans devoient enlever leurs mai-reſſes : c'étoit ſous les yeux de ce Légiſlateur * que cet enlévement e devoit faire, comme pour de-nander ſon conſentement. Leoty-chides l'attendoit à l'entrée du Parc les Exercices : Percale approchoit de ce Parc fatal ; elle vit le Tem-

* *Plut. in Lycurg.*

ple d'Hercule où les jeunes gens alloient offrir un ſacrifice, avant que de commencer leurs exercices: elle apperçoit d'un même coup d'œil le Temple de Caſtor & de Pollux; celui d'Apollon, de Diane & des autres Divinités, qui préſidoient à ces ſortes de Jeux. Un bois de Planes occupoit un des côtés du Parc; il étoit environné d'eaux de toutes parts comme d'une Mer: deux Ponts y donnoient entrée; ſur l'un étoit encore la ſtatue d'Hercule, & ſur l'autre étoit celle de Lycurgue *; c'étoit où ſe devoit faire l'enlévement.

Percale n'attendit point les approches de Leotychides: elle deſcend fiérement de ſon char, & elle court embraſſer la ſtatue de Lycurgue: cette démarche où l'on ne s'attendoit pas, excita l'attention de tout le monde: que devint Leo-

* Cette deſcription eſt tirée de Pauſanias. *in Lacon.*

ychides lorſqu'il lui entendit pro-
noncer ces funeſtes paroles ?

Sage Lycurgue s'écria-t-elle, vo-
re intention a-t-elle été en publiant
os divines loix, & en fondant ſur
eur obſervation la ſureté de la Ré-
ublique, d'autoriſer le parjure &
e ſacrilége ? Je ne le puis croire du
lus ſaint & du plus pieux des Lé-
giſlateurs. Vous étiez trop reſpec-
ueux envers les Dieux, pour ap-
rendre aux hommes à mépriſer ſi
onteuſement leur autorité ; c'eſt
ourtant où l'on veut me réduire, à
'abri de ces loix reſpectables. Je ne
diſſimule plus que Demarate avoit
toutes mes inclinations ; je croyois
en l'aimant ſuivre un penchant ver-
tueux, parce que lui-même il eſt le
lus vertueux des hommes. Mille ſer-
nens me lioient à lui, & aujourd'hui
on veut que je les rompe, pour épou-
ſer Leotychides. Qui me déliera
de mon ancien engagement ? Qui
me rendra ma foi, dont j'ai diſpo-

ſé, & que je ne puis donner à un autre ſans devenir parjure? Souffrez, ſage Lycurgue, que je m'affranchiſſe de cette tyrannie, & que j'implore votre protection pour conſerver ma liberté. Je ne puis être la femme de Leotychides, ſi je ſuis celle de Demarate: excuſez-moi, ſage Lycurgue, & ne ſouffrez pas qu'on me faſſe plus long-temps violence: & vous adorable Minerve, ajouta-t-elle, vous dont les Temples * ornent le dehors de ce Parc: accordez-moi un aſyle dans l'enceinte de vos murs ſacrés; & vous, Lacédémoniens, vous reſpectables Ephores, prenez ma défenſe & jugez entre Leotychides & moi.

Percale ſe tut alors, & auſſi-tôt le peuple l'environne pour la défendre contre Leotychides; il voulut faire de vaines remontrances, on refuſa de l'écouter, & Percale al-

* Il y avoit deux Temples de Minerve au dehors du Parc. *Pauſ. ibid.*

doit être conduite au Temple de Minerve, lorſque Chilon, qui tenoit un des premiers rangs à Lacédémone, perce la foule & s'avance juſqu'à Percale : ſon empreſſement donna de l'inquiétude au peuple. Chilon paroiſſoit ému ; il avoit peine à retenir ſes larmes, & on voyoit dans ſes regards & ſur ſon viſage, qu'il étoit agité par quelque violente paſſion, lorſqu'il prit ainſi la parole : Arrête Leotychides, s'écria-t-il, & vous peuple de Lacédémone écoutez-moi ; aucun n'a droit de diſpoſer de la main de Percale ; elle n'eſt point la ſœur de Cleoméne, & j'implore contre lui l'autorité du Sénat. Percale eſt ma fille, j'en donnerai des preuves inconteſtables, & je prens à témoins tous les Dieux de ce que je vais vous révéler. Je ne voulois point élever de filles, & je formai la réſolution cruelle d'expoſer celles qui me naîtroient. J'éxécutai

trop rigoureuſement ce projet inhumain : je dérobai Percale à la tendreſſe de ſa mere, à qui je perſuadai aiſément qu'elle étoit morte, & je l'expoſai dans le Temple de Minerve : je rappelle avec douleur ce funeſte moment. Je ne pus cependant étouffer tout-à-fait en moi la voix de la nature. Je veillai au ſort de ma fille : un Eſclave que j'envoyai dans le Temple, me rapporta qu'il l'avoit vû enlever par une femme qu'il avoit ſuivie, & qui l'avoit emmenée hors de Lacédémone : Cette femme nourriſſoit une fille d'Ariſton, dont la mienne a pris la place. Je rendrai compte au Sénat des autres événemens de cette Hiſtoire. Ce que je vous dis ſuffit pour donner du poids à ma déclaration. Lacédémoniens, rendez-moi ma fille ; & vous, Percale, reconnoiſſez votre pere, obéiſſez à ſa voix pour la premiére fois ; je ne puis vous donner de plus grande

preuve de ma tendreſſe, [illegible]'en vous
légageant dès à-préſent [illegible] la vio-
ence qu'on veut vous faire ſouffrir.

Ce récit fut écouté par le peu-
le avec avidité : un certain mur-
ure répondit d'abord de la foi
u'il ajoutoit à ce diſcours, & bien-
ôt on y donna un applaudiſſement
énéral : on admiroit la force de la
ature qui s'étoit réveillée par la
ompaſſion. Le ſentiment du mer-
eilleux ſaiſit tous les eſprits, & au-
un ne douta que Chilon ne fût le
ere de Percale, parce que chacun
: ſouhaita.

Elle-même elle ſentit une douce
oye lorſqu'elle s'entendit réclamer
ar Chilon. Elle fut tendrement
mue, & la nature parlant dans ſon
œur par un mouvement dont elle
'avoit point encore connu le tranſ-
ort, elle ſe tourna vers Chilon,
: ſe jettant reſpectueuſement à ſes
ieds, il l'en releva auſſi-tôt, &
embraſſant affectueuſement aux

yeux du peuple, il acheva de le perſuader par cette démarche qu'elle étoit véritablement ſa fille.

L'effet qu'un ſi tendre ſpectacle produiſit dans tous les cœurs, jetta la terreur & la crainte dans l'ame de Leotychides; il n'oſa contredire les préjugés du peuple: il ſe vit enlever Percale, ſans y faire aucune réſiſtance; elle fut conduite chez Chilon qui avoit pris place avec elle dans ſon char. Une foule incroyable de peuple leur ſervit d'eſcorte; & ce jour qui devoit être pour Percale une ſource intariſſable de larmes, fut pour elle un jour de triomphe & de victoire.

Cleoméne attendoit vainement au Temple de Junon l'arrivée de Leotychides & de Percale; le temps qu'ils devoient s'y rendre étoit déja paſſé: il ne ſçavoit à quoi attribuer ce retardement lorſque Leotychides lui vint faire part de ſon infortune.

Cleoméne crut d'abord que c'étoit un ſtratagême de Demarate pour s'aſſurer la poſſeſſion de Percale, & qu'il avoit ſuſcité Chilon pour la réclamer, dans l'eſpérance qu'il la lui livreroit dans la ſuite. Quelque emporté que fût Cleoméne, il crut qu'il falloit diſſimuler cet affront; il revint au Palais, où il s'enferma dans ſon cabinet; il y manda ſa mere veuve d'Anaxandride; il l'interrogea ſur la naiſſance de Percale: quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle lui avoua qu'elle n'étoit point mere de cette vertueuſe perſonne, & qu'elle ne l'avoit reconnue pour ſa fille que pour empêcher qu'il ne l'épouſât.

Cet aveu jetta Cleoméne dans le plus violent déſeſpoir: il prévit que tous ſes artifices étoient inutiles, que Demarate alloit infailliblement devenir l'époux de Percale, & que le peuple une fois prévenu en faveur de Chilon, force-

roit le Sénat à faire tout ce que Demarate deſireroit.

Cleoméne ne voulut point que Leotychides ſe ſéparât de lui : il forma dès ce moment les plus funeſtes projets ; il faut, lui dit-il, vous réſoudre à renoncer à la main de Percale ; mais cette victoire coûtera cher à Demarate ; je vous expliquerai mes deſſeins lorſqu'il en ſera temps : reſtez cependant dans ce Palais, c'eſt à Demarate d'en ſortir & non pas à vous : l'ingrate Percale apprendra ce que c'eſt que d'offenſer Cleoméne. Leotychides obéit, il ſe ſoumit aveuglément aux volontés de Cleoméne.

Pendant qu'ils prenoient enſemble des meſures qui devoient être à jamais funeſtes à Demarate, Chilon entretenoit ſa fille du myſtére de ſa naiſſance, & dans le même temps il envoya donner avis à Demarate du changement qui venoit d'arriver dans ſa deſtinée : il revint

uſſi-tôt à Lacedémone, où il ap-
rit ce que ſa chere Percale avoit
ait en ſa faveur. Ce fut pour ce
rince un nouveau ſujet de l'aimer :
l la retrouva plus tendre que ja-
nais ; Que ne lui dit-il point pour
ui en témoigner ſa reconnoiſſance !
Quelles promeſſes, & quels ſermens
ie lui fit-il point de l'aimer éter-
ıellement !

Ne me remerciez point de ce
ue j'ai fait, lui dit-elle, mon pro-
re intérêt m'a forcée à le faire ;
'étois engagée avec vous avant que
Cleoméne m'eût obligée à recevoir
a foi de Leotychides. J'avois fait
ette promeſſe à la face des Dieux,
ux ſeuls pouvoient m'en dégager ;
e l'ai déclaré devant le peuple, en
tteſtant Lycurgue. Le ſuccès a juſ-
ifié mon audace, les Dieux l'ont
pprouvée en envoyant mon perc
mon ſecours : remercions ces
Dieux de nous avoir exaucés ; c'eſt
eux ſeuls à qui nous devons rap-

porter le bonheur dont nous allons jouir.

Je ne veux point, Madame, répondit Demarate, ôter aux Dieux la part qu'ils ont dans le grand événement qui décide aujourd'hui du bonheur & du repos de ma vie ; mais puis-je ſans ingratitude vous refuſer les tranſports de reconnoiſſance que vous méritez pour me l'avoir procuré ſi grand, ſi peu attendu ? C'eſt à l'excès de votre délicateſſe que je le dois, ma chere Percale ; ſi vous m'aviez moins aimé, ſi vous euſſiez été moins ſenſible au ſouvenir de vos ſermens, ſi ma fidélité vous eût moins touchée, par quel miracle aurois-je pû eſpérer la félicité que les Dieux m'ont accordée pour prix de vos généreux efforts ?

Seigneur, interrompit Percale, ne nous applaudiſſons point encore du ſuccès : nous ſommes, il eſt vrai, à la veille de notre bonheur ; mais

mais il n'eſt point encore parfait : achevons de vaincre nos ennemis, Cléomene eſt le plus redoutable : je prévois qu'il ne ſe rebutera pas ; ce qu'il a manqué d'obtenir d'une façon, il le tentera peut-être d'une autre : hâtons-nous de le prévenir, je tremble que ſes artifices ne rendent peut-être infructueux les ſoins que j'ai pris de m'arracher des mains du foible Leotychides.

Demarate comprit que Percale avoit raiſon : il ſe rendit auprès de Chilon, avec lequel il prit les plus juſtes meſures pour aſſûrer un plein ſuccès à leur alliance : Chilon étoit charmé des vertus de Demarate, & peut-être que ce qu'il avoit appris de ſon engagement avec Percale, avoit été une des plus fortes raiſons qui l'avoient porté à la reconnoître pour ſa fille : elle lui donnoit du moins un gendre digne de lui. Chilon étoit de l'une des plus nobles maiſons de Lacédémone, & du nom-

bre de celles qui rempliſſoient toujours les premiéres Magiſtratures. Il pouvoit donc aſpirer ſans ambition à l'alliance de Demarate ; Cleoméne en étoit informé, & c'étoit ce qui lui faiſoit craindre le crédit de Chilon dans la vengeance qu'il projettoit contre ſon Collégue.

Toute la Ville étoit attentive aux ſuites de cet événement : on n'ignoroit point la haine dont Cleoméne étoit animé contre Demarate ; on ſçut qu'ils avoient aimé Percale, l'un & l'autre : on craignit que la jalouſie aigriſſant deux Rois, que l'émulation du gouvernement avoit déja indiſpoſés, ils n'en vinſſent à quelque extrêmité qui fût funeſte à l'un & à l'autre. Pluſieurs jours s'étoient écoulés, & déja des bruits fâcheux revenoient aux oreilles de Demarate : il crut qu'il falloit mettre encore le peuple dans ſon parti. Il fit écrire ſon Hiſtoire & ſes amis la diſtribuérent dans le

public : elle étoit compoſée ſur le récit des faits qu'il avoit appris des amis même de Cleoméne ; en voici le détail.

HISTOIRE

De Cleoméne & de Demarate, Rois de Lacédémone, & de Perçale fille de Chilon.

PErſonne n'ignore la façon miraculeuſe dont Cleoméne & Demarate, l'un de la branche des Euriſthonides, l'autre de celle des Proclides, & tous deux de l'auguſte race des Héraclides, ſont parvenus à la Couronne ; mais quoique cette Hiſtoire ſoit connue de tout le monde, on ne peut en refuſer le récit à l'éclairciſſement de celle-ci.

Cleoméne eſt fils d'Anaxandride ; mais s'il a ſuccédé à ſon pere, & s'il porte la Couronne, c'eſt l'effet du hazard le plus ſingulier & le

plus bizarre. Il avoit épouſé une Princeſſe vertueuſe & aimable, dont il n'avoit point d'enfans : les Ephores appréhendérent de voir finir en lui la ligne des Euriſthenides : & ils lui propoſérent de répudier ſa femme qui étoit auſſi ſa niéce, pour en épouſer une autre : cette propoſition lui fit horreur & il la rejetta. Les Ephores pour adoucir ce qu'elle avoit de rude, ſe réduiſirent à lui demander, que s'il ne pouvoit ſe réſoudre à répudier ſa premiére femme ; il eût à en prendre une ſeconde, quoique la Polygamie ne ſoit pas en uſage à Lacédémone. Anaxandride accepta cette derniére condition ; il donna une compagne à ſa femme ; il en eut ainſi deux à la fois, & ce fut la derniére qui au bout de neuf mois le fit pere de Cleoméne.

La Couronne fut ainſi aſſûrée dans la branche des Euriſthenides ; mais par un événement qu'on n'a-

voit point prévu, la premiére femme d'Anaxandride devint groſſe peu de temps après l'accouchement de la ſeconde. Les parens de celle-ci traitérent cette groſſeſſe de fabuleuſe : les Ephores voulurent être préſens à l'accouchement, qui juſtifia la vérité de la groſſeſſe : la Reine accoucha de Dorieüs & bientôt de Leonidas & de Cleombrote, au lieu que la mere de Cleoméne n'eut jamais d'autre enfant que lui.

Le droit de la naiſſance acquérant à l'aîné celui de ſuccéder à la Couronne, Dorieüs ne put ſouffrir une loi qui lui parut injuſte, il ſe fit chef d'une Colonie qui alla périr en Sicile, où l'on aſſûre qu'il eſt mort ; ainſi le Sceptre fut aſſûré à Cleoméne.

Ariſton Collegue d'Anaxandride n'étoit point encore marié, & il ne le fut même que quelques années après. Il étoit lié de la plus étroite amitié avec Agetus que ſa

nobleſſe diſtinguoit des autres Citoyens : il avoit épouſé une des plus belles femmes de Lacédémone. On dit que ſa beauté étoit l'effet d'un prodige qui a toutes les apparences d'un miracle : on aſſûre que dans ſon enfance elle étoit d'une laideur inſupportable, & que ſa nourrice, qui voyoit avec peine la douleur que ſes proches en avoient, s'aviſa de la porter tous les jours au Temple d'Héléne, & de lui demander avec la plus grande ferveur qu'il lui plût de changer les traits de cet enfant. On ajoûte enfin qu'un jour au ſortir du Temple, une femme s'étant approchée de cette officieuſe nourrice, & l'ayant preſque forcée de lui faire voir la fille qu'elle portoit, la prit entre ſes bras, & qu'après lui avoir frotté doucement la tête, elle avoit dit que ce ſeroit un jour la plus belle perſonne de Lacédémone : en effet ſes traits changérent ſi fort, & prî-

rent une forme ſi différente, qu'elle charma tous ceux à qui elle faiſoit peur auparavant.

Quoi qu'il en ſoit *, cette merveilleuſe perſonne étant devenue l'épouſe d'Agetus, Ariſton, qui la voyoit tous les jours, l'aima ſi éperdument, qu'il engagea ſon ami à la lui céder, il l'épouſa enſuite, & c'eſt de ce mariage dont eſt né Demarate.

Les deux Rois régnérent toujours en bonne intelligence juſques au temps qu'Anaxandride vint à mourir: ſon fils Cleoméne fut auſſitôt reconnu Roy ſous la conduite d'Ariſton, qui veilloit ſeul au gouvernement pendant la minorité de ſon Collégue. Le ſage Ariſton laiſſa une grande autorité à la Reine, mere de Cleoméne, à qui ſeule il confia le ſoin de ſon éducation. Agariſte, c'eſt le nom de cette Princeſſe, prit un grand aſcendant

* *Herod. lib. 6. c. 61. & ſeqq.*

ſur l'eſprit du jeune Cleoméne ; qu'elle gouverna moins en Roy qu'en fils.

Ce fut dans ces circonſtances que nâquit la vertueuſe Percale ; ſon pere Chilon n'avoit point envie d'élever de filles : on ſçait que tous les Peres ont le pouvoir à Lacédémone d'abdiquer leurs enfans. Chilon ayant pris cette réſolution rigoureuſe, il fit expoſer Percale dans le Temple de Minerve ; & cependant pour veiller à ſa conſervation, il chargea un eſclave d'examiner ce que cet enfant deviendroit, & de ne la point abandonner qu'il n'en fût inſtruit.

Les Dieux qui prennent ſoin de la deſtinée des hommes, ſe rendirent protecteurs de l'infortunée Percale. La Reine, femme d'Ariſton, venoit d'accoucher d'une fille, qu'on élevoit à quelques milles de Lacédémone. Cette jeune Princeſſe mourut ſi ſubitement que

celle à qui on l'avoit confiée craignit qu'on ne lui imputât ſa mort : elle accourt à Lacédémone incertaine de ce qu'elle alloit devenir. Elle paſſe devant le Temple de Minerve, & elle s'y arrête pour rendre ſes hommages à la Déeſſe, & pour lui demander ſon ſecours : elle apperçoit l'aimable Percale. Cette rencontre lui inſpira un projet qui lui réuſſit. Elle prend la réſolution de ſubſtituer cette fille abandonnée à celle qu'elle avoit perdue ; elle s'en ſaiſit auſſi-tôt & elle reprend le chemin de chez elle. L'eſclave qui l'examinoit, la ſuivit, & enſuite il la joignit en chemin. Il loua ſa piété ; & ſans en examiner les motifs, il l'aſſûra qu'un jour les Dieux la récompenſeroient de ſa charité. Il revint auſſi-tôt faire part à Chilon de ce qui s'étoit paſſé : il fut charmé que la vie de ſa fille fût aſſûrée, & il chargea l'eſclave d'avoir ſoin de lui.

en dire ſouvent des nouvelles.

Ce fut ainſi que Percale fut ſubſtituée à la fille d'Ariſton : elle fut amenée au bout d'un an dans le Palais de Lacédémone : elle y fut reçue avec beaucoup de tendreſſe par le Roy & par la Reine ; ils étoient charmés de ſa beauté : elle montroit déja beaucoup d'eſprit, & lorſqu'elle eut encore atteint quelques années, on jugea qu'elle ſeroit un jour la plus belle perſonne de Lacédémone.

Demarate avoit alors douze ans, & il avoit ſenti d'abord pour Percale une amitié ſur laquelle il ne ſe contraignoit point : il l'alloit voir tous les jours ; il lui faiſoit les plus tendres careſſes : Percale y répondoit avec un empreſſement égal. Jamais un frere n'avoit plus aimé ſa ſœur que Demarate aimoit Percale, & jamais ſœur n'avoit chéri ſon frere au point que Percale chériſſoit Demarate.

Cleoméne n'étoit point encore marié, quoiqu'il eût déja dix-huit ans: on crut qu'il convenoit aux intérêts des deux Rois qu'il épousât Percale. Elle étoit fille d'Ariſton, & l'autorité que cette alliance donneroit à ce Prince ſur ſon gendre, procureroit un bien à l'un & à l'autre, en ce qu'Ariſton auroit ſeul l'autorité, & gouverneroit plus abſolument ſous le nom de Cleoméne. Ce fut l'intérêt & la politique qui jettérent le plan de ce mariage, & c'eſt ce qui a cauſé les différens changemens qui ſe ſont faits depuis dans la condition & dans la fortune de Percale; c'eſt enfin ce qui a obligé Chilon à déclarer qu'il étoit ſon pere.

Il y avoit une trop grande différence d'âge entre Cleoméne & Percale, pour qu'il pût alors faire aucune impreſſion ſur ſon cœur: elle le regardoit avec une certaine timidité froide qui faiſoit de la peine à

Cleoméne. Elle avoit déja dix ans, & il étoit aiſé de s'appercevoir qu'elle ſeroit parfaitement belle : ſoit fatalité, ſoit idée de l'avenir, Cleoméne commença d'avoir des ſentimens que la perfection où la beauté de Percale eſt parvenue, a rendu très-vifs dans la ſuite. Il étoit affligé qu'elle parût ſi réſervée en ſa préſence, & qu'elle ſemblât n'avoir d'attachement que pour ſon frere. Quoiqu'il ne prévît pas l'obſtacle que cet attachement mettroit un jour à ſon bonheur, il l'envioit à Demarate.

La jeune Percale n'avoit de plaiſir qu'avec le Prince ; elle lui faiſoit quelquefois des plaintes de l'engagement où elle étoit deſtinée : Je ne ſuis point née, diſoit-elle, pour être la femme de Cleoméne : ce n'eſt point tant ſon âge que j'enviſage, que ce je ne ſçai quoi qui m'attache à vous. Promettez-moi, mon frere, ſi vous devenez Roy

avant que ce mariage s'accompliſſe, de vous y oppoſer : je ſerois plus heureuſe, ſi jamais on ne me ſéparoit de vous. Demarate lui répondoit inſpiré par de pareils ſentimens, & il lui diſoit des choſes fort tendres. Ce fut ainſi que l'amour entra dans leur cœur ſous les apparences de l'amitié.

Cependant Demarate entrant dans l'âge où les jeunes gens de Lacédémone commencent leurs exercices, il vit moins Percale : on l'occupoit tous les jours à la lutte & à la courſe, & il réuſſiſſoit avec un progrès qui ſurprenoit ſes Maîtres. Quelques années ſe paſſérent ainſi ſans qu'il connût bien les ſentimens qu'il avoit pour ſa ſœur : Enfin, il vint à les démêler, il en fut ſurpris, & bientôt il les condamna, réſolu de fuir ſa préſence & de vaincre une paſſion qui lui inſpira de l'horreur.

Percale, dont les ſentimens étoient plus réglés & qui les con-

noiſſoit moins, s'apperçut avec peine que le Prince la voyoit plus rarement, & qu'il ſembloit même la fuir : elle en conçut un chagrin qu'elle ne put cacher : elle crut qu'il l'aimoit moins, ou qu'il ne l'aimoit plus, & que l'âge lui ayant peut-être inſpiré quelque attachement de cœur, il alloit s'y livrer tout entier ; ainſi elle ſentit de la jalouſie avant que de ſçavoir ſi elle avoit de l'amour.

On voyoit ces deux jeunes amans rêver l'un auprès de l'autre, ſoupirer ſouvent, & n'oſer ſe dire la cauſe de leurs ſoupirs : on les voyoit chercher la ſolitude, & garder preſque toujours un profond ſilence.

Percale le rompit la premiére : Seigneur, dit-elle à Demarate, êtes-vous réſolu de me fuir encore long-temps ? Apprenez-moi du moins ce qui cauſe en vous ce changement ? Ai-je mérité votre haine ?

Vous m'aimiez autrefois ſi tendrement : pourquoi, mon frere, ne m'aimez-vous plus, ou pourquoi m'aimez-vous moins ? Ma ſœur, reprit Demarate je vous aime toujours & plus ardemment que jamais ; la conduite que je tiens vous trompe, je n'ai que l'ombre de l'indifférence ; mais enfin, je ſuis obligé de vivre comme je fais, ne me le reprochez point, j'en ſouffre plus que vous. Qu'entens-je, Seigneur, répondit Percale ? Vous vous contraignez avec moi ? Eſt-ce un crime que d'aimer une ſœur, ou craignez-vous de donner de l'ombrage à Cleomène ? Ma ſœur, repartit Demarate, je ſuis ſi malheureux, que je ſuis preſque réduit à ſouhaiter qu'il vous épouſe. Vous, mon frere, interrompit elle, vous pourriez faire des vœux ſi contraires à mon repos ? Grands Dieux ! quelle offenſe vous ai-je faite pour me deſirer les plus grands malheurs qui me puiſſent

arriver ? Ils ſont moindres que les miens, interrompit Demarate : Adieu. Ne me forcez pas d'en dire plus que je ne dois, peut-être me haïriez-vous davantage, que vous ne m'aimez.

Le Prince ſortit, & laiſſa Percale dans une ſurpriſe inconcevable. Elle s'abandonna à ſes larmes ; l'ingrat ! s'écria-t-elle, avec quel mépris il me traite. Eh ! pourquoi, juſte ciel ! devrois-je le haïr ? Pourquoi me cache-t-il ſes maux ? Croit-il que j'y ſois inſenſible ! Non, il m'eſt plus cher que la vie, & c'eſt un prétexte dont il tâche à couvrir ſon ingratitude : elle verſa de nouvelles larmes, & elle demeura dans un accablement de douleur qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

Le Prince ſentoit ſon malheur d'autant plus vivement qu'il n'y voyoit point de reméde que la fuite ; mais comment s'y prendre ? Et ſous quel prétexte s'arracher aux

liens qui l'attachoient à Lacédémone ? Ces triſtes réfléxions le rendoient rêveur & mélancolique ; il ne cherchoit plus que la ſolitude ; il fuyoit tous ceux dont l'entretien l'avoit autrefois le plus amuſé.

Percale n'étoit ni moins rêveuſe, ni moins tourmentée de ſa douleur. Un jour qu'elle ſe promenoit ſeule dans les jardins du Palais, aſſez éloignée de ſa ſuite, elle entra dans une grotte pour ſe dérober à l'importunité de ceux qui pouvoient l'interrompre : A peine y eut-elle fait quelques pas, qu'elle reconnut le Prince couché ſur un lit de gazon, la tête appuyée ſur une de ſes mains, & les yeux à demi fermés, qui laiſſoient ſeulement paſſer quelques larmes. Elle s'arrêta à ce triſte ſpectacle ; mais venant à penſer que le Prince ne l'appercevoit point, elle crut qu'elle pourroit ſurprendre ſon ſecret ; elle avança donc quelques pas, &

elle alla s'asseoir sur un autre siége, dans un endroit où le Prince ne pouvoit l'appercevoir : elle y resta quelque temps sans entendre que quelques soupirs qui témoignoient que ce Prince souffroit une cruelle peine : enfin il lui échapa quelques paroles entre-coupées qui n'avoient point de suites ; mais comme il étoit plein de sa passion, & qu'il croyoit être sans témoins, il se livra plus librement à ses réfléxions. Misérable Demarate, disoit-il, qu'as-tu de plus affreux à craindre que le mal que tu souffres ? Attens-tu pour mourir que ton supplice croisse encore ? Que ne m'arrachoit-on en naissant de ce funeste Palais ; inconnu à toute la terre, j'eusse du moins mené une vie innocente : je n'eusse point brûlé d'une flamme abominable : que dis-je, puis je encore avouer ces desirs condamnables qui m'emportent hors de moi, & qui m'écartent si loin de la vertu ?

Non, allons-en cacher le ſecret dans les extrêmités de la terre. Fuyons un objet ſi fatal à mon innocence ; quittons du moins Sparte, allons loin d'une ſœur trop belle pour mon repos, expier les déréglemens de mon cœur, & mourir de douleur d'avoir été frere de Percale.

Que devint-elle à ce diſcours ? Quoi ! Demarate l'aimoit d'une amitié criminelle ! Il condamnoit lui-même ſes ſentimens, & quels étoient donc les ſiens à elle-même ? Etoient-ils différens de ceux de ſon frere ? Elle penſa mourir après ces examen : elle ſentit qu'elle étoit épriſe des mêmes feux. Cette réflexion acheva de la déſeſpérer ; elle oublia que le Prince étoit-là ; elle fit un ſoupir qui la trahit.

Le malheureux Demarate entendit qu'il n'étoit pas ſeul ; il frémit en penſant qu'il s'étoit peut-être trop expliqué ; il ſe leva bruſque-

ment pour s'en inſtruire : quel fut ſon étonnement lorſqu'il reconnut Percale, mais ſi tremblante, ſi pâle, & ſi effrayée, qu'il ne jugea que trop qu'elle avoit tout entendu. Alors il paſſa d'une crainte à l'autre : il s'imagina que Percale alloit le haïr : quel nouveau genre de ſupplice ! Percale ſans rien dire tenoit elle-même les yeux baiſſés ſans oſer les lever ſur le Prince : elle ſembloit vouloit lui épargner la honte d'un aveu qu'elle craignoit qui ne lui échapât.

Demarate ne put en effet être le maître de ſon déſeſpoir : O ! ma ſœur, s'écria-t-il, ô ! ma chére ſœur, ſe peut-il que vous m'ayez entendu ? Je voulois vous cacher toute ma vie l'excès de mes maux : je cherchois du moins à conſerver les dehors de l'innocence, les Dieux ne l'ont pas voulu ; il faut que je ſente toute l'amertume du crime : hé bien ! je céde à leur vo-

lonté ; mais j'ai aſſez de courage pour réſiſter à l'ardeur inſenſée qui me dévore. Adieu, ma ſœur : plaignez le ſort déplorable d'un frere qui mérite plus de pitié que de haine. Le Prince ſortit à ces mots, & laiſſa Percale éperdue, & preſque ſans ſentiment : elle revint enfin à elle-même ; mais ce fut pour mieux connoître l'excès de ſon malheur. Tout le déſordre de ſon cœur ſe peignit à ſes yeux : elle vit qu'elle adoroit Demarate, & que le trait qui empoiſonnoit le bonheur de ce Prince, avoit porté le même feu dans ſon ame. Elle ne put vaincre ſa douleur ; elle fondit en larmes, & jamais on n'a ſenti d'affliction plus vive ni plus raiſonnable.

Cleoméne, qui paſſoit par cet endroit, avoit vû ſortir Demarate tout troublé, de la grotte où Percale étoit encore ; il avoit été étonné du déſeſpoir qu'il avoit vû

dans les yeux du Prince. Je ne ſçai quelle curioſité le prit de voir ce qui l'avoit cauſé : il entra à ſon tour dans la grotte ; il y vit Percale fondant en pleurs : il ne ſçut que penſer de cette rencontre. Madame, lui dit-il tout épouvanté, qui vous fait ainſi verſer des larmes ? Demarate ſort de cet endroit : auriez-vous à vous plaindre de lui ? Parlez, tirez-moi de cette mortelle inquiétude.

Percale ſentit une nouvelle peine en connoiſſant la voix de Cleoméne : l'amour qu'elle avoit pour Demarate lui rendoit la rencontre de ſon rival encore plus déſagréable ; & elle eut une ſecrette confuſion qu'il l'eût ſurpriſe en cet état, ne ſçachant quel compte rendre de ſes pleurs. Vous ne répondez point, reprit l'impatient Cleoméne : mépriſez-vous la part que je prens à votre peine ? Et celui qui eſt deſtiné à devenir votre époux, eſt-il

indigne de vous offrir du ſecours ?

Ce diſcours rappelloit au ſouvenir de Percale un engagement pour qui elle avoit une horrible répugnance, & elle ſe ſentoit moins en état que jamais de l'accomplir : elle ſe leva bruſquement, & ſortant ſans regarder preſque le Roy, elle lui dit avec une froideur qui le déſeſpéra qu'elle n'avoit point beſoin de ſecours, &qu'il n'étoit pas encore ſon époux.

Cette réponſe outra Cleoméne de dépit & de fureur ; il réfléchit ſur les circonſtances de cette rencontre. L'affliction de Percale avoit une cauſe ; le trouble où il avoit vû Demarate devoit avoir un ſujet. Ils étoient tous deux rêveurs & ſolitaires depuis quelque temps ; on les entendoit ſoupirer. Le fier Cleoméne porta ſes vues juſqu'où elles pouvoient aller : il crut que Demarate & Percale s'aimoient ; & comme cet amour mettroit un obſ-

tacle éternel à ſon bonheur, il en craignit les ſuites ; il vint s'en plaindre à Ariſton & il lui laiſſa voir ſes ſoupçons, ſans néanmoins les lui découvrir tout-à-fait.

Ariſton étoit trop ſage pour s'en arrêter aux conjectures d'un amant : il promit à Cleoméne d'avancer ſon mariage, & de diſpoſer l'eſprit de ſa fille à l'écouter plus favorablement. Il vint enſuite trouver Ménalippe, c'étoit le nom de la Reine ſa femme : il lui fit part des allarmes de Cleoméne, & il la pria de diſpoſer l'eſprit de Percale à l'obéiſſance.

Menalippe aimoit trop tendrement ſes enfans, pour les ſoupçonner d'un amour criminel : elle manda Demarate ; elle fit enſuite venir Percale ; elle les examina l'un après l'autre, & elle trouva en eux une ſi grande triſteſſe, qu'elle commença de craindre que Cleoméne ne ſe fût point trompé : elle leur dit

dit cependant qu'il ſe plaignoit qu'on différât trop ſon mariage, & elle avertit Percale qu'elle ſe diſpoſât à le voir inceſſamment s'achever.

Percale rentra chez elle dans la plus cruelle affliction : épouſer Cleoméne ! s'écria-t-elle ; faire choix d'un époux dans la ſituation où je ſuis ! Non : je ne puis m'y réſoudre : Ariſton peut diſpoſer de ma vie ; mais il ne ſçauroit m'obliger à donner mon cœur. Hélas ! reprenoit-elle, à quelle paſſion eſt-il livré ce cœur ? Ne vaudroit-il pas mieux que j'aimaſſe Cleoméne ? Qui m'empêche donc de l'aimer ? Je tremble, j'ai peine à le croire, c'eſt Demarate ; c'eſt ſon frere, pour qui Percale ſe ſent brûler. Grands Dieux ! Puis-je l'avouer, & pouvez-vous l'entendre ! Frapez, juſtes Dieux ! Vengez Cleoméne, prenez-moi pour victime de tant de crimes : le

mien mérite la mort que je vous demande.

Le malheureux Demarate faiſoit les mêmes réfléxions : il vit que c'étoit une néceſſité que ſa ſœur épouſât Cleoméne ; il n'y avoit que ce ſeul moyen qui les pût guérir tous deux : il fit dire à Percale qu'elle ſe réſolût à obéir, & elle le promit : le jour fut pris pour ce fatal hymen. Cette cruelle réſolution couta bien des larmes à l'infortunée Percale.

Tel étoit l'état de deux amans qui croyoient trop s'aimer alors, & qui croiront bientôt ne pas s'aimer aſſez, lorſqu'un événement auquel en ne s'attendoit pas, vint éloigner le mariage de Cléoméne.

Gorgo, cette femme qui avoit élevé Percale, apprit qu'elle alloit épouſer Cleoméne ; elle craignit que l'incertitude de ſa naiſſance ne fût connue un jour, & qu'on ne lui en fît un crime. Elle accourut à

Lacédémone: elle vint trouver Ariſton ; elle lui apprit que Percale n'étoit point ſa fille, & qu'elle ignoroit de qui elle étoit née. Ariſton crut qu'il étoit à propos d'informer Cleoméne de ce ſecret. Il perdoit avec regret le titre de pere de Percale ; mais il ne changea point de ſentimens envers elle. La tendre Menalippe en apprenant qu'elle n'avoit plus de fille, ſe conſola de celle qu'elle avoit perdue, en conſentant que celle-ci la remplaçât auprès d'elle.

Cleoméne fut frapé de cette nouvelle, comme d'un coup de foudre: il eût paſſé ſans héſiter par-deſſus le défaut de condition ; mais la fiére Agariſte ſa mere ne put ſe réſoudre à voir une fille inconnue devenir l'épouſe de ſon fils. Elle déclara qu'elle ne conſentiroit point à cette alliance que la condition de Percale ne fût éclaircie.

Cet événement étoit trop ſingu-

lier pour ne pas ſurprendre : Demarate apprit avec une joye inexprimable, qu'il n'étoit point frere de Percale, & qu'enfin il pouvoit ſe livrer ſans réſerve au feu qui le dévoroit : il ſe flata que rien ne s'oppoſeroit plus à ſon bonheur, & qu'Ariſton & Ménalippe aimant tendrement cette vertueuſe fille, ils l'accorderoient ſans peine à ſes vœux.

On peut juger quelle fut la ſurpriſe de Percale, en apprenant le changement qui venoit d'arriver à ſa condition ; elle n'étoit point fille d'Ariſton ; mais elle ignoroit quel étoit l'auteur de ſa naiſſance : quelle honteuſe chûte ! Cette réfléxion lui cauſoit un embarras qu'elle ne pouvoit développer.

Du moins, diſoit-elle, cette révolution me rend mon innocence : je puis ſans honte aimer un Prince aimable ; & ſi ſa condition l'éléve au-deſſus de la mienne, du moins

je n'ai point de ſentimens indignes du rang dans lequel je croyois être née : enfin ma chûte va m'ôter à mon tyran ; je n'épouſerai point Cleoméne, & je pourrai ſans ſcrupule aimer toujours Demarate.

Demarate entra dans ce moment ; il vint ſe jetter aux pieds de Percale : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, que faites-vous ? Songez-vous que je ne ſuis plus digne de cet honneur, & que vous le rendez à la fille d'un inconnu ? Cruelle, répondit le Prince, voulez-vous empoiſonner ma joye ? Voulez-vous m'ôter la ſatisfaction d'aimer la vertu pour elle-même ? Eh ! que m'importe à moi de qui vous ſoyez fille, pourvû que vous ne le ſoyez ni d'Ariſton ni de Ménalippe ? Votre naiſſance eſt aſſez illuſtre, puiſque vous êtes aſſez vertueuſe : ces rares qualités que j'admire en vous juſtifient ſuffiſamment la paſſion de Demarate : Seigneur, répliqua Percale,

vos bontés ne me ſurprennent point ; mais je ne dois pas en abuſer, & les mêmes raiſons qui vous portent peut-être à vous abaiſſer juſqu'à moi, m'empêchent de m'élever juſqu'à vous : non pas, Seigneur, que je veuille ceſſer de vous aimer : fille d'un inconnu, quel qu'il puiſſe être, je me conſole de ma diſgrace, parce qu'elle me laiſſe la liberté de vous aimer ſans crime.

Ah ! croyez-vous, Madame, reprit Demarate, que je penſe autrement, ou m'eſtimez-vous aſſez lâche pour faire cas de ces vaines diſtinctions, quand il s'agira de rendre juſtice à vos vertus ? Elles peuvent vous faire aſpirer à tout ; c'eſt le témoignage que je vous rends ; c'eſt celui d'Ariſton & de Menalippe, ils ne peuvent ſe réſoudre à vous ôter ce nom de fille, que vous méritez ſi bien, & c'eſt pour vous le rendre qu'ils conſentent à mon bonheur.

Eh ! penſez-vous, Seigneur, interrompit Percale, que je doive pour cela conſentir à votre déshonneur ; l'excès de votre amour me preſcrit la meſure du mien : je ſens malgré ce que m'inſpire l'amant, ce que je dois au Prince, qui doit un jour devenir mon Roy. Ah ! Madame, il ne le ſera jamais qu'il ne ſoit votre époux, s'écria Demarate ; & ſi vous perſiſtez à refuſer la main que je vous offre, je renonce à toutes les dignités que je m'attendois de partager avec vous.

Demarate n'avoit point trompé Percale en l'aſſurant qu'Ariſton & Menalippe conſentoient à ſon bonheur. Ils aimoient uniquement le Prince, ils connoiſſoient alors ſon attachement pour Percale, & ils avoient pour elle une tendreſſe ſincére ; c'étoit aſſez qu'elle fût vertueuſe pour être digne de lui : ils agréérent ſans balancer l'engagement de Demarate.

C'étoit ce qui déſeſpéroit Cleoméne ; ſa paſſion aigrie par les obſtacles, étoit devenue preſque furieuſe : il haïſſoit naturellement Demarate, dont le caractére étoit entiérement oppoſé au ſien ; mais ſa concurrence & l'amour que Percale avouoit qu'elle avoit pour lui, acheva de lui rendre ce Prince odieux. Il déclara que quoiqu'il pût arriver, il vouloit épouſer Percale : Agariſte s'y oppoſoit vainement ; ſes raiſons ne purent vaincre la paſſion de ſon fils ; il ne voulut pas même en croire les rapports de Gorgo ; il ſoutint que c'étoit une impoſture qui lui avoit été ſuggérée par Demarate, pour qu'il pût enſuite épouſer ſa propre ſœur.

Ces bruits jettérent des ſemences de haine & de défiance entre le Prince & Cleoméne, qui s'augmentérent encore par la jalouſie du gouvernement. Ariſton vint à mourir dans cet intervalle, & Dema-

rate fut reconnu pour ſon ſucceſſeur. Sa qualité de Roy lui donnant alors le droit de ſe choiſir une femme, il déclara qu'il vouloit épouſer Percale: Cleoméne prétendit avoir la préférence, & il ſoutint que Percale lui ayant été promiſe par Ariſton, c'étoit à Demarate à tenir ſa promeſſe. Les partiſans du nouveau Roy répondoient que cette promeſſe avoit été faite dans un temps où Ariſton croyoit être pere de Percale; mais que ſon erreur rendoit ſa promeſſe nulle, & qu'ainſi Percale étant rendue à elle-même, c'étoit à elle à ſe choiſir un époux, puiſque les auteurs de ſa naiſſance étoient inconnus.

Si Chilon eût alors été à Lacédémone, il eût pû facilement lever les doutes & faire ceſſer la concurrence des deux Rois; mais il étoit arrêté depuis deux ans dans l'Iſle de Tenedos par des affaires qui l'occupoient uniquement: il igno-

roit donc ce qui ſe paſſoit à Sparte ; il falloit que Percale éprouvât encore de nouvelles diſgraces.

Elle s'étoit enfin déterminée à écouter les recherches de Demarate ; la paſſion reſpectueuſe de ce Prince, & ſa propre inclination avoient vaincu ſes ſcrupules : elle lui promit de n'en épouſer jamais d'autre. Menalippe avec laquelle elle s'étoit retirée depuis la mort d'Ariſton, fut témoin de cet engament. Demarate & Percale ſe donnérent la foi l'un à l'autre, & ſe jurérent une fidélité inviolable.

Ce fut dans ce temps que Cleoméne cherchant à ſe rendre plus puiſſant à Lacédémone engagea la guerre avec les Athéniens : il avoit toujours conſervé le deſir de rétablir dans Athénes Iſagoras que Cliſthéne en avoit chaſſé : il ſongea qu'il étoit plus que jamais de ſon intérêt de réuſſir dans cette entrepriſe, dont le ſuccès le rendroit

formidable en Gréce, & fortifieroit ſon parti dans Lacédémone. Il comptoit après cela que Demarate ne pourroit plus lui diſputer Percalé. Il députa donc dans toutes les Villes du Peloponnèſe, & il les réunit contre les Athéniens * : il entra enſuite dans l'Attique avec une puiſſante armée, & il vint juſqu'à Eleuſis ; il s'empara de pluſieurs Places, & il bloqua en quelque façon Athénes qui ſe vit preſſée de tous côtés.

Les Athéniens ne manquérent ni de courage, ni d'habileté : ils eurent bientôt mis une armée en campagne, qui ſe trouva en état de faire tête aux Lacédémoniens ; mais on commença de pénétrer les vues de Cleoméne. Les Corinthiens ſongérent que ſi Sparte s'accroiſſoit de la défaite d'Athénes, le Peloponnèſe deviendroit bientôt ſa conquête ; ils refuſérent donc leurs

* *Herod. lib. 5. c. 75.*

troupes, dans une journée où la querelle devoit être décidée par une Bataille.

Demarate lui-même comprit les vues de ſon rival ; ce n'eſt point, diſoit-il, l'amour de ſa Patrie qui le fait agir ; il ne ſonge qu'à ſes intérêts ; c'eſt ſa paſſion qu'il veut ſervir : il croit, après avoir mis les Athéniens aux fers, y mettre auſſi Lacédémone, & me ravir Percale ; c'eſt où tendent tous ſes vœux : il me reſte aſſez d'amis & de courage pour l'empêcher : oppoſons notre brigue à la ſienne, & ſauvons Sparte & Percale du joug qu'on leur veut impoſer.

Demarate étoit extrêmement aimé des troupes ; il commandoit une partie de l'armée ; il mande les Officiers du corps qui le reconnoiſſoit pour chef, & il leur dit qu'il n'a point reçu d'ordre de Lacédémone de livrer le combat. Il montre le danger qu'il y avoit de

le donner dans un Pays ennemi, d'où l'armée ne ſortiroit pas facilement, ſi le ſuccès ne répondoit pas aux vœux de Cleoméne. Ses remontrances produiſirent l'effet qu'il en attendoit. Il refuſa le ſervice que Cleoméne lui demanda, & les Corinthiens s'étant déclarés neutres dans cette circonſtance, il fallut ramener l'armée dans la Laconie.

Il n'eſt pas facile d'exprimer quel fut le reſſentiment de Cleoméne : il porta ſes plaintes au Sénat de la conduite de ſon Collegue ; mais le Sénat étoit bien inſtruit qu'il n'étoit pas de ſon intérêt que Cleoméne devînt ſi puiſſant. Tous les ſoins qu'il prit aboutirent à faire ordonner qu'à l'avenir les deux Rois ne ſortiroient point en même temps de Lacédémone.

Demarate triomphoit alors auprès de Percale ; il la voyoit tous les jours ; il étoit aſſûré d'en être aimé, & ſi Cleoméne perſévéroit

à prétendre l'emporter, il ſe flatoit que la répugnance que Percale continuoit d'avoir pour lui, & que l'oppoſition qu'Agariſte apportoit à ce mariage, mettroit un éternel obſtacle aux vœux de ſon rival.

Agariſte étoit fiére, & elle avoit pris beaucoup d'autorité ſur ſon fils pendant ſa minorité. La réſiſtance que Cléoméne apportoit à ſes volontés, l'irrita; & quoi qu'elle eſtimât la ſageſſe de Percale, & qu'elle rendît juſtice à ſes vertus, elle ne pouvoit ſe réſoudre à voir une fille inconnue devenir la femme de ſon fils.

Ce fut pour arrêter les recherches de Cleoméne qu'Agariſte accourut au Sénat, & qu'elle y déclara que Percale étoit ſa fille: Vous ſçavez, diſoit-elle, de quelle maniére je devins femme d'Anaxandride; il en avoit déja une autre; ſa fécondité me donna de la jalouſie; il eſt vrai que j'étois déja

mere de Cleoméne, mais je n'avois que ce fils, & ma rivale en avoit trois : je devins groſſe au bout de quelques années ; je cachai ma groſſeſſe juſques après l'événement, réſolue d'abandonner l'enfant qui naîtroit, ſi c'étoit une fille, pour qu'on ne pût me reprocher que je donnois moins de Princes à l'Etat que ma rivale, aimant mieux n'en avoir qu'un que de paroître moins heureuſe que la premiére femme d'Anaxandride ; ce que j'avois prévû arriva. J'accouchai de Percale que je fis élever ſecrettement : elle a paſſé ſous le pouvoir d'Ariſton, comme vous l'avez ſçû, & j'aurois gardé un éternel ſilence ſur ce ſecret, ſi l'amour de mon fils ne m'eût obligé à le rompre ; c'eſt pour la garantir de l'inceſte que j'avoue Percale pour ma fille.

Il étoit difficile de contredire le témoignage d'Agariſte ; le motif qui ſembloit la faire agir avoit tou-

tes les apparences de la pieté. Elle avoit d'ailleurs fait ſa brigue : elle produiſit des témoins, & Percale fut ſolemnellement déclarée fille d'Anaxandride & d'Agariſte.

Quelles furent alors la douleur & la ſurpriſe de Demarate & de Percale ! C'étoit en vain qu'ils avoient tenté d'être bientôt unis : ce bonheur dont ils s'étoient flatés n'avoit plus d'apparence ; le jaloux Cleoméne n'y conſentiroit jamais ; c'étoit aſſez qu'il fût privé de pouvoir aſpirer à la main de Percale, il ne conſentiroit point à la félicité de ſon rival ; mais d'un rival qu'il haïſſoit naturellement : on ne devoit attendre de lui ni compaſſion ni généroſité : ſa douleur ne s'appaiſoit que par la contemplation de celle de ſon rival.

Percale étoit inconſolable ; eh ! quoi, diſoit-elle, à la tendre Menalippe, les Dieux m'ont-ils choiſi pour être l'objet des plus bizarres

révolutions ? Fille d'Ariſton, je deviens celle d'un inconnu ; & quand je crois enfin ma condition certaine, une Reine me réclame pour ſa fille : de ſœur de Demarate je deviens ſon amante, & recherchée pour femme par Cleoméne, il faut que je le reconnoiſſe pour mon frere ! Grands Dieux ! me réſervez-vous encore quelque autre cataſtrophe, & ſuis-je aſſez punie d'avoir trop conté ſur une félicité paſſagére !

Demarate arriva dans ce moment, tous les caractéres du déſeſpoir étoient peints dans ſes yeux ; Menalippe mêloit tendrement ſes pleurs à ceux de Percale : enfin Demarate rompit le ſilence ; l'excès de mon infortune eſt ſi grand, dit-il, que je doute s'il eſt aux Enfers quelqu'un plus cruellement tourmenté que moi : je vous perds, divine Percale, & je vous perds pour jamais : l'implacable Cleoméne ne

peut vous épouſer ; mais il ne conſentira jamais que je vous épouſe, & vous allez dépendre de lui. Grands Dieux ! ajoûta-t-il, que ne m'ôtez-vous plutôt la vie que de m'expoſer à cette inſupportable épreuve.

La douleur de Démarate ſembla ranimer le courage de Percale : elle ne put le voir dans un ſi grand accablement ſans déſirer de l'en arracher : elle parut tout d'un coup plus ferme & plus aſſûrée : Seigneur, lui dit-elle, ſi les Dieux ſont protecteurs de l'innocence & de la vertu, ils ſe déclareront pour nous ; j'ai peine à croire que je ſois fille d'Agariſte ; mais quiconque m'ait fait naître, ſoit qu'Anaxandride m'ait donné le jour, ou que je le doive à un autre, j'eſpére tout du ſecours du Ciel & de notre conſtance.

Mais les Dieux lui réſervoient d'autres diſgraces : elle fut obligée de quitter Ménalippe & d'aller

prendre un appartement auprès d'Agariſte. Cette Princeſſe qui n'avoit point l'affection d'une mere, ne témoignoit pour elle que des ſentimens étudiés, dont Percale démêloit l'artifice: & quoique cette vertueuſe Perſonne lui marquât toute la tendreſſe d'une fille, & tout le reſpect d'une ſujette, elle ne trouvoit point dans la fiére Agariſte ce retour affectueux que la nature ſeule inſpire.

On peut juger que Cléoméne perdit avec beaucoup de douleur l'eſpérance d'épouſer Percale; mais la haine qu'il avoit pour Démarate l'empêcha de ſentir toute l'amertume de cette perte; il ſe dit que ſon rival ſeroit auſſi malheureux que lui, & la joye qu'il eut de ſon affliction, ſervit de contre-poiſon à la ſienne.

La façon dont Démarate avoit abandonné Cléoméne dans la guerre des Athéniens, fourniſſoit un

motif apparent à ſa haine : Percale fut obligée d'entendre tous les jours les plaintes que Cléoméne faiſoit de ſon Collégue, ſans oſer prendre ſon parti : quelle contrainte pour une amante ! Agariſte l'obſédoit perpétuellement : ſon fils lui avoit fait promettre que puiſque Percale ne pouvoit être à lui, elle ne ſeroit pas du moins à ſon rival : elle s'y étoit bien attendue ; mais elle ne croyoit pas qu'on lui dût interdire juſqu'au ſentiment : Agariſte ne ceſſoit de lui dire, afin de ſatisfaire ſon fils, qu'elle devoit non-ſeulement oublier Démarate, mais qu'elle étoit obligée en qualité de ſœur de Cléoméne d'entrer dans les raiſons qu'il avoit de ſe plaindre de ce Prince.

Cette fatale épreuve mit le comble à tous les maux de Percale : Madame, diſoit-elle à la Reine, on ne ſe dépouille pas aiſément des ſentimens que l'inclination a for-

més, & que l'habitude a fortifiés : j'ai aimé Démarate comme un frere, enſuite je l'ai enviſagé comme un amant : il m'a donc été cher juſqu'au moment que les Dieux ont éclairci le myſtére de ma naiſſance : heureuſe ! s'il m'eût été plutôt révélé, & ſi le délai que vous avez apporté à me reconnoître pour votre fille, ne m'eût point laiſſé prendre pour un autre des ſentimens que je voudrois avoir pour Cléoméne.

Quelle étoit alors la ſituation de Demarate ! Il réfléchiſſoit ſans ceſſe à ſon infortune, & quoiqu'il cherchât à la diſſiper par les ſoins du gouvernement, ſans ceſſe le ſouvenir de l'aimable Percale ſe retraçoit à ſes yeux. Il ſe rappelloit ces temps heureux, où tantôt comme ſon frere, & tantôt comme ſon amant, il lui expliquoit, ou ſon amitié, ou ſa tendreſſe. Il paſſoit de cette conſidération à celle du

changement qui s'étoit fait à ſa deſtinée, & il étoit difficile que dans la comparaiſon qu'il faiſoit de ces diverſes révolutions, il ne ſentît tout le poids des maux dont il étoit accablé.

Mais il n'étoit pas encore au dernier de ſes malheurs; Cleoméne pour ſe délivrer de la crainte qu'un jour Demarate ne vainquît les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon mariage avec Percale, réſolut de lui donner un époux: il jetta les yeux ſur Leotychides, Prince de la branche des Proclides; mais que ſes médiocres qualités rendoient peu recommandable à Lacédémone.

Il avoit vû ſouvent Percale & il en étoit devenu éperduement amoureux; il oſa la demander à Cleoméne, & ce Prince chargea la Reine de le propoſer à ſa fille. Agariſte qui étoit bien aiſe de lui donner un mari, dans la crainte que ſon fils venant à découvrir ſon ſtra-

tagême, ne ſongeât à l'épouſer lui-même, agréa auſſi-tôt ce parti, & elle en parla ſur le champ à Percale comme d'un engagement réſolu.

Si la ſurpriſe & la douleur pouvoient ôter la vie ſur le champ, Percale l'eût perdue: en entendant cette propoſition, elle ſe jetta aux pieds d'Agariſte, & elle la conjura en verſant un torrent de larmes de ne point la réduire à cette extrémité: la Reine la releva d'abord avec beaucoup de bonté, & elle tâcha de lui faire voir la néceſſité de cette alliance. Enſuite comme elle vit qu'elle réſiſtoit, elle prit un air ſévére, & elle lui dit qu'après l'avoir priée en amie, elle lui ordonnoit en mere & en Reine de ſe réſoudre à lui obéir.

L'infortunée Percale reſta ſeule abandonnée à ſa douleur; il n'en fallut pas davantage pour lui faire penſer qu'Agariſte n'étoit pas ſa

mere : elle fit alors mille réfléxions différentes : elle n'avoit pas oublié l'engagement ſolemnel qu'elle avoit pris avec Demarate, & il lui étoit plus cher que jamais : elle prit donc cette réſolution qui a fait tant de bruit à Lacédémone, & qui l'a rendue en apparence à ſon premier amant.

Mais pour l'éxécuter, il falloit feindre d'accepter Leotychides pour époux : elle déclara donc à la Reine qu'elle conſentoit à devenir femme de ce Prince : Cleoméne en fut d'abord ému ; mais enfin le plaiſir qu'il goûtoit en ſe repréſentant le tourment de ſon rival, le conſola de la violence qu'il fut obligé de ſe faire. Leotychides parut heureux ; il aimoit & il alloit épouſer celle qu'il aimoit : il n'en falloit pas davantage pour combler les vœux d'un Prince qui ne ſe piquoit pas d'une plus grande délicateſſe.

Ce

Ce mariage fut auſſi-tôt ſçu à Lacédémone, & le malheureux Demarate en fut informé. Il n'eſt pas difficile de s'imaginer quelle douleur il en conçut; mais il n'en murmura point; il rendit juſtice à Percale, & jugeant qu'elle n'avoit pû faire autrement, il alla cacher ſa peine aux yeux de ſon rival; & il courut ſous prétexte d'une partie de chaſſe s'enfermer dans une maiſon qu'il avoit aux bords de l'Eurotas.

Ce fut dans ce temps-la que Chilon abſent de Lacédémone y revint au bout de deux ans: il apprit tout ce qui étoit arrivé à Percale; ſon cœur s'attendrit à ce récit; il ſentit qu'il étoit pere, & quoiqu'il ne déſapprouvât pas l'alliance de Leotychides, cependant il n'ignoroit pas les premiers engagemens de ſa fille avec Demarate; il voulut la ſuivre au Temple, & il fut témoin de la proteſtation qu'elle

fit devant la ſtatue de Lycurgue: toute la violence que ſa fille ſe faiſoit, ſe fit voir à lui; il ne put y réſiſter, & ce fut pour l'en délivrer qu'il ſe déclara ſon pere; le reſte n'eſt ignoré de perſonne; chacun s'eſt intéreſſé à cet événement, & Demarate a l'avantage que tout le monde a paru prendre part à la joye qu'il lui a cauſé.

Ce fut par ce détail que les amis de Demarate cherchérent à diſpoſer les eſprits en ſa faveur; ils ſçavoient que Cleoméne employeroit tout ſon crédit pour mettre obſtacle à ſon mariage avec Percale: en effet, il ſoutint que Chilon en impoſoit; & qu'ami de Demarate, il feignoit une fable pour favoriſer ſa paſſion. Agariſte cependant gardoit un profond ſilence; elle n'eut pas la hardieſſe de ſoutenir la fiction juſqu'au bout. Le Sénat prit connoiſſance de cette affaire; Chilon fut entendu; il expoſa ſes preu-

ves: Agariſte fut mandée, & Cleoméne n'eut point aſſez de crédit pour l'engager d'aller au Sénat; au contraire Gorgo déclara de quelle maniére elle avoit fait rencontre de Percale, & elle reconnut l'eſclave que Chilon avoit chargé de veiller à la conſervation de ſa fille; ainſi le ſort de Percale fut décidé pour la derniére fois, & dès le lendemain elle devint femme de Demarate.

Rien ne peut exprimer la fureur ni le déſeſpoir de Cleoméne: ſon rival enfin triomphoit; il perdoit Percale pour le reſte de ſa vie, & ſes artifices n'avoient pû le garantir de ce cruel affront: le laiſſeroit-il impuni? N'avoit-il point de moyen de ſe venger de Demarate, & ce Prince l'auroit-il bravé ſans retour?

Il ſortit de Lacédémone formant contre Demarate les plus odieux projets, & ſuivi de Leotychides, dont il ſe prétendoit ſervir pour

perdre ſon Collegue. Quoique Leotychides eût peu d'eſprit, il étoit reſté inconſolable de la perte de Percale.

Cleoméne eut ſoin d'aigrir ſa douleur, & il ſonda ſa diſpoſition pour ſçavoir s'il étoit propre à ſervir ſa vengeance. Leotychides lui promit de tout faire pour lui aider à perdre Demarate; alors Cleoméne lui fit entendre que ſon deſſein étoit de l'élever au Trône à la place de ſon rival, dont il voulut conteſter la naiſſance. Ce deſſein étoit vaſte; mais l'artificieux Cleoméne ne déſeſpéra pas d'y réuſſir.

Demarate ne doutoit pas que ſes deux rivaux n'employaſſent tout pour le perdre, & il crut qu'il ne devoit rien négliger pour ſa ſureté: il ſongea à s'oppoſer autant qu'il pourroit à l'aggrandiſſement de Cleoméne; il n'ignoroit pas que ce Prince n'avoit penſé à vaincre les Athéniens, qu'afin de s'élever à un

dégré de puiſſance, qui mît ſon Collégue hors d'état de lui diſputer Percale.

Demarate avoit heureuſement détourné le coup, en refuſant ſes troupes à la demande de Cleoméne. Il ſe perſuada qu'il pourroit encore tenter la même voye, & qu'en empêchant le ſuccès des entrepriſes de ſon rival, il le mettroit hors d'état de lui jamais nuire.

On étoit alors ſur le point de voir la Gréce en proye aux armes des Perſes : Darius avoit envoyé des Députés par-tout demander le feu & l'eau : les * Eginetes ¶ en donnérent : les Athéniens leurs anciens ennemis crurent qu'ils n'en avoient uſé de la ſorte qu'afin de ſe ſervir dans la ſuite des Perſes pour les accabler. Ils députérent à Lacédémone, & ils y firent accuſer les Eginetes d'avoir trahi l'honneur de la

* *Herod. lib. 6. c. 50.*

¶ Egine Iſle de la Mer Egée aujourd'hui *Legina*.

Gréce & vendu la liberté de leur Patrie.

Cleoméne ſaiſit cette occaſion : il prit le parti des Athéniens contre les Eginetes, & il fit briller partout le zéle & l'amour de l'indépendance : on frémiſſoit en Gréce au nom des Perſes, dont le gouvernement étoit abſolument deſpotique ; on crut les voir déja dans Lacédémone. Cleoméne profita de cette diſpoſition des eſprits ; il gagna les plus hardis, & il ſe fit nommer pour aller à Egine informer contre ceux qui avoient donné lâchement conſeil de rendre hommage aux ennemis communs de la Gréce.

Demarate pénétra les vûes de Cleoméne, & il réſolut de les traverſer ; il ne jugeoit pas non plus qu'on dût ſe déclarer imprudemment contre les Perſes, ni leur donner un prétexte ſpécieux de ſe plaindre des Lacédémoniens ; du moins

ils ſeroient plus tard attaqués, & ils auroient le loiſir de ſe fortifier d'hommes & d'argent. Il crut donc avec les plus ſages rendre ſervice à ſa Patrie, en s'oppoſant aux conſeils impétueux de ſon Collégue.

Cleoméne arrivé à Egine, y fit de grandes plaintes contre ceux qui avoient eu la lâcheté de reconnoître la puiſſance des Perſes, & il demanda qu'ils lui fuſſent livrés, pour être immolés aux Dieux de la Patrie; mais on étoit prévenu du ſujet de ſon voyage. Les Eginetes lui dirent qu'il n'avoit point d'ordre de l'Etat, qu'il avoit entrepris cette affaire de ſon propre mouvement, corrompu par les préſens des Athéniens; & qu'en effet ſi l'intention des Lacédémoniens eût été telle qu'il le diſoit, ils l'auroient marquée en envoyant les deux Rois.

La réponſe n'étoit pas difficile; depuis que Demarate avoit aban-

donné Cleoméne dans l'Attique, le Sénat de Sparte avoit décidé que les deux Rois ne quitteroient point en même temps la Ville ; mais on n'écouta point Cleoméne : on produiſit même une Lettre de Demarate qui imputoit à ſon Collégue d'avoir formé cette entrepriſe de lui-même & ſans la participation du Sénat.

Cleoméne comprit qu'il s'opiniâtreroit inutilement : il revint à Lacédémone, réſolu d'éclater enfin contre Demarate : il l'accuſa de trahiſon ; & comme il étoit craint, & qu'il avoit un grand nombre de partiſans ; qu'enfin il étoit de la branche la plus accréditée, il jetta dans l'eſprit du peuple un levain d'aigreur & d'animoſité contre Demarate, dont il recueillit bientôt le fruit.

Leotychides étoit de la branche des Proclides, & le plus proche héritier de la Couronne ; ſi Démara-

te mouroit ſans enfans : Cléoméne crut alors que l'occaſion étoit favorable pour perdre ſon Collégue, & pour mettre Leotychides à ſa place. On a vû de quelle maniére Ariſton étoit devenu mari de Ménalippe, qu'il avoit ôtée à ſon premier époux *. Cléoméne attaqua l'état de Démarate, & il l'accuſa de n'être point fils d'Ariſton : on ſuppoſa même qu'Ariſton ayant appris l'accouchement de Ménalippe, il avoit dit auſſi-tôt qu'il n'étoit point le pere de l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde. Ce bruit injurieux fut appuyé par Leotychides qui demanda la Couronne & qui fit ſes brigues pour l'obtenir.

Démarate ſentit d'où venoit le coup, & il prévit qu'il auroit peine à le parer ; mais il ne crut pas devoir céder à l'orage ; on n'en devoit pas croire le diſcours imprudent d'un pere, ſoupçonneux ou

* *Herod. lib. 6. c. 63.*

jaloux, & d'ailleurs Ariſton avoit depuis élevé Démarate comme ſon fils, & il lui avoit donné tous les témoignages de la plus parfaite & de la plus tendre amitié. Il pouvoit donc eſpérer qu'on rendroit juſtice à ſes droits ; mais Cléoméne avoit ſi bien pris ſes meſures qu'il ne fut pas poſſible à Démarate de ſe défendre ; on porta même l'audace & la calomnie juſques à dire qu'il étoit fils *d'un Conducteur d'ânes.*

Ces bruits injurieux s'accréditérent ſi fort, que pour s'en éclaircir, on réſolut de recourir à la déciſion de l'Oracle : ainſi on fit dépendre l'Etat d'un Prince vertueux de la réponſe d'une femme qui vendoit les ſuffrages du Dieu, à qui on donnoit le plus. Periale étoit alors aſſiſe ſur un trepié de Delphes : Cléoméne lui promit la plus grande récompenſe ſi elle vouloit faire parler Apollon en faveur de Leotychides. Elle prononça donc

l'oracle fatal qui fit perdre la Couronne à Démarate. Il ſupporta cette diſgrace avec une conſtance que rien ne put ébranler. La vertueuſe Percale qui ſentit que l'amour que ce Prince avoit eu pour elle, avoit cauſé ſa chute, en parut ſeule affligée; il prit ſoin de l'en conſoler; il crut n'avoir rien perdu, puiſque ſa chere Percale lui étoit conſervée.

Il étoit même réſolu de reſter à Lacédémone, & d'y paſſer ſes jours en homme privé, lorſqu'une inſulte qu'il reçut de Leotychides l'obligea de s'en retirer. Il préſidoit aux jeux auſquels les jeunes gens de Sparte s'exerçoient. Leotychides qui l'apperçut, lui envoya demander quelle eſpéce de magiſtrature il rempliſſoit-là, après avoir été honoré de la dignité de Roy. Il fit une réponſe pleine de modération, & au ſortir des jeux, il feignit de vouloir conſulter lui-même l'Oracle: il emmena avec lui

Percale & vint à Elide, d'où il ſe retira auſſi-tôt auprès de Darius, qui le reçut avec toutes les preuves d'eſtime & de diſtinction qu'il pouvoit attendre du plus grand Roy du monde. Il conſerva toujours un amour ſincére pour ſa Patrie, & quelque ingrate qu'elle fût, il n'omit rien pour lui faire connoître ce qu'elle avoit perdu en lui. Les Lacédémoniens ſages trop tard, ſe plaignirent d'avoir été abuſés; ils demandérent à Delphes que Périale fût punie de ſa perfidie, & elle fut en effet dépoſée. Enfin le cruel Cléoméne périt de la mort la plus funeſte & la plus tragique; il fut attaqué d'une fiévre violente, dans les accès de laquelle * il ſe fit pluſieurs bleſſures dangereuſes,

Mihi videtur ille has pœnas Demarato pependiſſe. Herod. lib. 6. cap. 84.

* Il ſe coupa les chairs depuis les talons juſques aux cuiſſes, & depuis les cuiſſes juſques au vertebre.

après quoi il mourut dans les tourmens les plus cruels. Un Hiſtorien déſintéreſſé a cru qu'une mort ſi terrible étoit une punition viſible de l'injuſtice qu'il avoit faite à Démarate.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

ANYTIS,

Fille de Darius Hyſtaspide troiſiéme Roy de Perſe.

L'EMPIRE de Darius avoit commencé ſous de ſi heureux auſpices, qu'on ne doutoit point que ſon régne ne fût ſignalé par les plus grandes proſpérités : il avoit vengé la maiſon imperiale de Cyrus, de l'inſolence des Mages, en délivrant le Royaume de l'eſclavage

honteux ſous lequel il gémiſſoit. Il avoit rendu la majeſté du Prince aimable par beaucoup d'affabilité & reſpectable par quelques exemples de ſévérité, également juſtes & néceſſaires *. Son alliance avec

* Il avoit été arrêté entre les ſept libérateurs, qu'ils auroient l'entrée libre chez le Roy, hors le temps qu'il ſeroit couché avec la Reine. Intapherne, l'un d'entr'eux ſe préſenta un jour aux portes du Palais pour y entrer; on lui dit que le Roy étoit alors avec la Reine : il oublia la loi à laquelle il s'étoit ſoumis avec tous les autres, & il voulut forcer le paſſage; les Eunuques s'y oppoſérent, & il porta l'inſolence juſques à leur couper le nez & les oreilles. Cet attentat fit craindre à Darius que s'il le négligeoit, ſon autorité ne fût mépriſée de tous les Grands. Ainſi quoiqu'il fût redevable en partie à Intapherne de ſon élévation, il le fit condamner à la mort. C'étoit une autre loi en Perſe que lorſqu'un Criminel d'Etat étoit condamné, il entraînoit dans la même perte, ſa femme, ſes enfans & juſques à ſes alliés. Darius touché de compaſſion accorda la vie à ſa femme, & lui permit de nommer parmi les autres condamnés, à l'exception de ſon mari, celui qu'elle voudroit qui fût ſauvé avec elle; elle choiſit ſon frere. Darius étonné lui demanda raiſon de cette préférence : c'eſt, répondit-elle, que je puis trouver un autre mari & avoir d'autres enfans, mais rien ne peut me rendre un autre frere. *Herod. lib.* 3. *c.* 118.

les ſœurs & les filles des deux derniers Rois avoit achevé de lui concilier l'amour des Peuples, exceſſivement attachés au ſang de leurs Souverains ; & il avoit moins paru le Succeſſeur que le Reſtaurateur de l'auguſte maiſon du Grand Cyrus.

Le bonheur avec lequel il remit ſous ſes loix Babylone qui s'étoit révoltée, donna un grand éclat aux premiéres années de ſon régne, & acquit une réputation immortelle à Zopyre * qui la remit ſous l'obéiſſance des Perſes par un ſtratagême qui n'avoit point encore eu d'exemple. La guerre que Darius entreprit contre les Scythes n'eut pas un ſi heureux ſuccès : il fut obligé de revenir bruſquement ſur ſes pas,

* Zopyre ſe coupa le nez & les oreilles, & ſe retira dans la Ville, feignant d'avoir été mutilé de la ſorte par l'ordre de Darius : ſur cette ſuppoſition les Babyloniens lui donnérent le commandement dans la Place, qu'il livra auſſi-tôt à Darius. *Idem. Herod. lib. 3. cap. 154. & ſeqq.*

après s'être engagé mal-à-propos dans les deſerts de la Scythie, & ſi les Grecs auſquels il avoit confié la garde du Pont qu'il avoit jetté ſur l'Araxe, euſſent ſuivi l'avis de Miltiade qui leur conſeilloit de couper ce pont *, cette entrepriſe auroit été auſſi funeſte à la Perſe que l'avoit été celle de Cyrus.

Le mauvais ſuccès de cette expédition enhardit peut-être l'Ionie à ſe révolter. Milet excitée par les Conſeils d'Ariſtagoras, fut la premiére à prendre les armes : on ne pouvoit s'accoutumer au joug des Perſes : on a vû ailleurs quelles furent les ſuites de ce ſoulévement qui finit par la perte de tous les chefs des révoltés, & qui firent jurer à Darius la ruine particuliére des Athéniens.

Déja une intrigue de femme avoit diſpoſé le Roy à faire la guerre à la Gréce. Démocéde Mé-

* Voyez l'Hiſtoire de Percale.

decin de Crotone s'étoit trouvé tranſplanté à la Cour de Perſe, où il s'étoit acquis une grande réputation, en guériſſant Darius d'une inſomnie & Atoſſe d'une maladie encore plus fâcheuſe *. Le deſir de Démocéde étoit de retourner après cela dans ſa patrie : mais le Roy ne put ſe réſoudre à le perdre : il refuſa donc le congé que Démocéde lui demanda. Ce refus fit tenter à ce dernier une ruſe qui réuſſit. Il employa le crédit d'Atoſſe pour engager Darius à déclarer la guerre à la Gréce, & il s'offrit pour guide à ceux qu'on envoyeroit pour reconnoître le Pays. Atoſſe envieuſe de ſe voir ſervie par des femmes d'Argos ou de Corinthe, fit réſoudre la guerre, & Démocéde fut envoyé ſur la parole qu'il donna de revenir; mais il ne ſe vit pas plutôt en pays de liberté qu'il oublia ſa promeſſe. Il ſe retira dans ſa pa-

* D'un Cancer.

trie, où il épouſa la fille du fameux Milon Crotoniate *. Darius piqué d'avoir été abuſé de la ſorte, jura dès-lors de s'en venger ſur tous les Grecs; l'affront qu'il reçut enſuite des Athéniens ne lui permit plus de différer ſa vengeance.

La puiſſance de la Perſe étoit à ſon plus haut point. Toutes les richeſſes de l'Orient ſembloient s'être raſſemblées à Suſe la capitale de ce vaſte Empire. Le goût du luxe & de la volupté, qui avoit commencé de s'introduire ſous le régne de Cambiſes, s'accrut ſous celui de ſon ſucceſſeur. Cette nombreuſe ſuite de bons ſuccès qui accompagnoient les armes du Roy, la diſpoſition naturelle du cœur humain qui ſe porte de lui-même au plaiſir, la confiance qui naît de la proſpérité, & les récompenſes que la libéralité du Prince aſſignoit aux ſçavans, polit bientôt les mœurs

* *Herod. lib. 3. cap. 3. & ſeqq.*

changé en une noble fierté, convenable à la majeſté de l'Empire; la douceur de l'aimable Ariſtone lui concilioit tous les cœurs, & la ſageſſe de la vertueuſe Phédime, s'allioit ſi bien avec les différentes qualités des deux Princeſſes, qu'elle avoit trouvé le moyen d'être auſſi chere à Atoſſe qu'à Ariſtone.

Le jeune Prince Xerxès étoit déja l'objet des ſerviles adorations des Courtiſans; appellé par le droit de ſa naiſſance à ſuccéder à la plus puiſſante Couronne de l'Univers, on le regardoit après Darius comme le ſeul dont on dût eſpérer des graces; il avoit extérieurement tout ce qui pouvoit inſpirer le reſpect à des ſujets idolâtres de leurs Rois; de la bonne mine ſoutenue d'une taille noble & majeſtueuſe; mais de médiocres qualités que l'adulation corrompit & changea même en vices; il étoit, vain, foible, vo-

luptueux, peu propre aux affaires, timide, trop attaché à ſes plaiſirs; & bientôt ces défauts ſe tournérent en un orgueil inſupportable; ſon amour pour les plaiſirs alla juſqu'à la licence; ſon éloignement pour les affaires le rendit l'eſclave des femmes & des Eunuques qui le gouvernérent abſolument; & ſa timidité naturelle eut ſouvent les caractéres de la lâcheté.

Les autres Princes freres de Xerxès étoient encore trop jeunes pour qu'on pût juger de ce qu'ils ſeroient un jour; mais rien n'égaloit la beauté des Princeſſes: le Roy en avoit déja marié trois; Mandane étoit l'aînée: elle avoit toute la fierté d'Atoſſe ſa mere. Artoſoſtre venoit d'épouſer Mardonius, fils de Gobrias, qui ne ſe diſtinguoit pas moins par la grandeur de ſa naiſſance, que par la gloire de cette alliance. Le Roy lui avoit déja donné le commandement de l'ar-

mée qu'il deſtinoit à marcher contre les Grecs.

Mardonius étoit encore bien jeune pour un emploi de cette importance; mais les ſervices de ſon pere qui avoit contribué avec Darius à la libération de la Perſe, & ſon alliance avec le Roy, déterminérent ce choix. On n'avoit encore éprouvé ni la valeur ni l'habileté des Généraux Grecs; & on croyoit ſuffiſant d'envoyer contr'eux des armées nombreuſes: cette faute coûta bien du ſang à la Perſe.

Anytis étoit la plus belle des filles de Darius: l'Hiſtoire lui donne même cette louange flateuſe, qu'il n'y avoit perſonne en Orient qui l'égalât en beauté *: ce qu'elle ajoute du caractére de ſon cœur, ne peut faire la matiére d'un éloge.

* *Dinon in prima conſtructione quinti libri rerum Perſicarum autor eſt, Anytim uxorem Bagazi, Xerxis ſororem, ex eodem Patre, omnium fœminarum in Aſia fuiſſe & pulcherrimam, & petulentiſſimam.* Ath. lib. 13.

Anytis la plus belle des femmes avoit le plus violent penchant à la galanterie : elle aimoit éperduement, & elle ne conſultoit pas toujours les bienſéances de ſon ſexe, ni la dignité de ſon rang, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire une paſſion qui avoit élevé ſes ſens au-deſſus de ſa raiſon.

Un jeune Grec amené captif à Suſe, encore capitale du Royaume, y attira tous les regards. Miltiade qui s'étoit fait un établiſſement ſi conſidérable dans la Cherſonnèſe, avoit cru y affermir ſon autorité par un ſecond mariage avec Hegeſipile, fille d'Olorus, Roy de Thrace ; mais Darius à qui ſa puiſſance & ſa valeur étoient également ſuſpectes, trouva le moyen d'attirer les Scythes dans ſes Etats ; & d'ailleurs une flotte Phénicienne en ravageoit les côtes, & en avoit enlevé toutes les Places importantes, à la réſerve de

Cardie. Miltiade déſeſpérant de la pouvoir conſerver, fut obligé de chercher un aſyle ailleurs. Il médita ſa retraite dans l'Attique : il fit donc voile vers Athénes avec cinq Galéres qui lui reſtoient, penſant éviter la flotte Phénicienne qui étoit à l'ancre devant l'Iſle de Tenedos ; mais les Commandans ennemis avertis de ſa fuite, ſe mirent auſſitôt à le ſuivre. Miltiade eut le bonheur de les éviter avec quatre de ſes Galéres, & de gagner les Ports d'Athénes ; mais la cinquiéme commandée par ſon fils Metiochus, tomba malheureuſement entre les mains des Phéniciens. Miltiade le crut péri dans le combat, & le ſoin que le jeune Prince eut de cacher en Perſe ſon nom & ſa condition, confirma les bruits qui ſe répandirent de ſa mort.

Jamais homme n'étoit né avec de plus nobles & de plus vertueuſes qualités que Metiochus : comme il étoit

appellé par l'ordre de ſa naiſſance à ſuccéder aux Etats que Miltiade avoit dans la Cherſonéſe, il n'avoit rien oublié pour le rendre digne de remplir avec ſuccès un poſte ſi éminent. Il avoit été élevé quelque temps dans la Cour d'Amintas Roy de Macédoine. L'entrée des Perſes dans ce Royaume avoit obligé Miltiade d'en rappeller ſon fils : le jeune Metiochus s'en étoit arraché avec regret. Il étoit tendrement attaché à la jeune Gygée, fille d'Amintas ; mais il avoit enfin obéi aux ordres de ſon pere : depuis il s'étoit uniquement appliqué à ſes devoirs, & il y avoit ſi bien réuſſi qu'il n'étoit perſonne alors de plus aimable ni de plus accompli.

Metiochus attaqué par les Phéniciens n'oublia rien pour ſe défendre, il s'agiſſoit de ſe garantir de l'eſclavage des Perſes, Peuples dont le joug étoit en abomination parmi les Grecs. Il ne falloit donc

rien oublier pour s'en préſerver : la mort devoit être mille fois moins amére à un Grec que le joug des Barbares ; mais qui peut éviter ſa deſtinée ? Metiochus fut accablé par le nombre, & ſa Galére tomba enfin ſous la domination des vainqueurs.

Si le fils de Miltiade fut obligé de céder à ſa mauvaiſe fortune, il chercha du moins à céler à ſes ennemis une partie de leur avantage, en déguiſant ſon nom & ſa condition : il cacha le fils de Miltiade ſous les habits d'un Officier ordinaire, & de cette façon il tomba inconnu entre les mains du commandant Phénicien.

Sa jeuneſſe, ſa bonne mine, & ce je ne ſçai quoi de noble qu'il avoit dans la phyſionomie, firent impreſſion ſur le cœur du Barbare. Metiochus ſe fit paſſer pour un Carien attaché à la fortune de Miltiade, il prit le nom de Phénix,

& il ſe déguiſa ſi bien qu'on ne connut point ſon artifice. Le Commandant Phénicien lui fit un accueil rempli d'humanité, il lui fit donner un appartement commode, il lui laiſſa même une partie du butin qu'il avoit trouvé ſur ſa Galére; & lorſqu'il fut rentré dans les Ports de la Phénicie, & qu'il l'y eut laiſſé repoſer quelque temps, il l'envoya à Suſe pour être préſenté à Darius, comme un eſclave dont le Roy ſeul étoit digne.

Darius en qui l'orgueil de l'Empire n'avoit point effacé les ſentimens de l'humanité, fut touché de la diſgrace d'un jeune homme qui faiſoit paroître les plus nobles qualités. Metiochus marqua une fierté modeſte qui charma le Roy: il parla avec une éloquence vive & touchante, & il ſçut perſuader ce Prince que s'il ſupportoit impatiemment la perte de ſa liberté, c'étoit un adouciſſement à ſes peines que

de porter les chaînes du plus grand Roy de l'Univers.

Darius n'oublia donc rien pour raſſurer Metiochus, il voulut qu'il s'attachât à ſa perſonne, & qu'il fût un des eſclaves du Roy. C'étoit un poſte ſi éminent qu'il pouvoit être envié même des Perſes les plus qualifiés. Cet emploi donnoit entrée dans le Palais, & dans toutes les maiſons des Grands : privilége très-important dans un Etat où l'accès dans l'intérieur des familles étoit un crime de leze-Majeſté.

Metiochus avoit rendu les plus rudes combats en arrivant à Suſe, & le temps qu'il employa pour s'y rendre, fut pour lui une ſucceſſion perpétuelle de crainte & d'eſpérance, de joye & de douleur. Suſe renfermoit dans ſon enceinte l'objet de tous ſes vœux ; il avoit aimé l'adorable Gigée dès ſon enfance, & l'âge qui efface tout, n'avoit pû

effacer le ſouvenir des charmes de la fille d'Amintas : elle vivoit alors ſous les loix d'un autre. L'heureux Bubarez étoit l'époux de l'incomparable Gigée: Metiochus avoit perdu toute eſpérance d'être jamais à elle; incertain ſi elle ſe ſouvenoit encore de lui, il ne ſçavoit s'il devoit ſouhaiter ou craindre de la revoir. Jamais Amant n'eut de plus juſtes ſujets de s'allarmer. Gigée étoit vertueuſe, le luxe Aſiatique ne pouvoit avoir altéré ce ſentiment naturel qui l'attachoit, à tous ſes devoirs; & c'en étoit un pour elle de ne point offenſer Bubarez, encore jeune, vertueux lui-même, & fils de Megabiſe, l'un des ſept libérateurs de la Perſe.

L'emploi de Metiochus l'attachant auprès de Darius, ſa bonne mine le fit bientôt remarquer dans le Palais. Anytis ſentit en le voyant la plus vive émotion, & ſon inclination fut entraînée avec tant

de violence qu'elle ne put y réſiſter : elle le ſuivoit des yeux lorſqu'elle le voyoit, & de la penſée lorſqu'elle ne le voyoit pas : elle devint plus aſſidue que jamais chez le Roy, & elle avoit toujours mille prétextes pour faire mander Phénix ; ſes yeux fixement attachés ſur lui, faiſoient entendre aſſez clairement à Metiochus que la Princeſſe l'aimoit déja trop.

Mais il étoit peu ſenſible à cet honneur ; quelque belle que fût Anytis, d'autres feux embraſoient le cœur de Metiochus : il avoit revu Gigée en pluſieurs endroits, & elle lui avoit paru telle qu'il l'avoit trouvée ; c'eſt-à-dire la plus belle perſonne du monde. Gigée avoit jetté quelques regards inquiets ſur lui, & elle les avoit auſſitôt détournés : elle ſembloit ſe rappeller en le regardant une idée qui lui avoit été chere autrefois. Metiochus s'en étoit apperçu, & il

en avoit été cruellement affligé. Gigée ne pouvoit ainſi détourner les yeux que parce qu'elle cherchoit à étouffer un ſouvenir qui l'importunoit.

Gigée vivoit dans une aſſez grande liaiſon avec Anytis : un jour qu'elles ſe promenoient ſeules dans les jardins du Palais, elles apperçurent Metiochus aſſis ſur un ſiége de gazon, qu'un Plane couvroit de ſon ombre : il paroiſſoit plongé dans une profonde rêverie ; à la vue des Princeſſes, il ſe leva reſpectueuſement, Anytis l'apperçut, & s'adreſſant à Gigée : Cet eſclave, lui dit-elle, me ſemble ſouffrir une peine ſecrette, je le vois toujours triſte ou ſerieux, & je crois qu'il nous cache une condition plus relevée qu'il ne le dit ; j'ai envie de pénétrer ce myſtére. Ah ! Madame, répondit Gigée, gardez-vous bien d'inſultér au ſort des malheureux ; quelques douces que ſoient

les chaînes, ce ſont toujours des chaînes, & la faveur du plus grand Roy du monde ne balance point le prix de notre liberté. J'ai du moins envie de ſçavoir ſon hiſtoire de lui-même, reprit Anytis : je m'imagine que ſes aventures doivent être ſinguliéres, & que le récit pourra nous en amuſer durant notre promenade : ſouffrez que je me donne ce divertiſſement.

Gygée ne repliqua point ; elles s'aſſirent ſur un autre ſiége ; & auſſitôt Anytis fit dire à Metiochus de s'approcher ; il vint tout ému, le plaiſir de ſe revoir ſi près de Gigée lui cauſa un trouble dont il eut peine à ſe remettre. Anytis le regardant avec des yeux paſſionnés, lui adreſſa bientôt la parole : Carien, dit elle, tu diſſimules les peines que tu endures, & rien ne te touche dans ce Palais, ſa magnificence & ſa ſomptuoſité, la pompe & le luxe de ſes jardins, la beauté & l'admi-

rable variété des objets qui le rempliſſent, les bontés même dont le Roy t'honore, & les biens immenſes qu'il peut te faire, n'effacent point en toi le ſouvenir de ta Patrie : tu as peine à te faire à nos mœurs ; accoûtumé à la ſimplicité Gréque, tu regardes la néceſſité de vivre en cette Cour, comme un joug inſupportable qui te fait gémir mille fois le jour, dans le plus bel âge de ta vie, & dans le plus beau chemin où la fortune pouvoit te conduire, pour obtenir ſes plus précieuſes faveurs : eſt-il poſſible que rien ne puiſſe ici fixer ton affection, & qu'aucun objet ne t'y paroiſſe digne de tes regards ?

Madame, répondit Metiochus, en jettant un œil timide ſur Gygée, les Dieux me ſont témoins qu'ils ne pouvoient me conduire en des lieux que je ſouhaitaſſe davantage de voir, & qu'à mon gré ce Palais renferme dans ſa vaſte enceinte ce

qu'il y a de plus beau & de ſeul adorable dans l'Univers : mon cœur n'en eſt jamais abſent, & toujours il me repréſente ce qui doit plaire, & ce qui doit attirer tous les vœux. Cependant, Madame, ajoûta-t-il, il eſt encore en proie aux plus cruelles atteintes de la douleur, & rien ne lui peut faire oublier la perte ineſtimable qu'il a faite.

Eh ! quel bien te fait ainſi ſoupirer, interrompit Anytis, qui ſe flatoit déja d'être l'objet des peines du faux Carien ? Je ſouhaite d'en être inſtruite, & je t'offre mon ſecours pour remédier à tes maux s'il eſt poſſible. Ah ! Madame, repartit Metiochus, la fille de Darius quelque puiſſante qu'elle ſoit, ne ſçauroit réparer mes pertes.

Cette réponſe redoubla la curioſité d'Anytis : tu me donnes, ajoûta-t-elle, un deſir violent de ſçavoir tes aventures, & déja je m'intéreſſe à ta deſtinée, parle, inſtruis-

nous des événemens de ta vie.

Eh ! que puis-je vous dire, Madame, qui ſoit capable de vous ſatisfaire, reprit Metiochus ? Si l'image des peines les plus amères, ſi le récit des tourmens les plus rigoureux, ſi le détail du malheur le plus déplorable, peuvent avoir des charmes pour la Princeſſe Anytis, que ne doit-elle point attendre de l'hiſtoire de mes diſgraces ? Mais ſi elle eſt ſenſible aux maux des infortunés, ſi elle compâtit tendrement aux afflictions des malheureux, qu'elle me diſpenſe de lui raconter les triſtes événemens de ma vie : Ecoutez, Madame, continua-t-il, croyant que la Princeſſe ſouhaitoit qu'il achevât les funeſtes aventures de l'infortuné Phénix.

» Je ſuis né dans la Carie, où » mon pere tenoit un rang conſi- » dérable, ſa naiſſance l'égaloit aux » nobles, & ſa vertu répondoit à » la dignité de ſa condition : il

» étoit originaire d'Athénes ; mais
» une opulente ſucceſſion l'avoit ap-
» pellé en Carie , où il m'avoit
» donné une éducation Gréque :
» des raiſons aſſez puiſſantes l'en-
» gagérent à m'envoyer en Theſſa-
» lie pour être élevé auprès d'Ad-
» mete , dont il me deſtinoit la fil-
» le : je vis la jeune Euridice , & je
» m'attachai d'abord à elle , je n'a-
» vois que huit ans , & elle n'en
» avoit que ſix ; mais à cet âge elle
» charmoit déja tous les cœurs.
» Hélas ! que ce temps eſt encore
» cher à mon ſouvenir , que je rap-
» pelle encore avec plaiſir ces mo-
» mens pleins d'innocence & de
» douceur que je paſſois auprès de
» l'aimable Euridice ! que nos plai-
» ſirs étoient purs , qu'ils étoient
» touchans ! Je faiſois toute mon
» occupation du ſoin de lui plaire ,
» & elle ſouffroit mes aſſiduités
» avec une certaine joye qui ſem-
» bloit déja tenir du ſentiment.

» Comme nous ſçavions que nous
» étions deſtinés l'un pour l'autre,
» nous ne nous cachions point notre
» mutuelle affection : Euridice m'ap-
» pelloit ſon amant, je lui donnois
» les noms les plus tendres & les plus
» doux. Admete ſe plaiſoit à notre
» commerce, il ſe faiſoit quelque-
» fois raconter nos entretiens, nos
» aventures, nos dépits & quelque-
» fois nos petites jalouſies. Quatre
» ans ſe paſſérent dans une vie ſi
» pleine de charmes, & nous de-
» vions être unis lorſque la jeune
» Euridice auroit douze ans : j'avois
» donc encore trois ans à atten-
» dre ; mais ce temps ne me paroiſ-
» ſoit point trop long, parce que
» je devois le paſſer auprès de l'ai-
» mable Euridice. Hélas je m'en
» flatois vainement, une troupe
» impitoyable de Thraces inonda
» la Theſſalie, & força mon pere
» de me rappeller en Carie. Avec
» quelle douleur il fallut me ſépa-

» rer de la belle Euridice ? Jugez,
» Madame, de mon déſeſpoir ; l'in-
» clination s'étoit accrue avec l'âge,
» & elle étoit déja devenue en moi
» une forte paſſion : ma douleur
» eut tous les caractéres de celle
» d'un véritable amant : Euridice
» n'étoit pas moins affligée ; mais
» elle crut qu'il convenoit à la mo-
» deſtie de ſon ſexe de cacher une
» partie de ſa douleur ; c'eſt ainſi
» que cette aimable fille connoiſ-
» ſoit déja les néceſſités de la bien-
» ſéance ; elle me promit cepen-
» dant de m'aimer toujours, &
» nous nous ſéparâmes en nous don-
» nant mille tendres aſſûrances de
» la plus inviolable fidélité.

» Mais, Madame, peut-on ré-
» pondre de la fatalité des deſti-
» nées ? Admete pour appaiſer la
» ſévérité d'un parti Thrace, qui
» s'étoit emparé de ſes terres fut
» obligé de promettre l'aimable
» Euricide à l'un d'entr'eux, & ce

» mariage s'accomplit : ainſi je
» perdis l'eſpérance d'être jamais à
» elle ; ma douleur fut incroyable,
» lorſque j'appris cette nouvelle,
» d'autant plus affligé que je ſçus
» que la belle Euridice ne s'étoit
» donnée qu'avec regret. Hélas !
» que me ſert-il de l'avoir aimée
» & de l'adorer encore, ſi elle eſt
» au pouvoir d'un autre ? Je fis
» tout ce que je pus pour vaincre
» ma douleur & pour effacer le ſou-
» venir de la belle Euridice : Rien
» n'a pû me la faire oublier ; elle
» eſt toujours préſente à mes yeux
» telle que je l'ai vue, & je tâche
» quelquefois de me la repréſenter
» telle qu'elle eſt. J'y ſonge le jour,
» elle m'occupe la nuit, je lui par-
» le ſouvent, je lui fais de tendres
» reproches, je lui dépeins l'excès
» de mon amour & celui de mon
» martyr : elle verſe des larmes, &
» elle ne me répond point. Il ſem-
» ble que le Ciel ennemi de mon

» repos entretienne en moi le ſou-
» venir de mon amour, pour tra-
» verſer la paix de mon ame, je ſuis
» en proie aux plus cruels tourmens.
» C'eſt ce qui entretient en moi cet-
» te ſombre triſteſſe, dont je ſuis
» obſédé, je n'en ai point éxagéré
» les effets. Je ſens, Madame, tous
» les maux que je vous ai dit.

Ce récit donna une cruelle inquiétude à la Princeſſe, ſi elle jugea que Metiochus étoit capable d'une grande paſſion : elle fut au déſeſpoir d'apprendre qu'il en aimoit une autre : elle fit même éclater ſon dépit ; Carien, lui dit-elle, tu devois moins éxagérer tes maux, & j'attendois tout un autre denouement de l'idée que tu nous en a donnée d'abord. On ne croira pas que la perte d'un enfant de neuf ans t'ait cauſé de ſi cruelles amertumes, & je ferois peu de cas de ton eſprit, ſi je te croyois capable d'une ſi grande foibleſſe : jouis du

préſent, Phénix, & penſe qu'il n'y a que ce temps qui ſoit eſſentiellement à nous ; conſidére ce magnifique Palais, vois combien de beautés il renferme, & cherche à te délivrer de tes triſtes idées, par un attachement qui ait plus de ſolidité : crois-moi, Phénix, il eſt ici plus d'une Euridice, & le ſouverain reméde à la perte d'une maitreſte, eſt le choix d'une nouvelle ; éprouve ce ſecret, c'eſt le ſeul moyen de te conſoler.

Anytis ſe tut, & tirant alors une bague de prix de ſon doigt, accepte ce préſent, ajoûta-t-elle, & regarde comme un préſage aſſûré que l'amour te réſerve ici une maitreſſe plus belle & plus tendre que celle que tu as laiſſée en Theſſalie. Metiochus reçut avec un profond reſpect la bague que la Princeſſe lui offroit, & il ſe retira après avoir jetté ſur Gygée un regard qui acheva d'éclaircir tous ſes doutes.

La vertueuſe Gygée avoit trop bien entendu ce que Metiochus lui avoit dit, la rencontre qu'elle avoit ſouvent faite de lui dans les jardins du Palais, chez le Roy ou chez les Princeſſes, lui avoient rappellé tous les traits d'un amant qu'elle n'avoit vû que dans l'enfance ; mais qu'elle ſe ſouvenoit d'avoir tendrement aimé, ou que plutôt elle n'avoit jamais pû oublier : elle eût crû reconnoître le fils de Miltiade ſi pluſieurs raiſons n'euſſent éloigné d'elle cette idée. L'âge qui change les traits avoit ſeulement perfectionné ceux de Metiochus ; mais quelles raiſons eût-il eues de cacher ſon nom & ſa naiſſance qui lui pouvoient attirer une plus grande conſidération parmi les Perſes ? Cette réfléxion avoit d'abord éloigné tous les doutes de Gygée, & elle avoit depuis ſoigneuſement détourné les yeux de lui lorſqu'elle l'avoit rencontré, pour ne pas rappel-

ler une image encore trop chére à ſon ſouvenir.

Le diſcours de Metiochus ne lui laiſſa plus d'incertitude : elle avoit reconnu l'hiſtoire de ſon enfance ſous des noms imaginaires ; c'étoit la ſuite de la fiction. Quel ſujet de troubles & d'allarmes pour une perſonne vertueuſe ! Elle ſe croyoit éloignée pour jamais de Metiochus, & que la moitié de l'Aſie les ſéparoit ; il ne falloit pas moins que cette diſtance, pour la raſſûrer contre les atteintes d'une paſſion qu'elle ne pouvoit étouffer, & le hazard l'avoit amené à Suſe : il étoit dans des lieux où elle le reverroit tous les jours : Quels combats ne faudroit-il pas rendre pour ſe garantir des piéges que l'amour alloit lui tendre dans une Cour où la galanterie commençoit à devenir le goût dominant !

Pour ſurcroît de peine, elle s'étoit apperçue qu'Anytis étoit ſa ri-

vale ; l'empreſſement qu'elle avoit eu à faire approcher Phénix, la curioſité qu'elle avoit eue de ſçavoir ſon Hiſtoire, les avis qu'elle lui avoit donnés & le préſent qu'elle lui avoit fait, étoient autant de preuves de l'attachement qu'elle commençoit d'avoir pour lui. Quel nouveau ſujet de trouble ! Gygée s'apperçut qu'elle étoit jalouſe dans le temps même que ſon amant lui venoit de donner les plus fortes aſſûrances de ſa fidélité.

Anytis étoit trop belle pour qu'on pût en être aimé ſans y être ſenſible. Si Metiochus avoit encore paru touché des attraits de Gygée, c'eſt qu'il ignoroit les diſpoſitions d'Anytis ; il ne ſçauroit pas plutôt qu'il en étoit aimé, qu'il lui rendroit tous ſes vœux. Gygée faiſoit toutes ſes réfléxions en même temps ; elle craignoit d'être encora aimée du fils de Miltiade, & elle trembloit qu'il n'en aimât une autre,

Anytis vit Metiochus s'éloigner avec la plus cruelle peine : elle tomba dans une triſte rêverie, & regardant enſuite Gygée avec des yeux pleins d'une langueur paſſionnée ; pourquoi faut-il, dit elle, en ſoupirant, que les mœurs & que l'éducation mettent tant de différence entre les hommes, & leur inſpirent ſouvent les plus injuſtes averſions ? Cet eſclave nous haït ſeulement, parce que nous ſommes Perſes, & qu'il mépriſe notre nation, pendant qu'idolâtre de la ſienne, il regarde comme des vertus, ce qui au fond eſt peut-être un abus, & ce qui du moins nous paroîtroit ridicule ; il eſt jeune, il eſt aimable, je lui trouve de l'eſprit & beaucoup d'éducation. Il pourroit avec la faveur du Roy ſe faire ici le plus doux établiſſement ; mais il eſt épris d'une Gréque : il adore une chimére qu'il n'a point vue depuis dix ans, & qu'il ne ver-

ra ſans doute jamais, & c'en eſt aſſez pour lui faire mépriſer les charmes de la plus belle Cour de l'Univers. Hélas ! ma chére Gygée, que je ſuis éloignée de ces préjugés capricieux.

La Princeſſe ſe leva auſſi-tôt, & elle revint chez elle, où Gygée la ſuivit. Anytis parut toujours ſombre & rêveuſe; cette profonde triſteſſe lui parut d'un mauvais augure pour le ſuccès de ſa paſſion; mais elle n'étoit pas maitreſſe d'y réſiſter : elle imaginoit de ſi grands plaiſirs à être aimée du faux Carien, qu'elle étoit réſolue de tout employer pour le toucher. Gygée occupée elle-même de l'idée de ſa ſituation n'étoit pas moins inquiéte : elle quitta la Princeſſe, & elle revint chez elle, où elle s'abandonna ſans contrainte à toutes les réfléxions que lui inſpirérent les événemens de cette journée.

Quelles étoient alors les penſées

de Metiochus, & quel trouble ne lui cauſoit point la rencontre imprévue de Gygée ! Il avoit dépeint ſon amour & ſes peines avec la plus grande vivacité dans l'eſpérance de faire plus d'impreſſion ſur le cœur de la Princeſſe, afin qu'elle ne pût ignorer qu'il l'aimoit encore, & que ſa vue avoit rallumé tous ſes feux. Il avoit vû avec plaiſir qu'elle n'étoit pas indifférente au récit qu'il avoit fait, & qu'elle étoit tendrement agitée lorſqu'elle avoit entendu le détail de ſes maux ; mais étoit-ce aſſez pour être content ? Ces ſignes n'étoient-ils point équivoques ? Enfin pouvoit-il ſe flater d'être encore véritablement aimé de l'adorable Gygée ?

Ce qui achevoit de lui donner de l'inquiétude, c'étoit l'amour dont il s'appercevoit qu'Anytis étoit embraſée pour lui. Elle étoit ſi belle, qu'il eût ſans doute regardé comme la plus grande félicité d'être aimé

aimé de cette Princeſſe, s'il n'eût ſenti la plus violente paſſion pour Gygée. Mais plus il trouvoit de charmes dans la fille de Darius, & plus il croyoit mériter l'affection de ſa Princeſſe, en réſiſtant aux attraits d'Anytis : il fut donc inſenſible à ſa beauté & à ſes recherches ; & le plaiſir même de donner cet avantage à Gigée lui parut un ſi grand point de vertu que ſon amour en redoubla, & qu'il devint abſolument inſenſible aux appas d'Anytis.

Il paſſa la nuit dans ces agitations ; il ne put dormir, l'image de Gygée lui revint ſans ceſſe à l'eſprit, & ſon amour s'augmentant par les difficultés, il crut qu'un Grec ne devoit ſervir qu'une Gréque, & que la violence des Barbares lui ayant enlevé ſa maitreſſe contre le conſentement de ſon pere, elle ne devoit pas lui faire un crime de tous les efforts qu'il feroit

pour ſe rapprocher d'elle, & pour lui faire avouer qu'elle n'avoit point ceſſé de l'aimer.

Le titre d'eſclave du Roy qu'il avoit, lui donnant les entrées chez tous les Grands, ſous prétexte d'y porter les ordres du Prince, Métiochus s'en prévalut pour s'introduire chez Gygée à l'heure qu'il crut la trouver ſeule ; il traverſa tous les appartemens ſans que perſonne oſât l'arrêter, & il vint enfin à celui de Gygée : elle ſentit la plus vive émotion lorſqu'elle l'apperçut ; mais comme il n'avoit pas de temps à perdre, & qu'il craignoit d'être ſurpris, Madame, lui dit-il, les momens ſont chers à un homme qui attend de vous le repos dont il n'a pû jouir depuis le temps fatal qu'il vous a perdue, reconnoiſſez en moi l'infortuné Métiochus, que les vœux d'Amintas & de Miltiade appelloient à être l'époux de l'adorable Gygée. Le

récit que la Princeſſe exigea de moi hier eſt l'image naïve de mes malheurs ; c'eſt à leurs traits que vous avez dû me reconnoître : en avez-vous été touchée, incomparable Gigée ? Le fils de Miltiade n'eſt-il point effacé de votre mémoire ? Et vous ſouvenez-vous que ſi les Dieux ennemis ne vous avoient donné à Bubarez, vous ſeriez aujourd'hui l'épouſe de Métiochus.

Gigée eut beſoin de toute ſa vertu pour ne pas ſe trahir elle-même : la joye de revoir un amant qu'elle chériſſoit toujours, la vue du péril où il s'expoſoit pour la revoir, la douleur de ne pouvoir être à lui, & le ſouvenir de ce qu'elle devoit à Bubarez, s'offrirent tout à la fois à ſes yeux, & la jettérent dans un labyrinthe de réfléxions, dont l'une ſe rendoit auſſi-tôt maitreſſe de l'autre : elle aimoit toujours Métiochus ; mais elle aimoit auſſi ſon devoir, & il étoit difficile

de pouvoir bien allier ces divers ſentimens : conſidérant néanmoins qu'elle ne pouvoit méconnoître le Prince ſans lui cauſer un déſeſpoir, dont il ne ſeroit peut-être pas le maître, elle crut qu'il étoit à propos de prévenir le malheur qui en pouvoit arriver.

Seigneur, lui dit-elle, je n'ai pas oublié l'alliance que nos peres avoient autrefois projettée, & autant que la mémoire du ſage Amintas m'eſt chére, autant peut-être ai-je rappellé avec plaiſir ce temps heureux, où ſon choix avoit deſtiné ma main au fils du brave Miltiade. Mais, Seigneur, que les temps ſont changés, & que ce qui nous étoit permis en Macédoine ſouffre d'exceptions à Suſe ! Vous pouviez m'aimer, je pouvois y être ſenſible, & les Dieux me ſont témoins, ajoûta-t-elle en ſoupirant, que je ne l'y ai que trop été. Vous n'ignorez pas qu'un autre époux

m'unit à ſa deſtinée, & que c'eſt par l'ordre de mon pere que je vis ſous la loi de Bubarez.

Je ne l'ignore pas, Madame, répondit Métiochus ; mais je n'ignore pas non plus que ce choix fut forcé, que vous étiez dans un âge où le conſentement ne peut être libre, qu'enfin Amintas ne vous vit devenir l'épouſe d'un Perſe, qu'en déplorant ſa deſtinée qui le forçoit d'accorder à un barbare une fille aimable qu'il avoit engagée à un Grec. Rappellez, Madame, ce ſouvenir avec celui du malheureux Métiochus, & ne le déſeſpérez pas juſqu'au point de lui laiſſer croire que vous le revoyez avec regret.

Seigneur, répliqua Gigée, la joye que me cauſe votre préſence eſt empoiſonnée par les plus juſtes craintes : Non, ne me faites pas l'injure de croire que je ſois indifférente à cette joye ; c'eſt peut-

être la plus grande & la ſeule que j'aye reſſentie depuis que je fus arrachée à ma patrie, pour ſuivre en Perſe un époux qui avoit porté le fer & le feu dans les Etats de mon pere; mais, Seigneur, il eſt mon époux, & vous ne pouvez vous plaindre que des Dieux qui me l'avoient réſervé: Bubarez n'a point les défauts des barbares, il a toute la politeſſe des Grecs, & je lui dois cette juſtice, qu'il eſt digne par ſa vertu de mon affection: Je tremble en penſant qu'il n'a peut-être pas toute celle qu'il mérite, & que vous ne ſoyez, hélas! venu pour me forcer à lui ravir ce qu'il en a.

Madame, repartit Métiochus, que ce diſcours combla de joye, vous me rendez à la vie, que la perte de la liberté m'eût déja ravie, ſi le plaiſir de vous revoir ne m'avoit engagé à la prolonger; je ne prétens point vous forcer à offenſer Bubarez: non; j'ai des deſ-

ſeins plus raiſonnables, & je reſpecte trop Gigée pour attendre rien d'elle d'indigne de ſa naiſſance & de ſon pays ; mais, Madame, ajoûta-t-il, ſera-ce offenſer Bubarez, que de voir quelquefois Métiochus ? Banniſſez-moi pour toujours de votre préſence ſi j'abuſe jamais de cette grace ; mais ne me la refuſez pas, ou attendez-vous à voir le fils de Miltiade abréger le temps de ſon eſclavage, en abrégeant des jours qu'il ne ſonge à perpétuer que pour jouir toute ſa vie du plaiſir de vous adorer.

Ah ! Seigneur, interrompit Gigée, que me demandez-vous ? Ignorez-vous quelle eſt ici la rigueur des loix, & la délicateſſe des maris, pendant qu'ils jouiſſent impunément du droit d'être infidéles ? c'eſt un crime à leurs femmes de ſouffrir les regards d'un autre : ils ſacrifient tout aux moindres ombrages, & leur jalouſie n'épargne

aucune réputation : peut-être me ſeroit-il plus doux de mourir que de vivre ; mais du moins, Seigneur, ne ſouhaitez pas que je meure déſhonorée, & ne m'expoſez point par des démarches indiſcrettes au courroux d'un époux à qui je ſuis chere, mais qui n'eſt pas guéri des foibleſſes de ſa nation.

Je vous entens, Madame, repartit Métiochus, c'eſt moi qui doit renoncer à la vie pour vous mettre à couvert des ſoupçons de Bubarez. Seigneur, interrompit Gigée un peu émue, je croyois qu'il vous devoit être aſſez doux de vivre dans les mêmes lieux où je ſuis, & que dans l'état où la fortune vous a réduit, vous n'aviez autre choſe à ſouhaiter ; mais puiſque la mort a pour vous plus de charmes qu'une telle condition, & puiſque vous pouvez recourir aux plus violens remédes pour vous en délivrer, ſouffrez que je doute de

l'amour dont vous dites que vous brûlez pour moi.

Cruelle ! s'écria Métiochus, que vous uſez tyranniquement de cet amour, dont vous ne feignez de douter que pour m'accabler. Vous voulez que je vive, que je vous aime, & que je ne cherche point à vous voir, je m'y réſous, puiſque vous l'ordonnez ; mais croyez, inhumaine, que la mort la plus barbare me ſeroit mille fois plus douce qu'une telle vie. Il ſortit en finiſſant de parler, & il laiſſa Gigée dans la plus déplorable ſituation où elle ſe fût jamais trouvée.

Métiochus outré de douleur & de déſeſpoir revint s'enfermer chez lui, & il réſolut de ne plus ſe montrer qu'avec Darius, lorſque la néceſſité de ſes factions l'obligeroit de ſuivre ce Prince. Il ne ſortit donc plus de l'appartement du Roy. Cette retraite ſurprit Anytis, & elle l'affligea ; elle aimoit éper-

dument, & ſa paſſion avoit cette incommodité, qu'elle ne pouvoit la faire éclater ſans ſe déshonorer, & ſans expoſer les jours de ſon amant. Le préſent qu'elle lui avoit fait, devoit lui avoir ouvert les yeux : cependant il ne paroiſſoit point ; fuyoit-il ſa préſence ? Elle avoit lieu de le craindre : & quel ſurcroît de matyr que la plus belle Princeſſe de la terre, & la fille du plus grand Roy du monde, eût fait des avances à un eſclave, auſquelles il ne répondoit point ? Cette réfléxion la plongeoit dans le plus noir déplaiſir. Etoit-ce prudence, & parce qu'il craignoit peut-être de la commettre, qu'il évitoit ſa rencontre ? Il ne l'aimoit donc point, ou il ne l'aimoit guére, s'il étoit capable de ſe poſſéder ainſi. Cette autre penſée ne l'affligeoit pas moins que la premiére, & elle en concluoit en gémiſſant, qu'elle n'étoit point née

pour être aimée de Phénix:

La Princeſſe ne put ſoutenir long-temps un état ſi violent, elle ſouffroit trop de ſon incertitude, & comme elle préféroit l'amour à toutes les autres paſſions, elle chercha les moyens de s'éclaircir. La bague qu'elle avoit donnée à Métiochus étoit un gros rubis, ſous lequel étoit caché le portrait d'Anytis; en paſſant le doigt ſur un petit reſſort caché dans un côté de la bague, on faiſoit lever le rubis, & on découvroit le portrait. La Princeſſe ne ſçavoit ſi Métiochus avoit apperçu ce ſtratagême, & juſques-là elle ſe flatoit qu'il ignoroit qu'elle l'aimât; elle voulut l'en faire appercevoir elle-même: elle ſortit un matin de ſon appartement avec une fille à qui elle ſe confioit; elle ſe déguiſa en Jouaillier, & portant avec elle toutes ſes pierreries, elle vint chez Métiochus avant qu'il fût ſorti.

Anytis étoit ſi bien déguiſée que Métiochus ne la reconnut pas, & lui-même il étoit ſi diſtrait qu'il n'y fit aucune attention : elle le pria de l'introduire chez le Roy, pour lui faire voir, diſoit-elle, des pierreries de grand prix qu'elle vouloit vendre : Métiochus lui dit qu'il falloit s'adreſſer à quelque autre, & que cette commiſſion n'étoit point de ſon emploi ; mais elle le preſſa ſi vivement qu'il s'engagea de la ſervir : elle lui fit voir enſuite ſes pierreries : & feignant auſſi-tôt d'être frapée de l'éclat de ſa bague, Seigneur, lui dit-elle, vous avez là un rubis de grand prix, voulez vous m'en accommoder ? Non, reprit Métiochus, je le garderai ; j'acheterois plutôt toutes vos pierreries que de me défaire de celle-ci.

Cette réponſe ne déplut pas à la Princeſſe ; elle pria Métiochus de lui faire voir ſa bague ; il la tira de

ſon doigt, & il la mit entre les mains d'Anytis : elle la regarda de près, & l'ayant aſſez conſidérée, elle pouſſa le reſſort, elle expoſa le portrait au jour. Dieux ! s'écria-t-elle, quelle magie ! un portrait ſous le rubis ! Métiochus fut auſſi ſurpris que la Princeſſe feignoit de l'être : il parut rêveur & inquiet ; Anytis le regardoit fixement : Seigneur, lui dit-elle, cette aventure ſemble vous chagriner. Vous êtes fâché ſans doute que le hazard m'ait découvert votre ſecret ; mais je n'en abuſerai point, ſoyez aſſûré de ma diſcrétion : vous êtes obligé d'en avoir, répondit Métiochus ; & qui que vous ſoyez, j'oſe vous le recommander, je voudrois me cacher à moi-même ce ſecret : Quoi ! Seigneur, reprit Anytis, avec un peu d'émotion, vous êtes fâché de ſçavoir ce ſecret. Et qu'a-t-il de ſi chagrinant ? Ce portrait a tant d'attraits ; vous en eût-on fait préſent,

ſi on ne vous eût pas aimé ? L'euſſiez-vous reçû ſi vous n'euſſiez pas brûlé de la même flamme ? Je vous aſſûre, répondit Métiochus, que j'ignorois l'artifice de cette bague, & que ſi je l'euſſe connu, je ne l'aurois point acceptée.

Vous ne l'auriez point acceptée, s'écria la Princeſſe ! Ah ! malheureuſe Anytis. Cette exclamation qui fut ſuivie d'un profond ſoupir, fit ouvrir les yeux à Métiochus ; alors il reconnut la Princeſſe : ſon embarras fut extrême. L'infortunée Anytis étoit ſi émue qu'elle ne pouvoit parler : le dépit de voir ſes recherches mépriſées l'arrêtoit, & l'excès de ſon tourment l'excitoit à ſe plaindre ; mais la honte de ſe voir dédaignée par un eſclave, lui donnoit auſſi-tôt d'autres ſentimens. Le malheureux Métiochus de ſon côté trouvoit un danger égal à parler & à ſe taire ; il ne pouvoit avouer à la Princeſſe qu'il

étoit insensible à ses avances ; sans achever de l'offenser, & c'eût été se trahir que de feindre de l'aimer.

L'embarras étant égal de part & d'autre, Anytis prit enfin la parole, & sans se faire connoître davantage, je n'ai plaint la Princesse, dit-elle, que parce que son portrait semble tombé entre les mains d'un homme qui n'en connoît pas tout le prix : je ne puis m'empêcher de l'en avertir ; tâchez de mériter votre grace en l'appaisant ; mais craignez sa vengeance, si vous ne la désarmez promptement. A ces mots, Anytis ramassant ses pierreries, sortit brusquement en jettant encore un regard passionné sur Métiochus.

Il n'eut pas la force de l'arrêter ; il resta en proie aux plus tristes réflexions ; il se crut perdu, & il pensa que la Princesse alloit l'immoler à sa juste fureur. Peut-elle moins faire, ajoûtoit-il ? Elle aime, elle est toute puissante ; plus elle est bel-

le & plus elle doit être irritée de la réſiſtance que je fais à ſes charmes. Bizarre effet de la deſtinée qui me perſécute ! La fille de Darius m'offre ſon cœur, je mourrai peut-être pour l'avoir refuſé, & je ne puis vivre ſans être aſſûré de celui de Gigée. Dieux ! ajoûtoit-il, achevez votre ouvrage, abrégez par les mains d'Anytis la vie d'un malheureux qui ne peut vivre ſans l'amour de Gigée.

La Princeſſe gémiſſoit alors dans ſon appartement, où elle s'abandonnoit à tous les tranſports du déſeſpoir & de l'amour : plus Métiochus lui paroiſſoit froid, & plus elle enviſageoit de charmes à s'en faire aimer ; & comme l'idée du plaiſir étoit plus forte en elle que celle de la douleur, elle étoit encore réſolue de tout ſacrifier pour vaincre l'indifférence de l'inſenſible Carien. Ses déſirs s'accroiſſoient par les obſtacles : elle ſe reprochoit

quelquefois de n'en avoir pas assez fait ; puisqu'elle s'étoit exposée une fois, elle ne devoit pas s'arrêter : peut-être que le respect avoit empêché les transports de l'amour. Un esclave qui se voit recherché par la fille de son maître, & quel maître ! doute long-temps s'il doit conter sur des apparences souvent trop flateuses pour n'être pas quelquefois périlleuses : elle devoit parler ; elle devoit instruire de sa passion celui qui en étoit l'objet. Quand on est si fort au-dessus des autres, il faut les encourager à tout espérer. La malheureuse Anytis joignoit à la douleur qu'elle ressentoit de ne se croire pas aimée, le reproche singulier de n'avoir peut-être pas fait assez de choses pour l'être.

Elle résolut donc de faire un dernier effort ; elle fit rendre une Lettre à Métiochus : il y trouva ces paroles mystérieuses.

» La Déeſſe qui vous eſt appa-
» rue n'eſt point offenſée du refus
» que vous ſemblez avoir fait de
» ſes faveurs : elle juge que le reſ-
» pect & l'étonnement, ou peut-
» être l'excès des ſentimens du
» cœur en ont empêché les expreſ-
» ſions : banniſſez loin de vous
» une crainte injuſte : ce n'eſt point
» ainſi qu'il faut ſervir les Dieux :
» ils ne diſtinguent ni les rangs ni
» les noms ; un eſclave chargé de
» fers leur eſt auſſi agréable que le
» plus puiſſant Prince de la terre :
» Défaites-vous donc d'une timi-
» dité qui leur déplaît, & crai-
» gnez de les irriter par un excès
» de défiance : de la même main,
» dont ils prodiguent les biens,
» quand on les aime, partent les
» peines & les ſupplices, lorſqu'on
» mépriſe leurs graces. Adieu :
» on viendra chercher votre ré-
» ponſe. «

Cette Lettre jetta Métiochus

dans un nouvel embarras ; il ne put ſe réſoudre à flater la paſſion d'Anytis & ſes empreſſemens le refroidirent loin de l'enflammer : il comparoit cette conduite avec celle de ſa chere Gigée : quelle différence de ſentimens & de mœurs ! Il en aimoit davantage la fille d'Amintas, & ce nouvel attrait lui donnoit un plus fort éloignement pour celle de Darius : il ne craignit plus de l'offenſer ; il ne pouvoit que mourir ; il lui fit donc cette réponſe.

» La Divinité qui m'eſt apparue » eſt la plus belle des Déeſſes ; elle » fait l'ornement des Cieux, & » elle mériteroit l'amour du Maî» tre des Dieux, ſi elle n'en étoit » pas la fille ; mais que peut-elle » eſpérer d'un malheureux eſclave, » qui n'a que des vœux ſtériles à lui » offrir, & dont l'encens profane» roit ſes auguſtes autels ? Qu'elle » s'arrête donc aux hommages des

» Immortels, ſeuls ils ſont dignes » d'elle, comme elle eſt ſeule di- » gne d'eux : qu'elle laiſſe à des Di- » vinités inférieures le ſoin de veil- » ler au bonheur des hommes foi- » bles & mépriſables, & qu'elle » ſonge que la mort eſt le plus » grand bien qu'un eſclave puiſſe » déſirer. «.

Ingrat ! s'écria la Princeſſe, après avoir lû cette Lettre, tes vœux ſeront accomplis, & puiſque la mort te paroît un bien préférable au cœur que je t'offrois ; je ne différerai pas long-temps ton bonheur, auſſi-bien étois-je réſolue à le faire ce bonheur : & puiſque la mort peut ſeule te ſatisfaire, attens-là de ma juſte fureur.

Anytis verſa un torrent de larmes après ces triſtes réfléxions : elle paſſa bientôt d'une extrêmité à l'autre, & l'amour lui repréſentant un homme ſi cher à ſes déſirs, expirant ſous ſes coups, elle frémit

d'horreur : la plus tendre pitié prit auſſi-tôt le deſſus, & ſes idées de vengeance cédérent aux vives impreſſions de la douleur. Elle verſa de nouvelles larmes, & elle ne ſçut plus quel parti prendre.

Le meilleur étoit de chercher à ſe guérir d'une paſſion qui faiſoit déja le malheur de ſa vie, & qui rendoit la plus belle & la plus grande Princeſſe du monde, la plus miſérable & la plus infortunée. Mais quand l'amour eſt pour ainſi dire le caractére du cœur, quand l'idée même du déshonneur ne peut le vaincre, les ſecours de la raiſon ſont bien foibles. L'infortunée Anytis s'aveugloit ſur les ſuites d'une paſſion preſque furieuſe.

Elle eut alors recours à Gigée : vous connoiſſez ce Carien, lui dit-elle, eſclave du Roy : j'ai pitié de ſon ſort, je ſçai qu'il eſt menacé d'un péril certain, & que ſa mort eſt aſſurée, avertiſſez-le du danger

qu'il court ; il eſt de Carie, vous êtes de Macédoine, & il a long-temps aimé dans la Theſſalie : peut-être que les conſeils d'une Gréque pourront quelque choſe ſur lui ; ſa faute n'eſt pas irréparable. Il peut encore éviter la mort qu'il mérite, je l'en ai fait avertir ; mais il n'en profite pas : faites quelques efforts, ma chére Gigée, pour ſauver un malheureux qui va périr, ſi vous ne m'aidez à le garantir du ſupplice.

Gigée frémit en entendant ce diſcours ; elle n'eut pas de peine à juger que le crime de Métiochus étoit de n'avoir pas répondu, ſans doute, aux avances d'Anytis. Elle en fut allarmée ; l'amour pouvoit ſe changer en fureur dans l'ame de la Princeſſe, & la porter peut-être aux plus grandes extrêmités. Si ſa rivale l'eût obſervée, elle ſe fût aiſément apperçue par ſon trouble, qu'elle prenoit autant d'intérêt qu'elle à la vie de Métiochus. Elle

ſe remit à la fin, & elle s'informa du crime qu'avoit commis l'infortuné Phénix : car c'étoit ſous ce nom qu'il étoit ſeulement connu d'Anytis.

Il ne m'eſt point permis de vous en dire davantage, répondit la Princeſſe, profitez de l'avis que je vous donne, ſi vous voulez ſauver un homme allié de vos Grecs, & qui me ſemble cacher ſous des habits d'eſclave une condition plus relevée qu'il ne la veut faire paroître.

Anytis n'en dit pas davantage, & elle laiſſa Gigée dans le plus grand embarras. Ce n'étoit point la douleur d'avoir Anytis pour rivale qui l'affligeoit : elle connoiſſoit par les menaces de cette Princeſſe qu'elle n'étoit point aimée ; mais elle craignoit l'effet de ces menaces ; elle ne ſçavoit même comment s'y prendre pour donner à Métiochus un avis qu'il ne ſe réſoudroit peut-être pas aiſément à ſuivre.

Elle fit ouverture de ſes peines à Meda, jeune Medoiſe, que ſon mari avoit miſe auprès d'elle, & dont elle avoit éprouvé la fidélité. Pour te faire connoître mon embarras, ma chere Meda, lui dit-elle, écoute l'hiſtoire de mes malheurs, ou plutôt apprens ſans détour & ſans aucune fiction, de quelle maniére ma foi fut autrefois engagée à Métiochus : peut-être ce récit te diſpoſera-t-il plus volontiers à me rendre dans cette occaſion les ſervices que j'oſe éxiger de ton zéle.

HISTOIRE

De Gigée & de Métiochus.

LE Royaume de Macédoine fut fondé par Caranus, de l'illuſtre race des Heraclides, trente-huit ans avant la premiére Olympiade : Juge, ma chere Meda, de l'antiquité

l'antiquité de cet Etat, & de la nobleſſe de la Maiſon régnante: Mon pere Amintas étoit iſſu de cette illuſtre race, & il rapportoit comme tu vois la gloire de ſon origine au fameux Alcide, ſi connu par ſes travaux & par l'honneur qu'il a eu après ſa mort d'être mis au rang des Dieux que la Gréce adore.

Amintas n'avoit que deux enfans, le Prince Aléxandre qui lui a ſuccédé, & moi j'étois encore dans l'enfance lorſqu'on engagea ma foi avec Métiochus, fils de Miltiade Prince de la Cherſonèſe, où il étoit ſoutenu par les Athéniens: comme il eut beſoin d'alliance pour ſe maintenir, il crut que celle d'Amintas lui étoit néceſſaire, & il propoſa au Roy mon pere de me donner au Prince ſon fils, à condition que le jeune Prince ſeroit élevé en Macédoine: je n'avois alors que ſix ans, & le Prince en avoit huit. Il fut amené ſuivant ce pro-

jet, il avoit la liberté de me voir tous les jours, & quelque jeune que je fuſſe, je ne laiſſai pas de le regarder comme deſtiné à être mon époux. Il me voyoit des mêmes yeux, & bientôt il témoigna pour moi un attachement dont tu vas apprendre les ſuites.

Diſpenſe-moi, ma chére Méda, de t'entretenir ici des aventures de notre enfance : Métiochus en agiſſoit avec moi en amant ; il témoignoit un extrême empreſſement à me voir, beaucoup de chagrin quand il me quittoit, & une grande inquiétude s'il ne me voyoit pas. Il n'eſt que trop vrai que les cœurs des enfans ſont capables des plus tendres paſſions ; je m'accoutumai au langage de Métiochus, & je l'aimai autant que je le pus : heureuſe ? ſi ces ſentimens s'en étoient allé avec l'enfance, mais l'habitude & l'idée d'être un jour unie au fils de Miltiade me l'avoient rendu

trop cher, il ne m'a pas été poſſible de l'oublier depuis.

Ce fut alors que les troupes du Roy ſous le commandement de Mégabiſe inondérent l'Europe, & tournérent leurs armes contre la Thrace, & la Macédoine. Miltiade en fut allarmé, il rappella ſon fils, & je vis partir le jeune Métiochus avec une extrême affliction: il me jura mille fois qu'il me ſeroit toujours fidéle, & qu'il ne perdroit jamais le ſouvenir de ſa chere Gigée: je ne répondis que par des larmes, elles ſembloient faire la même promeſſe pour moi.

Ce fut dans ces circonſtances que Mégabiſe envoya demander le feu & l'eau à mon pere. Il fit choix pour cela de ſept Officiers qui étoient après lui les plus conſidérables de l'armée *. La Macédoine n'étant point en état de ré-

* *Poſt eum erant in exercitu ſpectatiſſimi* Herod. lib. 5. c. 17.

ſiſter aux forces des Perſes, le Roy fut obligé de ſubir les conditions qu'on lui voulut impoſer. Il ſe ſoumit donc à l'Empire de Darius, & afin qu'on ne pût douter de la ſincérité de ſa ſoumiſſion, il invita les Envoyés de Mégabiſe au plus ſuperbe banquet : rien ne manqua de ce qui pouvoit rendre cette fête ſolemnelle. Les Perſes en parurent extrêmement ſatisfaits ; mais lorſque le vin les eut échauffés, Seigneur, dirent-ils, en s'adreſſant au Roy, vous n'avez rien oublié pour nous témoigner votre affection, & nous jugeons par l'accueil que nous avons reçu de vous, de la ſincérité de votre zéle ; mais puiſqu'enfin vous avez reconnu le Roy pour ſouverain, & qu'il a reçu de vous les marques de l'hommage, accommodez-vous à nos uſages : Nous avons accoutumé dans nos feſtins de faire entrer les Dames à la fin du repas, & de les admettre

à table : Ne nous refuſez pas cette grace, & que nous jugions par là que vous adoptez les mœurs des Perſes.

La ſévérité Gréque s'oppoſoit à cette demande : on ne permet point parmi nous que les femmes ſe montrent dans la débauche & la licence des banquets ; cependant Amintas voulut bien encore avoir cette complaiſance. Il manda les Dames du Palais, & il les engagea de prendre place auprès des Ambaſſadeurs : ce fût, ma chere Méda, l'origine de mon malheur, & la cauſe de mon mariage avec Bubarez.

Les Perſes qui avoient bû avec excès, abuſérent inſolemment de la grace qu'on leur avoit faite : bientôt ils s'embraſérent à la vue de l'objet ; & comme le vin les enhardiſſoit, ils ne gardérent aucun ménagement. Le Roy ſouffrit cette inſulte avec impatience, mais le

jeune Aléxandre mon frere, plus vif & plus véhément, s'appercevant de la peine d'Amintas, l'engagea de ſortir de table, & de lui laiſſer le ſoin d'achever la fête. Le Roy qui n'étoit point fait aux maniéres des barbares, ſortit en effet, & chargea le Prince de faire en ſa place tous les honneurs de cette journée.

Aléxandre ſe voyant alors libre, s'adreſſe aux Perſes & les invite à nommer chacun ſans façon celle des Dames qui étoit la plus à ſon gré: cette offre fut acceptée; le Prince fit auſſi-tôt retirer les femmes, & il aſſura les Envoyés qu'elles reviendroient après le bain; mais il avoit donné des ordres bien différens. Le fier Aléxandre n'avoit pû ſouffrir cet affront ſans chercher à s'en venger. De jeunes hommes rentrérent dans la ſalle du feſtin en habits de femmes, cachans des poignards ſous leurs ro-

bes. Les Perſes avoient continué de boire, & il ne leur reſtoit plus de raiſon, ils ne s'apperçurent donc point de cette tromperie; mais lorſqu'ils voulurent enfin aſſouvir leur infame brutalité, les jeunes Macédoniens tirant en même temps leurs poignards de deſſous leurs robes, les plongérent dans le ſein des barbares.

Ce fut ainſi que mon frere vengea les droits de l'hoſpitalité violée & ceux de la Majeſté Royale, & qu'il punit l'inſolente brutalité des Perſes. Mais on fut bientôt informé que Mégabiſe irrité de la perte des ſiens, ſe diſpoſoit à ſon tour à en tirer raiſon : il envoya des Commiſſaires en Macédoine pour en faire informer : Bubarez ſon fils étoit à la tête, Alexandre ſans s'étonner alla au-devant de lui. Bubarez étoit vertueux, ſage, & il avoit ordre de Mégabiſe d'en uſer avec beaucoup de circonſpec-

tion, pour ne pas rendre le joug des Perſes odieux à des peuples nouvellement conquis. Aléxandre excuſa ſa violence ſur l'inſolence des Ambaſſadeurs. Bubarez ſembloit entrer dans ſes raiſons ; mais il ne s'expliquoit point ; enfin il arriva à Pella capitale de la Macédoine.

Je n'avois encore que huit ans ; cependant je ne ſçai par quelle fatalité je plûs à Bubarez ; il parut rempli de reſpect pour Amintas, & d'eſtime pour Aléxandre ; enfin il me demanda en mariage à l'un & à l'autre : c'étoit le moyen de terminer tous les différends à l'amiable. Amintas craignit d'offenſer par un refus un Juge qui pouvoit le perdre ou ſon fils. Que te dirai-je, ma chere Méda, je fus promiſe à Bubarez & je l'épouſai par l'ordre de mon pere, & par le ſuffrage de mon frere. Je ne te dirai point avec quel regret j'obéis, j'aimois toujours

Métiochus, & je le perdois pour jamais : je ſouffris cette violence avec toute la douleur imaginable, & quelque temps qui ſe ſoit écoulé depuis, je n'ai pû perdre le ſouvenir du malheureux fils de Miltiade.

Cependant on m'envoya en Perſe pour y être élevée auprès de la mere de Bubarez, dans les mœurs & les façons des Perſes ; je fus ſurpriſe en arrivant à Suſe de la magnificence de ſes Palais, de la beauté de ſes jardins, de l'éclat & de la pompe de cette Cour ; mais je n'en fus point éblouie. Cette vertueuſe ſimplicité dans laquelle j'avois été nourrie, cet éloignement des vaines ſuperfluités, dont les Perſanes ſont idolâtres, & cette innocence de mœurs que j'avois appriſes en naiſſant, me paroiſſoient toujours préférables au faſte orgueilleux qui m'environnoit : je regrettois ſans ceſſe ces premiers momens que j'avois paſſés dans le Palais de mes

peres, où contente du néceſſaire, j'ignorois cet art pernicieux, qui multiplie les beſoins en multipliant les richeſſes : ſur-tout l'image de Métiochus me ſuivoit en tous lieux, & quoi qu'on m'eût inſtruite à l'oublier, quoiqu'on me l'eût même ordonné, je ſentois que tous mes efforts étoient inutiles, & que je ſerois éternellement malheureuſe avec Bubarez.

Il s'eſt paſſé plus de dix années depuis ce temps, ſans qu'il m'ait été poſſible d'effacer cette fâcheuſe idée : une choſe me raſſuroit, c'eſt que je contois du moins de ne point revoir Métiochus. L'éloignement de l'objet m'ôtoit d'ailleurs les moyens de manquer ; & ſi je ſouffrois quelque peine, elle étoit intérieure. Cependant admire, ma chere Méda, la bizarrerie de ma deſtinée : un Dieu ennemi de mon repos a conduit Métiochus en ces lieux, il fuyoit avec ſon pere vers

Athénes ; il a été pris dans le trajet, & envoyé à Suſe, où il s'eſt caché ſous le nom de Phénix, n'oſant ſans doute faire connoître aux Perſes le fils de Miltiade, je le vis pluſieurs fois dans le Palais. Que devins-je, hélas ! à ſa rencontre ? l'image de ſes traits me rappella ceux de Métiochus, je crus le voir, & c'étoit lui-même que je ne reconnoiſſois pas : je m'imaginai aiſément que cette reſſemblance étoit un jeu de la nature ; enfin cette énigme s'eſt éclaircie, & j'ai connu que c'étoit mon premier amant que je revoyois.

Juge de mon affliction quand j'ai prévû les combats où cet événement alloit m'expoſer ; mais hélas ! j'étois deſtinée à de plus grands malheurs, il falloit pour mettre le comble à mon infortune que ce même Métiochus plût à la Princeſſe Anytis, & qu'elle ne pût en être aimée. J'ai vû ſon amour &

je n'en puis douter ; mais le danger qui menace les jours du fils de Miltiade, ne peut être que le châtiment du peu d'attention qu'il a eu pour les avances d'Anytis. Va le trouver, Méda, fais-lui entendre qu'il ne peut mieux faire que de répondre à l'amour de la Princeſſe, qu'elle eſt belle, qu'elle eſt fille du Roy, qu'elle a mille moyens pour le perdre, & que le plus grand témoignage qu'il peut me donner de ſon dévouement, c'eſt de céder aux feux d'Anytis.

Cette négociation n'étoit pas facile à conduire, il ne falloit pas que Méda fût reconnue, ou elle expoſoit Gigée aux juſtes ombrages de ſon mari, qui euſſent infailliblement entraîné la perte de Métiochus : Méda crut avoir trouvé un déguiſement convenable : elle prit des habits d'Eunuque, & elle vint ſur le ſoir au Palais, où elle s'introduiſit dans l'appartement de

Métiochus ; il étoit ſeul alors, & comme il ne connoiſſoit point Méda, il trembla d'abord qu'elle ne vînt de la part d'Anytis ; mais bientôt elle ſe fit connoître : elle lui expoſa le ſujet qui l'amenoit, & les ordres qu'elle avoit reçus, de le porter à s'engager avec la Princeſſe.

Quelle fut alors la douleur du Prince lorſqu'il ſçut ce que Gigée exigeoit de lui ? Quoi ! c'eſt par ſes ordres, s'écria-t-il, que je dois m'attacher à la Princeſſe, & penſe-t-elle que j'aye un cœur ſi facile à changer ! qu'elle me le rende donc ce cœur, ſi elle veut que j'en diſpoſe. Il n'eſt plus à moi, elle me l'a enlevé avant que j'en connuſſe le prix.

Seigneur, reprit Méda, Gigée n'éxige ce ſacrifice de vous, que parce que vous lui êtes encore cher, & qu'elle veut conſerver vos jours menacés par la Princeſſe. Ah ! reprit Métiochus, la vie m'eſt inuti-

le, ſi je ne l'employe à aimer Gygée. Anytis peut à ſon gré diſpoſer de ma tête : elle peut me faire livrer aux plus cruels ſupplices ; mais elle ne ſçauroit me faire ceſſer d'adorer la cruelle Gigée : allez, ajoûta-t il, & lui dites que j'attens l'éxécution de l'ordre des Dieux, & que ſi je ne puis vivre ſans m'attacher à la fille de Darius, le trépas le plus affreux me paroît préférable à cette honteuſe propoſition.

Méda ne put rien obtenir ni par remontrances, ni par ſes priéres ; & afin que Gigée ne pût douter de la réſolution de Métiochus, il l'en aſſura par cette lettre.

» Toutes vos raiſons ſont inutiles, Madame, je ſuis réſolu de » braver le courroux d'Anytis & » d'adorer ſans ceſſe celle que j'ai » toujours éperdument aimée : eh » quoi ne m'avez-vous pas été promiſe dès l'enfance ? Ne m'avez-

» vous pas permis alors de vous ai-
» mer ? Ne me diſiez-vous pas que
» vous m'aimiez auſſi ? Croyez-vous
» hélas ! que je l'aye oublié ? C'eſt
» le ſeul ſouvenir qui puiſſe m'être
» agréable dans une vie remplie
» de trouble & d'amertume : non,
» Madame, je ne l'effacerai point
» de ma mémoire, quelque impé-
» rieux que ſoient vos ordres. Ja-
» mais Anytis ne régnera où vous
» avez commencé de régner ; c'eſt
» à vous ſeule qu'eſt dû l'empire de
» mon cœur, & c'eſt à vous ſeule
» que je le réſerve ; que la foible
» Anytis murmure, éclate, & ton-
» ne même contre mes jours, Mé-
» tiochus ne craint ni les attraits
» de ſa beauté, ni les effets de ſa
» vengeance. «

Cette Lettre devoit cauſer de nouveaux troubles à Gigée. L'inquiéte Anytis faiſoit veiller autour de l'appartement de Métiochus. Méda fut ſuivie au ſortir du Palais,

& fouillée par des inconnus : on lui trouva la Lettre du Prince & on s'en saisit ; c'étoit ce qu'elle avoit le plus d'intérêt de conserver : elle ne put empêcher que cette Lettre ne tombât entre les mains des Emissaires de la Princesse.

Cette Lettre étoit en Grec ; Anytis ne l'entendoit point, son inquiétude redoubla, elle étoit même sans adresse : elle accourut chez Gigée, elle crut qu'elle ne devoit s'adresser qu'à elle pour se faire interpréter cette Lettre.

La malheureuse Gigée avoit appris avec une douleur inexprimable le mauvais succès de sa négociation ; sur-tout elle déploroit la perte de la Lettre que Métiochus lui écrivoit : elle ne doutoit pas que ce ne fût entre les mains de la Princesse qu'elle étoit tombée ; c'étoit ce qui la faisoit trembler. Anytis apprendroit sans doute son secret, elle sçauroit que Mé-

tiochus étoit le fils de Miltiade, qu'il l'avoit autrefois aimée & qu'il l'aimoit encore : qu'enfin elle étoit le ſeul obſtacle qu'il y eût peut-être à l'accompliſſement de ſes vœux. Elle prit alors le parti de fuir de Suſe, les événemens du dehors lui en fournirent le prétexte, les affaires de Perſe avoient mal tourné en Gréce. La flotte du Roy commandée par Mardonius avoit eſſuyée une rude tempête en côtoyant le Mont Athos*. Trois cens Navires & vingt mille hommes avoient été engloutis dans la Mer. Mardonius échapé au nauffrage étoit paſſé en Macédoine avec les reſtes de ſon armée : il y avoit été attaqué & défait par les Thraces, le Roy le rappella : & il nomma en ſa place Datys & Artaphernes : ce fut Bubarez qui fut choiſi pour commander ſous eux.

* Le Mont Athos ſur la frontiére de la Thrace & de la Macédoine, ou plutôt dans la Macédoine même, avance beaucoup dans la Mer Egée, on l'appelle aujourd'hui *Monte-Santo*.

Gigée choiſit cette occaſion pour s'éloigner de la Cour, elle vint conjurer Bubarez de la mener avec lui : je n'ai point revû ma patrie, lui dit-elle, depuis que j'en ſuis partie la premiére fois : vous ſçavez combien je ſuis attachée à mon frere, il ſuit le parti du Roy, il viendra au camp, je le reverrai ; ce ſera une occaſion de reſſerrer les nœuds qui vous uniſſent déja. Bubarez qui aimoit uniquement ſa femme, lui accorda ce qu'elle voulut. Cette promeſſe ſembla la calmer : elle en demanda encore une autre, ce fut que ſon départ de Suſe demeurât ſecret : elle vouloit, diſoit-elle s'épargner l'embarras de faire & de recevoir des adieux importuns.

Elle s'entretenoit de cette réſolution avec Méda, lorſque la Princeſſe entra, & qu'elle lui fit part de ſon embarras : une lettre, lui dit-elle eſt tombée entre mes mains, elle eſt en Grec : j'ignore de qui elle

vient, & à qui elle s'adreſſe : voyez-la, & dites-moi ce qu'elle contient, peut-être eſt-ce quelque choſe qu'il importe au Roy de ſçavoir.

Gigée ne put s'empêcher de rougir, Anytis s'en apperçut, & elle commença de craindre que cette rougeur ne cachât quelque myſtére. Gigée n'étoit point nommée dans la Lettre : cette circonſtance la raſſura ; elle s'imagina aiſément que la Princeſſe ne tireroit point de cruelle vengeance de Métiochus, quelque projet qu'elle en fît ; d'ailleurs elle partoit de Suſe, & Anytis ne la craignant plus, elle ſe perſuaderoit facilement pouvoir ſe faire aimer du Prince en l'abſence de ſa rivale ; ainſi cette eſpérance ſerviroit de frein aux plus funeſtes réſolutions.

Gigée reprit donc un air plus libre, & plus ſerein : Madame, ajoûta-t-elle, tout ce que je puis

juger de cette Lettre, c'eſt qu'elle eſt écrite par un Grec qui s'appelle Métiochus, qu'il a eu autrefois une maitreſſe en Gréce, qu'il l'a retrouvée en arrivant ici, & que cette maitreſſe lui conſeille d'aimer Anytis : je ne ſçai ce que c'eſt que cette Anytis ; mais enfin elle n'a pas lieu de ſe plaindre de cette maitreſſe, puiſqu'elle conſeille à ſon amant de s'attacher uniquement à ſa rivale.

Cruelle ! s'écria la Princeſſe, que vous feignez bien d'ignorer ce que vous ſçavez mieux que perſonne : j'en aï trop fait pour vous rien cacher, & vous en avez trop dit pour n'en ſçavoir pas davantage. Cette Anytis que vous feignez de ne pas connoître ; c'eſt moi ; & Métiochus eſt ce même Phénix pour qui je vous ai témoigné tant d'inquiétude : que ne me dites-vous donc auſſi que vous êtes cette même maitreſſe qu'il a retrouvée à Suſe, qu'il eſt

d'une condition plus relevée qu'il ne nous l'a dit, & que vous êtes le ſeul obſtacle qui s'oppoſe au bonheur de l'infortuné Anytis : car enfin, ma chere Gigée, je ſuis obligée de vous l'avouer en rougiſſant : tout mon bonheur dépend déſormais d'être aimée de l'ingrat Métiochus.

Madame, répondit Gigée, à qui la foibleſſe d'Anytis fit pitié, ſi je ſuis cette maitreſſe que Métiochus a retrouvée à Suſe, l'événement vous fera connoître que je ne cherche point à vous diſputer ſon cœur : puiſſiez-vous faire bientôt le bonheur l'un de l'autre, & puiſſiez-vous auſſi, ajoûta-t-elle en ſoupirant, ne prendre que des conſeils modérés ſur la conduite que Métiochus tiendra déſormais avec vous.

Une réponſe ſi ſage tira des larmes des yeux d'Anytis : elle voulut en vain ſçavoir de Gygée la véri-

table condition de Métiochus : la Princeſſe ignoroit ſes anciens engagemens avec le fils de Miltiade. Gigée ne voulut point diſpoſer du ſecret de ſon amant ; elle jugea qu'il avoit eu ſes raiſons pour ne ſe pas nommer, & elle craignit de lui nuire en révélant ce qu'il n'avoit pas crû à propos de dire.

Anytis revint chez elle dans le plus grand accablement ; la conduite, & la retenue de Gigée lui paroiſſoient admirables ; mais elle n'avoit pas la force de l'imiter : elle ne ſongeoit qu'à trouver des moyens de ſe faire aïmer, tout autre ſoin lui paroiſſoit inſupportable.

Cependant Gigée étoit à la veille de ſon départ : quelles triſtes réfléxions ne fit-elle pas lorſqu'elle penſa au déſeſpoir où cette nouvelle plongeroit Métiochus ; mais elle crut devoir éviter les peines que la paſſion d'Anytis lui cauſeroit ; du moins elle ne pourroit l'accuſer du

mauvais ſuccès qu'elle auroit, & ſi enfin ſa beauté & ſa conſtance triomphoient du cœur de Métiochus, elle étoit bien aiſe de ne point être témoin de ce changement.

On n'apprit à Suſe le départ de Gigée que deux jours après qu'elle fut en chemin ; la douleur de Métiochus égala la joye d'Anytis: ſa rivale lui abandonnoit ſon amant, elle n'avoit plus à combattre ſa préſence, elle pouvoit même ſe prévaloir de ſon éloignement, comme d'un oubli parfait de la part de Gigée : elle ne ſçavoit même ſi ce n'en étoit point un. La crédule Anytis ſe crut au comble de ſes vœux, & s'imagina que Métiochus éloigné de l'objet de ſes feux, céderoit bientôt aux charmes tout-puiſſans de la plus belle femme de la terre.

Mais Anytis ne connoiſſoit pas le cœur qu'elle vouloit aſſujettir.

Le malheureux Métiochus reçut comme un coup de foudre la nouvelle du départ de Gigée : l'abandonnoit-elle à la Princeſſe ? C'étoit une preuve convaincante de ſon indifférence: le ſacrifioit-elle à ſon mari ? C'étoit un témoignage de détachement qui le rendoit inconſolable. N'avoit-elle enfin en vue que de ménager ſa réputation ? C'étoit une réſolution pleine de barbarie qui le plongeoit dans le plus violent déſeſpoir. Il éclata en murmures & en plaintes, & jamais la douleur ne s'eſt fait ſentir par des caractéres plus vifs, & plus cruels.

Il eût ſuccombé à ſon déſeſpoir s'il n'eût trouvé un ami dans le ſein duquel il pouvoit dépoſer ſon affliction : c'étoit Demarate Roy de Lacédémone qu'il avoit trouvé à Suſe. Darius lui faiſoit rendre tous les honneurs qu'il pouvoit eſpérer parmi des peuples que les Grecs traitoient de barbares : Métiochus n'avoit

n'avoit point craint de ſe découvrir à lui : il s'étoit déclaré fils de Miltiade ; il lui avoit enſuite conté la rencontre qu'il avoit faite à Suſe de la fille du Roy de Macédoine, & la flamme importune, dont Anytis brûloit pour lui : Demarate ne connoiſſoit point encore la Cour de Darius ; mais il jugea qu'il étoit fort dangereux d'irriter la Princeſſe. Il conſeilla donc au Prince de ne point aigrir Anytis, & de ſe ménager de ſorte que ſans s'engager à rien, il l'entretînt toujours dans des eſpérances modérées.

Cependant Anytis ſe faiſoit les plus douces idées de l'éloignement de ſa rivale, ſe flatant que Métiochus offenſé d'une ſi bruſque réſolution, auroit moins de répugnance à l'aimer ; & qu'enfin elle réuſſiroit à vaincre ſa réſiſtance.

Pour parvenir à ſes vues elle crut qu'elle devoit avoir Métiochus en ſa puiſſance ; & elle vint le deman-

der au Roy. Cet eſclave, lui dit-elle, eſt inſtruit des mœurs de la Gréce ; il en poſſede parfaitement la langue : je veux apprendre à connoître ces peuples que vous allez vaincre, & qui oſent ſi audacieuſement réſiſter à votre puiſſance. Le Roy accoutumé à ne refuſer aucune grace à ſes ſujets, n'avoit garde d'avoir moins de bontés pour ſa fille : il lui accorda ce qu'elle lui demandoit, & il lui promit de lui envoyer Métiochus dès le jour même. La Princeſſe retourna chez elle remplie de la joye que lui cauſa une promeſſe ſi pleine de charmes.

Métiochus apprit cette nouvelle avec des ſentimens bien contraires : il prévit l'artifice de la Princeſſe, & qu'il alloit être l'objet de ſes perpétuelles importunités. Il ne put ſe réſoudre à les ſouffrir, & de peur d'y être expoſé, il aima mieux courir les riſques de la mort ou d'une plus étroite captivité. Le Roy vou-

lut bien l'inſtruire lui-même du changement qui arrivoit à ſa fortune. Métiochus prit ſa réſolution ſur le champ, & levant les yeux vers Darius, avec une modeſtie mêlée de fierté : Seigneur, lui dit-il, ſi le ſort des armes m'a fait votre priſonnier, il ne m'a pas fait votre eſclave, & ce n'eſt que la loi du plus fort qui me ſoumet à cette dure condition ; ſi je n'ai point non plus murmuré de ma deſtinée, c'eſt que l'honneur d'être au plus grand Roy du monde m'a conſolé de la perte de ma liberté, & qu'enfin je ne ſentois point le joug ſous les loix d'un Prince qui cherche plus à ſe faire aimer, qu'à ſe faire craindre ; mais, Seigneur, tous les fers ne ſont pas égaux pour moi, & puiſqu'il faut vous l'avouer, ſi le fils de Miltiade eſt eſclave, il ne peut l'être que de Darius.

Au nom de Miltiade le Roy parut tranſporté de joye : quoi ! s'é-

cria-t-il, le Carien Phénix cachoit à ma Cour le fils du Général des Athéniens, & j'ai manqué de lui donner dans la perſonne de ce fils des témoignages de l'eſtime particuliére que je fais de ſes vertus : j'ai peine, ajoûta-t-il, à vous pardonner cette défiance : vous n'avez pas aſſez connu Darius : mais enfin, Seigneur, puiſque vous oſez me déclarer votre condition, ſoyez libre dans mes Etats ; je veux que les Grecs apprennent par le traitement que je vous ferai, qu'ils ne me refuſent leur obéiſſance, que parce qu'ils ignorent ma bonté.

Seigneur, répondit Métiochus, les Grecs ont leurs loix, & leur gouvernement qu'ils ne tiennent que des Dieux ; ils ne peuvent ſe réſoudre à en faire hommage à d'autres ; ils n'en ſont pas moins pénétrés d'admiration pour vos auguſtes qualités. J'eſpere, interrompit Darius, qu'ils reviendront.

bientôt de leurs préjugés ; cependant, Seigneur, ajoûta-t-il, reſtez ſur votre parole à ma Cour : attendez-y l'événement de la guerre, & quoiqu'il arrive, ſoit que vous retourniez en Gréce, ou que vous préfériez de reſter ici, comptez toujours ſur ma ſincére affection.

Auſſi-tôt le Roy aſſigna une penſion à Métiochus, & il lui donna une maiſon qui fut meublée ſur le champ. Le Prince comblé de bienfaits & pénétré de reconnoiſſance, accepta ces dons avec une reſpectueuſe ſoumiſſion ; il ſortit du Palais, & il alla faire part de ce changement au Roy de Lacédémone.

Cette nouvelle ne fut bientôt plus ignorée de perſonne : la Princeſſe l'apprit, & quel nouveau trouble ce dernier événement ne lui cauſa-t-il point ? Métiochus étoit hors du Palais : il ne viendroit plus que chez le Roy ; elle n'auroit plus

la liberté de le voir ; il étoit en droit alors de la dédaigner impunément. Toutes les eſpérances qu'elle avoit formées, & le plan qu'elle s'étoit fait en penſant que le Prince alloit devenir ſon eſclave, s'évanouiſſoient, & faiſoient place aux plus funeſtes idées.

Cependant elle ne put encore renoncer à ſes deſirs, & l'excès de ſon amour ſembla ranimer ſes eſpérances : elle réſolut de faire un dernier effort auprès de Métiochus : s'il pouvoit m'aimer, ſe diſoit-elle quelquefois, s'il devenoit ſenſible à ma tendreſſe, ſi j'étois aſſez heureuſe pour lui plaire un jour, qui empêcheroit que nous ne nous puſſions revoir ? L'amour rend ingénieux ceux qu'il unit : il nous fourniroit mille expédiens qui redoubleroient peut-être nos feux, & qui donneroient de nouvelles délices à nos plaiſirs. Heureux amans ! ajoûtoit-elle, que j'envie

votre ſort, que les douceurs que vous goûtez ſont déſirables ! Vous aimez & vous êtes aimés. Hélas ! la fille du plus grand Roy du monde, & qu'on flate d'être la plus belle, n'a pas même dans le plus beau ſéjour de la terre, & dans la plus éminente fortune, un avantage que le Ciel ne refuſe peut-être pas aux gens de la plus baſſe condition.

La Princeſſe remplie de cette idée hazarde une autre Lettre, & elle la fait rendre par une voie ſûre à Métiochus ; il y répondit avec beaucoup de reſpect, mais ſans aucun ſentiment de tendreſſe. Tant de refus irritérent enfin Anytis : elle jura la perte de Métiochus : il fut un ſoir attaqué en ſortant de chez le Roy, & il ne put parer tous les coups qu'on lui porta : il tomba noyé dans ſon ſang, & les meurtriers pour n'être point découverts allérent le jetter dans le fleuve Eu-

lée qui n'étoit pas éloigné delà *.

Quoique le Prince eût reçu pluſieurs bleſſures, cependant il n'en avoit aucune de mortelle ; & bien qu'il dût en apparence périr dans les eaux de l'Eulée, leur fraîcheur arrêta le ſang & lui rendit la connoiſſance. Se ſentant donc aſſez de force pour ſe ſoutenir ſur la ſurface de l'eau par le ſecours de ſes habits & de quelques mouvemens de bras, il ſuivit le courant du fleuve aſſez long-temps, juſqu'à ce qu'il tomba dans des filets qui étoient tendus vis-à-vis le Temple de Diane. Le bruit qu'il fit en tombant ayant fait approcher les pêcheurs, ils arrivérent aſſez à propos pour le tirer de ce nouveau danger. La

* Ce fleuve avoit ſa ſource dans la Médie, & paſſoit à Suſe, *Circuit arcem Suſorum, & Dianæ templum illis gentibus auguſtiſſimum.* Ses eaux étoient en réputation d'être ſi bonnes, que les Rois de Perſe n'en buvoient point d'autre, & qu'on leur en portoit fort loin. *Plin. lib. 6. c. 27. n. 15.*

Prêtreſſe avertie de cet accident, ordonna qu'on le conduisît dans un appartement éloigné pour y recevoir les ſecours dont il avoit beſoin.

Le Prince ayant repris ſes ſens n'eut pas de peine à juger de quelle main partoient les coups qu'il avoit reçus ; mais il eut aſſez de préſence d'eſprit pour demander ſur le champ à la Prêtreſſe qu'elle tînt ſon aventure cachée, prétextant cette demande de la crainte qu'il avoit que ſes ennemis ne cherchaſſent une ſeconde fois l'occaſion de ſe venger plus ſûrement ; mais en effet parce qu'il prévit que la Princeſſe ſe repentant bientôt de l'avoir puni ſi cruellement, ne manqueroit pas de le faire chercher ſoigneuſement, & qu'il vouloit s'il étoit poſſible éviter ſa rencontre.

Métiochus ne s'étoit point trompé ; dès que les premiers tranſports de la fureur eurent fait place à ſa ré-

flexion, l'horreur du meurtre se fit sentir au cœur de la Princesse, avec tout ce qu'il avoit de funeste pour une amante : Anytis tomba dans le plus affreux désespoir. Meurtrière d'un Prince qu'elle adoroit, elle se détestoit encore plus qu'il ne l'eût haïe, s'il eût connu la part qu'elle avoit à sa mort. Quel droit en effet avoit-elle sur sa vie, & comment avoit-elle osé croire qu'il falloit le punir de ce qu'il ne l'avoit point aimée ? Etoit-ce donc un crime digne d'une telle peine que de n'avoir pû oublier Gigée ? Sa fidélité le rendoit plus recommandable, & le motif qui l'avoit portée à le faire périr, devoit plutôt l'engager à l'estimer davantage.

C'est ainsi que le remords suit de près le crime, & que la conscience sert de bourreau. La douleur de la Princesse étoit d'autant plus cuisante qu'elle n'osoit la déclarer, & qu'en punissant les meurtriers elle

avoit lieu de craindre leurs juſtes reproches : elle fut donc obligée de les faire aſſurer de l'impunité, pourvû qu'ils découvriſſent ce que le corps du Prince étoit devenu ; ils répondirent qu'ils l'avoient jetté dans l'Eulée. Ce fut alors qu'elle perdit toute eſpérance : elle ne douta point que le Prince n'eût achevé de périr dans le fleuve : elle ſe réduiſit à l'y faire chercher, afin de lui faire rendre du moins les honneurs qu'elle croyoit dûs à ſa mémoire.

Tous ſes ſoins furent inutiles : alors le déſeſpoir s'empara tout-à-fait de ſon ame ; & comme la contrainte qu'elle ſe faiſoit, en redoubloit la violence, elle ſuccomba ſous l'excès de ſon mal, & elle fut attaquée d'une fiévre violente, qui en peu de jours fit craindre pour ſa vie. Le Roy qui l'aimoit tendrement, étoit inconſolable de la voir en cet état. Les Médecins épui-

ſoient vainement leur art à connoître la cauſe de ſon mal ; ils jugérent que la Princeſſe avoit ſouffert quelque violente affliction ; mais comme on n'en voyoit point la cauſe, on rejettoit auſſi-tôt cette idée.

Pendant qu'on mettoit tout en uſage pour rappeller la Princeſſe à la vie, les bleſſures de Métiochus donnoient de plus en plus de l'eſpérance ; mais comme il avoit preſque perdu tout ſon ſang, il étoit dans une foibleſſe dont il lui falloit beaucoup de temps pour revenir. Il ne fit point de myſtére à la Prêtreſſe de ſon nom & de ſa condition : il lui avoua même l'état de ſon cœur, & les juſtes ſoupçons qu'il avoit contre Anytis. La Prêtreſſe étoit d'une des premiéres maiſons de la Perſe : elle étoit d'une grande vertu ; elle fut touchée des malheurs de Métiochus, & elle lui promit un ſecret inviolable : il lui demanda en grace de faire aver-

tir Démarate de la façon miraculeuſe dont il avoit été ſauvé. Ce Prince accourut pénétré de la joye la plus vive de revoir un ami, dont il ignoroit la deſtinée : ſa préſence avança la guériſon de Métiochus.

On ignoroit en Perſe ce que ce Prince étoit devenu ; on crut d'abord qu'il s'étoit ſauvé, & qu'il cherchoit à regagner la Gréce. Le Roy le penſa comme les autres, & il en fut extrêmement irrité. Il envoya par-tout des ordres de le faire arrêter ; mais lorſqu'on eut appris qu'il n'avoit paſſé nulle part, on commença de craindre pour ſa vie, & le Roy ordonna qu'on en fît la plus exacte recherche.

Quel fut le trouble de la vertueuſe Gigée lorſqu'on lui manda cette nouvelle de Suſe ! elle avoit fait un voyage en Macédoine pour y voir ſon frere, & elle étoit revenue à Sardis. Bubarez l'avoit quittée pour ſuivre l'armée : elle eut

donc la liberté de s'abandonner ſans contrainte à ſon inquiétude : elle appréhenda que Métiochus ne l'eût ſuivie, & qu'il ne fût peut-être à ſa ſuite : elle n'avoit point encore entendu les bruits qui couroient de ſa mort ; elle craignoit ſeulement la rencontre de ce Prince qu'elle ſe faiſoit un devoir particulier d'éviter.

Métiochus apprenoit ce qu'on diſoit de lui à la Cour par Demarate, & ce Prince lui conta l'extrêmité où étoit Anytis : il ne put s'empêcher de donner quelques plaintes au malheur de cette Princeſſe : il oublioit le mal qu'elle avoit voulu lui faire, à cauſe de celui qu'elle ſouffroit, ne doutant pas que les remords n'euſſent beaucoup de part à ſa maladie.

On commençoit cependant d'en mieux eſpérer, la fiévre étoit moins ardente, & la Princeſſe étoit moins agitée : peu-à-peu on s'apperçut

qu'il y avoit lieu de tout attendre de ſa jeuneſſe, & on ſe flata d'une heureuſe guériſon ; mais Anytis paroiſſoit indifférente aux aſſûrances qu'on lui en donnoit : elle conſervoit un fonds de mélancolie que rien ne pouvoit diſſiper ; toujours l'image ſanglante de ſon amant ſe retraçoit à ſes yeux & lui laiſſoit de ſi fâcheuſes impreſſions, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle jouît jamais d'un parfait repos.

Comme ſa ſanté n'étoit pas encore tout-à-fait rétablie, on eſpéra qu'une plus parfaite convaleſcence la tireroit de cette langueur. Les Médecins lui ordonnérent les bains de l'Eulée : on fit tendre dans le fleuve une tente magnifique ; la Princeſſe y deſcendoit le ſoir avec ſes femmes : elle y reſtoit deux heures, & lorſqu'elle en ſortoit, elle alloit ſe mettre au lit.

Un ſoir qu'elle y étoit deſcenduë, il s'éleva tout d'un coup un

orage ſi violent, le Ciel ſe couvrit de nuages ſi épais, le tonnerre & la pluye jettérent par tout une ſi grande épouvante, que la Princeſſe & ſes filles crurent qu'elles touchoient à leur dernier moment; elles ſortirent du bain avec précipitation; mais en vain elles tâchoient de regagner la terre, le vent les repouſſoit toujours dans le fleuve; l'obſcurité avec le bruit augmentoient tellement, le déſordre & la pluye qui redoubloit, groſſit ſi fort le lit de la riviére, qu'avant que ceux qui étoient chargés de veiller à la conſervation de la Princeſſe, & qui s'en tenoient fort éloignés par reſpect, fuſſent en état de lui donner du ſecours, le vent avoit arraché la tente, & l'avoit entraînée dans le milieu du fleuve où elle fut emportée par la violence du torrent.

La malheureuſe Anytis fut ainſi expoſée au plus grand péril qu'elle

eût jamais couru : elle crut ſa mort certaine, & elle ne douta pas que les Dieux juſtes vengeurs des crimes, ne lui redemandaſſent le ſang de ſon amant. Elle ſubiſſoit donc ce ſort ſans murmure, & elle étoit même ſurpriſe qu'il attendît ſi long-temps à s'accomplir. Le vent la ſoutenoit toujours avec la tente ſur la ſurface de l'eau, lorſque l'orage vint peu-à-peu à ſe calmer, & ſe diſſipa ſi bien que le Ciel reprit ſa premiére ſérénité, enſorte qu'elle voyoit les bords ſans y pouvoir arriver ; mais il y avoit lieu d'eſpérer qu'il ſe trouveroit bientôt quelqu'un qui la ſecourroit.

Un inconnu ſe promenoit alors ſeul ſur les bords de l'Eulée, le Soleil étoit déja couché ; mais il reſtoit encore aſſez de jour pour reconnoître les objets : il apperçut au milieu du fleuve quelque choſe qui nâgeoit ſur ſes eaux, il crut même entendre des cris, & ſa généroſité

naturelle l'obligeant de ſecourir des malheureux que la violence de l'orage avoit ſans doute expoſés à ce danger, il ſe jetta dans la riviére ſans héſiter, & il arriva juſques à la Princeſſe; il trouva une toile qu'il ſaiſit & qu'il ramena en nâgeant juſqu'au bord, & de cette façon il ſauva les jours d'Anytis d'une perte certaine.

Le premier ſoin de la Princeſſe fut de rendre grace à ſon Libérateur, & de l'aſſurer de la plus grande récompenſe: elle leva les yeux ſur lui: quelle fut ſa ſurpriſe & ſon trouble lorſqu'elle reconnut que c'étoit à Métiochus qu'elle étoit redevable de la vie! Et quelle fut auſſi l'agitation du Prince quand il apperçut que c'étoit la Princeſſe à laquelle il venoit de rendre un ſervice ſi ſignalé!

Quoi! Seigneur, s'écria-t-elle, c'eſt vous qui m'arrachez à la mort: vous dont on ignoroit la deſtinée,

vous que Darius a cru péri, & dont on a plaint le ſort déplorable. Quelle joye, Seigneur, de vous retrouver lorſqu'on vous croyoit perdu ! Et quel nouveau motif au Roy de redoubler ſes bienfaits, que le ſecours imprévu que vous rendez à ſa fille !

Madame, répondit le Prince, je remercie les Dieux de ce qu'ils m'ont fourni l'occaſion de m'acquitter envers le Roy de ce que je lui dois : je ſçai, Madame, combien vous lui êtes chere, & ſans doute je ne le pouvois mieux ſervir qu'en lui rendant la Princeſſe Anytis.

Le Roy, répartit Anytis avec un peu d'émotion, vous devra plus que ſa fille ; puiſque vous ne comptez que le ſervice que vous penſez avoir rendu à Darius, & que vous ſemblez indifférent à la reconnoiſſance éternelle qu'Anytis en conſervera.

Madame, reprit le Prince, vous ne me devez aucuns remercimens pour le ſecours que vous avez reçû. J'ignorois à qui je le donnois, & ce que j'ai fait pour la Princeſſe Anytis, je l'euſſe fait pour tout autre : j'avoue qu'il m'eſt plus doux que ce ſoit pour la fille de Darius ; mais enfin, Madame, vous êtes quitte de la reconnoiſſance, & le plaiſir de m'être heureuſement employé pour vous, me tient lieu de toutes les récompenſes que vous me croiriez devoir accorder.

Je vous entens, Seigneur, interrompit la Princeſſe en ſoupirant, vous ne me voulez rien devoir, & vous voulez que je vous ſois redevable de tout. Il ne me convient point de faire des reproches à mon Libérateur, dans un autre temps je pourrois peut-être me plaindre de votre indifférence ; mais je commence à vous témoigner ma gratitude en vous épargnant la peine

d'entendre mes murmures ; cependant avouez mon infortune, & convenez que je ſuis du moins digne de pitié de vous tant devoir dans le temps que vous dédaignez juſques aux moindres marques de ma reconnoiſſance.

La Princeſſe en eût peut-être dit davantage ; mais ſes gens que l'orage avoit diſperſés, & qui avoient eu peine à ſe raſſembler, arrivérent alors en cet endroit : elle renvoya au Palais donner avis à Darius de la façon dont elle avoit été ſauvée. Elle s'avança au Temple de Diane, où elle prit d'autres habits : elle revit encore Métiochus ; elle n'oſa demander par quel hazard il s'étoit trouvé là ſi à propos, ni quel accident l'avoit obligé de diſparoître de la Cour & de Suſe ; elle craignoit qu'il ne la ſoupçonnât d'en être trop bien inſtruite, & elle n'eût pû ſans rougir, affecter d'ignorer un événement où elle

avoit tant de part. Elle remonta dans ſon char en ſoupirant, & en jettant un regard ſur Métiochus, où il vit encore autant d'amour que de douleur.

Ce Prince ne s'attendoit pas à cette rencontre : il ſongeoit à ſortir dans peu de l'aſyle où il étoit reſté ſi long-temps caché ; il étoit parfaitement guéri de ſes bleſſures, & il penſoit à fuir loin de Suſe, & d'Anytis, lorſque le hazard le fit rencontrer là ſi heureuſement pour ſauver la Princeſſe : il lui pardonnoit le mal qu'elle avoit voulu lui faire ; il l'imputoit à des tranſports dont elle n'avoit pas été la maîtreſſe. Quel triomphe pour lui de ne s'en être pas vengé qu'en ſauvant ſes jours ! Ce ſervice l'acquittoit même envers Darius. Une ſi flateuſe idée lui donna plus de tranquillité : il crut qu'Anytis touchée d'un ſervice de cette importance, rentreroit peut-être en elle-même,

& qu'elle ſe laſſeroit enfin de le perſécuter.

Il étoit impoſſible que ce qui lui étoit arrivé n'eût pas produit en elle une vive reconnoiſſance. Anytis rentrée au Palais y publia le ſervice qu'elle avoit reçu du fils de Miltiade. Darius perſuadé qu'il n'étoit plus, fut charmé qu'il ſe fût retrouvé aſſez à propos pour ſecourir une fille dont il étoit idolâtre : il réſolut de le combler de nouveaux bienfaits. La Princeſſe le pria par la tendreſſe qu'il lui portoit, de ne rien oublier pour l'attacher irrévocablement à la Perſe.

Métiochus fut mandé le lendemain pour venir recevoir des preuves de la reconnoiſſance du Roy ; mais on ne le retrouva point ; il avoit prévû ce qui arriva, & que la Princeſſe ne manqueroit pas d'éxagerer ce qu'il avoit fait pour elle, afin que le Roy achevant de l'accabler de biens, il n'eût plus de

prétexte de quitter la Cour, & c'étoit ce que le Prince redoutoit davantage : il partit ſur le champ, & il fuit loin de la Cour, ou de Suſe : on ne put dire où il étoit allé.

Si le Roy fut affligé que Métiochus échapât à ſes libéralités, la Princeſſe en reſſentit une nouvelle douleur ; c'eſt moi qu'il fuit, s'écria-t-elle, & non le Roy. Malheureuſe ! de ne pouvoir faire en aucune maniére le bonheur d'un homme qui m'eſt ſi cher. Alors elle verſa de nouvelles larmes, & elle jugea qu'il n'étoit plus pour elle de moyen de ſe faire aimer de Métiochus.

Ce Prince erroit ſans ſçavoir encore où il devoit tourner ſes pas. Repaſſeroit-il en Gréce ? C'étoit tromper la confiance du Roy qui l'avoit relâché ſur ſa parole Chercheroit-il à revoir Gigée ? C'étoit s'expoſer à ſon reſſentiment, & peut-être l'expoſer aux ombrages de

de ſon mari. Incertain de ſon ſort, & ſans avoir encore pris de réſolution, il s'approcha de Sardis, où étoit Gigée, réſolu d'y reſter caché juſqu'à ce que le Ciel eût décidé de ſa deſtinée.

On étoit alors à la veille du plus grand & du plus terrible événement. L'armée de Darius commandée par Datis, & par Artapherne s'avançoit dans la Cilicie où étoit ſon rendez-vous, elle étoit compoſée de trois cens mille hommes de pied, & de cent mille chevaux; ſix cens vaiſſeaux devoient la tranſporter en Europe: ce formidable appareil étoit ſur-tout deſtiné contre Athénes.

Les Athéniens ſe roidirent contre cet orage, & comptant plus ſur l'habileté de leurs Chefs, & ſur le courage de leurs Soldats, que ſur la bonté de leur Ville, ils attendirent les Perſes de pied ferme. Ils ne négligérent pourtant pas les ſe-

cours étrangers ; ils en demandérent aux Lacédémoniens ; mais ceux-ci craignant peut-être d'irriter les Perſes & de les attirer contr'eux, refuſérent alors le ſecours qu'on leur demandoit.

Les Athéniens mirent donc tout leur eſpoir dans leur courage : ils nommérent dix Officiers Généraux. Miltiade étoit le plus renommé & le plus habile : il ſembloit certain de la victoire, & ſur cette noble aſſûrance il exhorta ſes Citoyens à hazarder une bataille, quelque avantage que les Perſes euſſent du côté du nombre ; ſon avis l'emporta : il fut réſolut d'aller attaquer les ennemis qui étoient deſcendus dans la plaine de Marathon à quelques milles d'Athénes.

Le jour de la bataille étant arrêté, Miltiade diſpoſa ſeul l'ordre dû combat : il mit les meilleures troupes aux deux aîles, & les plus foibles au centre ; il laiſſa même

une assez grande distance entre ces trois corps. Il fit ensuite commencer l'attaque par le corps de bataille, & ce fut ce stratagême qui assûra la victoire la plus signalée aux Athéniens.

En effet les Perses voyant un si petit nombre de troupes, portérent toutes leurs forces de ce côté-là pour hâter la victoire : ils y trouvérent pourtant la plus grande résistance ; mais enfin leur nombre l'emporta. Le centre de l'armée fut enfoncé, & les Perses s'engagérent imprudemment à la poursuite des fuyarts.

Tel étoit le succès du combat au centre ; pendant que les deux aîles de l'armée Gréque ayant enfoncé celles des Perses qu'elles mirent aisément en déroute, se rejoignirent & vinrent fondre sur ceux qui poursuivoient les fuyarts.

De cette façon les Barbares environnés de toutes parts furent

obligés de fuir à leur tour ; & de ſe retirer vers leurs Navires, où ils ſe rembarquérent avec la plus grande précipitation.

Jamais victoire n'eut des circonſtances plus glorieuſes pour le Général : c'étoit non-ſeulement à ſa bravoure qu'elle étoit due, mais encore à ſa prudence. Miltiade acquit à cette journée le titre illuſtre de Libérateur de ſa patrie, & de Conſervateur de la liberté de la Gréce. Jamais Général ne fit voir en même temps plus de courage & plus d'adreſſe : jamais auſſi on ne vit tant d'ardeur & tant d'amour pour ſa patrie qu'on en remarqua dans tous les Soldats. L'Hiſtoire a conſacré l'acte mémorable de Cynegire, cet Athénien célébre qui ne pouvant ſouffrir que les Perſes ſe ſauvaſſent, eut le courage d'arrêter un de leurs Vaiſſeaux, qui avoit tardé à prendre la fuite. Le brave Cynegire oſa ſaiſir la proue avec la

main droite, & comme on la lui eut abatue d'un coup de ſabre, il y porta la gauche, qu'ayant perdue de la même ſorte, il y mit les dents, & ſe laiſſa plutôt trancher la tête que de lâcher ſa priſe.

Cette victoire fut moins conſidérable par le nombre des morts, qui ne ſe montérent qu'à ſix mille, que par l'effroyable déroute des Perſes, & par l'immenſe butin qu'on trouva dans le Camp ennemi.

Un ſi grand ſuccès intéreſſoit Métiochus par plus d'une raiſon : la gloire dont ſon pere s'étoit couvert en cette mémorable journée rejailliſſoit ſur lui : mais il apprit bientôt que Bubarez y avoit été tué, & que Gigée rendue à elle-même par cette mort pouvoit enfin diſpoſer de ſa main : l'eſpérance reprit le deſſus dans le cœur du malheureux Métiochus ; il enviſagea le plaiſir de pouvoir aimer Gigée ſans qu'elle s'en offenſât : il oſa mê-

me ſe flater qu'elle ne déſapprouveroit pas les vœux qu'il feroit pour cela.

Une ſeule crainte l'occupoit ; c'étoit celle des efforts qu'Anytis ne manqueroit pas de faire pour le traverſer, & d'ailleurs le nom de Miltiade devoit être ſi odieux à Darius, que Métiochus ignoroit ſi la bonté naturelle de ce Prince ne céderoit point aux ſujets qu'il avoit de haïr le ſang du brave Miltiade. Cette conſidération empoiſonnoit ſa joye, & lui faiſoit quelquefois craindre, qu'échapé aux plus grands périls, au fer d'Anytis & aux eaux de l'Eulée, il n'eût déſormais à combattre la haine redoutable de Darius.

Cette raiſon ne l'arrêta cependant pas ; il étoit depuis quelque temps à Sardis ; il chercha les occaſions de s'y faire connoître à Méda, cette fidelle confidente de tous les ſecrets de Gigée, & il les eut

bientôt trouvées. Un Eunuque de Bubarez ſe chargea d'une Lettre pour cette fille ; elle ſçut par ce moyen que Métiochus étoit vivant, & qu'il étoit à Sardis.

La vertueuſe Gigée avoit appris les bruits qui couroient de la mort de ſon amant dans le même temps qu'on lui dit celle de ſon mari : quoi qu'elle eût pour Bubarez une affection pleine d'égards, & qu'elle donnât beaucoup de regrets à ſa mort, elle crut qu'elle s'étoit aſſez contrainte, & que ſon mari n'étant plus, elle avoit moins de ménagement à garder. Elle pleura ſincérement Métiochus, & en apparence Bubarez : la ſeule Méda connoiſſoit la véritable cauſe de ſes larmes.

Ce fut donc avec beaucoup de joye que Méda apprit que non-ſeulement Métiochus vivoit, mais qu'il étoit à Sardis, & qu'il aimoit encore Gigée : elle eſpéra que cette nouvelle feroit ceſſer les plaintes

de ſa maitreſſe, & elle courut auſſi-tôt lui en faire part.

La difficulté fut de réſoudre Gigée à voir Métiochus : elle trouvoit qu'il y avoit trop peu que Bubarez étoit mort ; & elle craignoit encore d'offenſer ſa mémoire, mais tient-on long-temps contre l'idée d'un plaiſir raiſonnable, quand l'obſtacle qui s'y trouve n'eſt plus qu'une formalité ? Gigée ſe laiſſa vaincre ; elle promit de voir Metiochus : Méda l'en fit avertir : quelle fut ſa joye ! Que cet heureux moment lui tarda ! Méda ſe chargea de ménager cette entrevue, de façon que perſonne ne pût la ſçavoir. Métiochus fut introduit comme un Grec envoyé à ſa ſœur par Alexandre, Roy de Macédoine ; il revit ſa chere Gigée ; il lui exprima ſes peines & ſes ſoupirs : il lui jura une fidélité inviolable ; il lui conta enſuite toutes ſes aventures avec Anytis, les nouvelles avan-

ces qu'elle lui avoit faites, depuis que ſa condition avoit été connue, ſa bleſſure, la façon dont il avoit été jetté dans l'Eulée, celle dont il avoit été ſauvé, enfin le ſecours qu'il avoit eu le bonheur de donner à cette Princeſſe; & il eut l'avantage de voir par les différentes impreſſions que ces événemens faiſoient dans les yeux de Gigée, qu'elle prenoit à tout ce qu'elle entendoit un égal intérêt. Il ſe trouva enfin le plus heureux des hommes, parce qu'il ſe crut aimé de Gigée.

Mais la jalouſie lui préparoit encore de nouveaux ſujets d'allarmes. On avoit appris à Suſe la déroute effroyable arrivée à l'armée du Roy dans les plaines de Marathon; & cette nouvelle y avoit cauſé une conſternation générale. La mort de Bubarez avoit ſur-tout réveillé les craintes d'Anytis. Gigée étoit veuve: elle étoit libre; elle pou-

voit épouſer Métiochus ; il l'avoit peut-être déja vue. La Princeſſe ne put ſupporter cette idée : elle perſuada au Roy qu'il étoit à propos de rappeller Gigée à Suſe. Ne doutez point, diſoit-on au Roy, que vous ne perdiez toutes les conquêtes que vous avez faites en Gréce. La Macédoine ſera la premiére à ſe révolter : aſſurez-vous de la ſœur d'Alexandre ; il eſt à craindre qu'elle ne retourne dans ſa Patrie, & qu'elle n'y porte quelque ſecret, qu'il importe au bonheur de la Perſe de cacher. Le Roy crut l'avis bon. Gigée eut ordre de revenir à Suſe, ſans différer : tout ce qu'elle put faire avant que de partir, ce fut d'en avertir Métiochus.

Le Prince ne douta point que cet ordre ne fût l'ouvrage d'Anytis ; mais comment s'y oppoſer ? Il falloit combattre juſqu'à la fin : Il étoit ſûr du cœur de Gigée : cette idée l'encourageoit ; il part de

Sardis, & il arrive à Suſe dans le même temps qu'elle.

Il n'oſa cependant ſe montrer ; il alla chez Demarate qui fut ravi de le revoir ; il ſçut de lui les diſpoſitions de la Cour ; & il le chargea de ſçavoir du Roy ſi le nom de Miltiade lui étoit tellement odieux qu'il ne pût ſouffrir ſon fils.

Demarate trouva Darius dans les diſpoſitions les plus favorables : je ne hais point Miltiade, dit-il, c'eſt un homme vertueux, dont j'eſtime la valeur, & dont j'honore les grandes qualités : Le mal qu'il m'a fait, il me l'a dû faire ; mais quand je le haïrois autant que je le conſidére, ſon fils, à qui je dois le ſalut de ma fille, en devroit-il ſouffrir ?

Le Roy de Lacédémone fut charmé de trouver Darius ſi bien diſpoſé : il lui apprit alors le retour de Métiochus : le Roy en montra une joye parfaite ; il ſe plaignit de ſa

défiance, & il le chargea de l'amener le lendemain à ſon lever. Demarate retourna faire part de cette bonne nouvelle à ſon ami : il eut impatience que le matin fût venu pour aller au Palais ; il y vint : Darius lui fit un accueil plein de la plus grande bonté ; il l'embraſſa tendrement, & il l'aſſura de la plus parfaite amitié.

Métiochus avoit pris ſa réſolution ; il ſe jetta aux pieds du Roy : Seigneur, lui dit-il, vous m'avez témoigné tant de bontés, que je m'en croirois indigne, ſi je n'oſois en profiter : aux biens que vous m'avez faits, daignez en joindre un autre : la veuve de Bubarez eſt à préſent votre ſujette ; elle me fut autrefois promiſe, & rien n'a pû effacer en moi le ſouvenir de ſes charmes : accordez-la à mes vœux, & que ce ſoit de votre main, & par votre ordre qu'elle devienne mon épouſe ; je croirai vous devoir

tout, ſi je vous dois un ſi grand bien.

Darius ignoroit d'abord où tendoit cette humiliation qui n'étoit pas ordinaire à un Grec ; il fut ſurpris qu'elle ſe réduisît à ſi peu de choſe : La veuve de Bubarez eſt à vous, lui dit-il ; mais ce n'eſt point aſſez pour vous rendre heureux, j'y veux joindre d'autres biens qui mettront le comble à votre ambition : allez Métiochus, allez aſſurer Gigée qu'elle peut déſormais vous regarder comme ſon époux.

Métiochus ne perdit point de temps ; il prit un ordre du Roy & il courut chez Gigée : quelle fut la joye de ces deux parfaits Amans ! ils ſe revoyoient au moment qu'on cherchoit encore à les ſéparer, & ils étoient aſſurés que le Roy y conſentoit ; ils pouvoient enfin s'épouſer, Darius agréoit leur union.

Mais on employoit un dernier artifice pour les ſéparer. Anytis déſeſpérée du bruit de ce mariage, fit agir le premier Miniſtre. Il vint faire des remontrances au Roy : quoi ! Seigneur, lui dit-il, vous alliez un Grec avec une Gréque. Songez-vous que vous n'avez point de plus cruels ennemis que ceux de cette nation ? Prenez du moins vos meſures : aſſurez-vous de la fidélité de Métiochus : qu'il abjure ſa patrie, & qu'il y renonce pour jamais, autrement ne conſentez point à ſon mariage avec Gigée.

Le Roy crut que cette condition n'arrêteroit point Métiochus, il le manda, & il lui dit la loi qu'il étoit à propos d'ajoûter au don qu'il lui avoit fait. Le malheureux Métiochus ſentit alors la plus cruelle douleur : Seigneur, répondit il, on abuſe de votre bonté pour exiger de moi la plus honteuſe lâche-

té. Les Dieux me ſont témoins que rien n'eſt de plus ſincére que le reſpect qui m'attache à vous ; mais ſi pour vous le témoigner, il faut abdiquer ma patrie, s'il faut abjurer la Gréce, je renonce à toutes les douceurs que vous m'avez promiſes, & j'aime mieux mourir de déſeſpoir de n'avoir pû épouſer Gigée, que de l'épouſer en me deshonorant ; elle me déſavoueroit elle-même, ſi j'étois capable d'acheter ſa main à ce prix.

Métiochus ſortit du Palais ſans attendre la réponſe du Roy ; il alla faire part à Démarate du nouvel obſtacle qu'on mettoit à ſon bonheur. Le Roy de Lacédémone ſe chargea d'avertir Gigée de tout : elle approuva la réſolution de Métiochus, & elle lui écrivit pour l'y affermir ; c'eſt ainſi qu'une paſſion en arrête une autre, & qu'un genre d'amour en détruit ſouvent un premier. Les Grecs penſoient tout

devoir à leur Patrie : cette affection étoit née avec eux, & les gens vertueux ſe croyoient obligés de tout oublier, pour y ſatisfaire. Métiochus & Gigée ſentirent moins leur mal dès qu'ils le rapportérent à une cauſe auſſi noble : ils ſe promirent de s'aimer éternellement, & d'attendre ſans murmurer, que le nouvel obſtacle qui s'oppoſoit à leur union fût levé.

Anytis étoit au comble de ſa joye : c'étoit beaucoup pour elle, qu'elle en fût demeurée à des conſeils modérés ; mais il ne falloit pas du moins qu'elle fût privée de toute ſorte de vengeance, & elle n'en trouvoit point alors de plus douce que d'empêcher l'himen tant deſiré de Métiochus & de Gigée.

Cependant le terme mis à leur ſouffrance arriva, & Métiochus ſe crut dégagé de la foi qu'il devoit à ſa Patrie. Son pere Miltiade n'avoit pas été long-temps ſans éprou-

ver l'ingratitude de ſes Citoyens ; l'unique prix qu'il obtint pour le ſervice ſignalé qu'il avoit rendu à la Gréce, fut que la bataille de Marathon ayant été peinte dans le Pœcile *, il y ſeroit repréſenté le premier des dix Capitaines, en poſture d'homme qui harangue une armée, & qui va le premier au combat. Quelque légére que fût cette récompenſe, elle parut encore trop grande aux Athéniens : l'exemple de Piſiſtrate leur revint dans la mémoire, & ils craignirent que Miltiade élevé à une trop haute puiſſance n'en abuſât pour uſurper peut être dans ſa Ville, la même autorité qu'il avoit autrefois exercée dans la Cherſonèſe ; ils réſolurent de lui chercher querelle, & l'occaſion s'en offrit bientôt.

Miltiade avoit attaqué l'Iſle de Paros avec une eſcadre de ſoixante & dix Galéres : la Ville étoit aſſié-

* *Corn. Nep. in Miltiad.*

qu'Anytis eût été en état de mettre obſtacle à cette union. Elle ne l'apprit qu'avec la plus affreuſe douleur ; mais elle ne fut plus maitreſſe de la troubler ; elle gémit ; elle ſoupira, & ce ne fut que le temps & d'autres amours qui lui firent oublier le mauvais ſuccès de celui ci*.

* Elle épouſa Bagaſe au rapport d'Athénée. Herodote ſi éxact dans les affaires de Perſe ne parle point de lui, peut-être eſt-ce celui qu'il appelle Baſſaces, fils d'Artaban, frere de Darius, qui commandoit les Thraces d'Aſie dans l'expédition de Xerxès en Gréce.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

ARTEMISE I.

Reine d'Halicarnaſſe *.

ARTEMISE, fille de Lygdamis, & veuve d'un Roy d'Halicarnaſſe, dont on ignore le nom, eut tant de part aux grands événemens de ſon ſiécle; elle parut avec tant d'éclat dans la guerre que

* Halicarnaſſe, Ville de la Doride, petit Pays de la Carie, ſituée ſur la Mer Egée dans une Penn inſuſe. *Uſſer. Annal. in Ind. Geograp.*

Xerxès porta dans la Gréce, & elle s'y diſtingua par un ſi grand nombre d'actions glorieuſes, que le nom d'Artemiſe ne devint pas moins célébre parmi les Perſes, que celui de Thémiſtocles le fut parmi les Grecs; & que Xerxès ne manqua peut-être la conquête de la Gréce, que pour avoir négligé les conſeils de cette habile Reine *.

L'Hiſtoire de cette Princeſſe ſe lie donc ſi naturellement à celle de cette guerre, qu'on ne peut l'en ſéparer. Appellée au Trône de Carie par le choix d'un Prince, qu'elle perdit peu de temps après, elle ſçut s'y maintenir avec autant de courage que d'habileté. L'enfance d'un fils qui lui étoit reſté de ſon mariage lui fournit le prétexte de garder l'autorité ſouveraine, qu'elle cherchoit à conſerver à ce Prin-

* Il ne faut pas la confondre avec l'autre Artemiſe, veuve de Mauſole & ſi célébre par ſon deuil. *Voyez ſon article dans Bayle.*

ce ; ainſi elle régna toujours ſous le nom de ſon fils. Elle eut non-ſeulement une vaillance qui la releva infiniment au-deſſus de toutes celles de ſon ſexe, mais ce qu'elle eut d'admirable & ce qu'on trouve même rarement dans les plus grands Capitaines, c'eſt que dans le feu de l'action & dans le péril le plus redoutable, elle conſervoit un jugement & une préſence d'eſprit que rien n'ébranloit, & qui la mettoient alors en état de prendre ſi à propos ſon parti, qu'elle ſçavoit toujours ſe dérober au danger, & quelquefois en profiter au deſavantage de ſes ennemis : ſage & prudente dans les délibérations, elle alloit au vrai ſans jamais s'en écarter. La valeur n'étoit donc point en elle une vertu téméraire, qui lui fît braver le danger ſans le prévoir : elle en enviſageoit toutes les ſuites, & elle n'oublioit rien alors pour empêcher qu'on ne s'y expoſât.

Cependant cette femme recommandable par tant de vertus guerriéres, ſi ſage dans le conſeil & ſi ferme dans le péril, ne put faire uſage de ces dons extraordinaires dans le tranſport que lui cauſa le tumulte des paſſions : elle n'eut ni aſſez de courage ni aſſez de prudence pour aſſurer ſon repos, qu'elle fit perpétuellement dépendre des caprices de l'amour : faite de maniére à recevoir aiſément la loi, elle eut le malheur de ne pouvoir la donner. Auſſi renommée par ſes actions militaires, que Sapho par ſes ouvrages poëtiques, elle fut comme elle, le rebut d'un amant qu'elle idolâtroit ; & elle périt comme elle en tentant de ſe guérir par la voye qui avoit ſi mal réuſſi à Sapho.

Le Trône de Perſe étoit alors occupé par Xerxès, Prince à qui l'étendue de la puiſſance, & les richeſſes immenſes de l'Empire, te-

noient

noient lieu de vertus. La disgrace des derniéres années du régne de son pere n'avoit rien diminué de la fierté naturelle de son successeur. Ce Prince n'avoit de Roy que l'extérieur, & on n'a pû lui envier l'éloge d'être l'homme de Perse le mieux fait & de la meilleure mine; mais il n'eut aucune autre qualité recommendable. Elevé dans le sein de la molleſſe & enyvré de la vaine idée de sa grandeur, il crut follement qu'il n'y avoit que ses Dieux au-dessus de lui, & s'il permit qu'on les adorât dans les Cieux, il s'imagina qu'on ne devoit servir que lui sur la terre. Accoutumé à recevoir de ses Sujets une obéissance basse & servile, il s'offensa qu'il y eût des hommes qui refusoient de le reconnoître pour Roy, & sans consulter s'il avoit assez de courage ou d'habileté pour les vaincre, il se persuada qu'il n'avoit qu'à le vouloir pour y réussir, &

qu'une vaine montre de ſes forces ſuffiroit pour le rendre Monarque abſolu de l'Univers.

Il penſa donc qu'il étoit réſervé à ſes armes de venger l'affront que ſon pere avoit reçu à la journée de Marathon. Il jura la perte de la Gréce, & ſur-tout celle des Athéniens. Il ne fut détourné de cette entrepriſe que par le ſoulévement de l'Egypte qu'il ramena ſous le joug de la Perſe. Artaban ſon oncle s'oppoſa vainement à ſa réſolution : la brigue des Piſiſtratides qui croyoient trouver leur rétabliſſement dans la ruine de leur Patrie, & l'orgueil naturel du Roy, le déterminérent à la guerre. On aſſure qu'il y fut forcé par deux ſonges conſécutifs, qui ne lui permirent pas de ſe déſiſter de cette réſolution.

La Carie étant une puiſſance feudataire de la Perſe, Artemiſe eut ordre de fournir des Troupes

à l'armée de Xerxès : elle prévit l'inutilité de cette entrepriſe, & que toutes les forces de l'Orient ne tiendroient pas contre les troupes aguerries des Grecs, élevés dans une grande diſcipline, rompus dans la ſcience de la guerre, & ſur-tout excités par le ſouvenir de la mémorable victoire que les Athéniens avoient ſi glorieuſement remportée à Marathon vingt ans auparavant.

Les Athéniens commençoient d'affecter la domination de la Gréce : ils avoient une ſupériorité de génie qui les rendoit plus propres au commandement. Les ſciences & les arts y étoient cultivés avec une extrême application. Hippias y avoit introduit un goût de littérature & d'érudition, qui s'étoit encore accru depuis : l'éloquence ſi propre à polir les mœurs, la Peinture & la Poëſie ſi capables d'occuper l'eſprit & de former le cœur,

avoient déja les plus beaux modéles ; & la Tragédie dont les commencemens avoient été si grossiers sous Thespis, avoit été mise par Eschile dans un si grand point de perfection, qu'on ne doutoit point que Sophocles qui commençoit à paroître, ne portât bientôt la gloire du Théâtre à ce degré sublime, où il ne tarda pas d'arriver.

Mais rien ne distinguoit plus avantageusement les Athéniens que l'amour de la Patrie, & l'attachement à la liberté. Deux hommes faisoient alors l'objet de l'attention publique ; Aristides & Thémistocles partageoient les cœurs de tous les Citoyens, & il faut avouer que la Gréce n'en avoit point encore eu de si grands dans quelque point de vue qu'on les envisage.

Aristides avoit toutes les qualités propres pour le Gouvernement

républicain: Jamais homme ne fut plus désintéressé & n'aima plus sincérement sa Patrie ; également éloigné des excès de l'ambition, toujours dangereuse dans un Etat populaire, & de cette timidité trop mesurée, qui dans les Républiques, expose quelquefois les Grands aux mépris des peuples, il sçut avec un courage merveilleux s'opposer aux vues trop étendues de ceux qui vouloient attenter à la liberté du peuple, & maintenir pourtant avec une dextérité admirable les priviléges du premier rang contre les conseils tumultueux de la multitude. Rien n'est égal à l'amour que ses Citoyens eurent pour lui, que l'estime que ses propres ennemis lui portérent. Sa probité fut telle qu'il en acquit le surnom de *Juste*, & c'est cependant une chose digne de remarque, que dans une Ville où la vertu ouvroit la porte aux plus grandes dignités, la répu-

tation où ſon extrême droiture l'avoit mis, ait peut-être été un des motifs de ſon banniſſement.

Jamais homme n'étoit né avec de plus grandes qualités que Thémiſtocles. Appellé au gouvernement dans une Ville où toute l'autorité étoit entre les mains du peuple, il n'oublia rien pour s'élever au-deſſus de la Nobleſſe, & pour effacer le ſouvenir de ſa naiſſance, qui étoit commune. Dès l'enfance on remarquoit en lui ce déſir impérieux de ſurpaſſer les autres : Attaché à la liberté par un goût naturel à tous les Grecs, peut-être le rapportoit-il moins à ſa Patrie qu'à lui-même : peut-être eût-il voulu procurer ſeul la liberté à la Gréce, pour en avoir ſeul la gloire ; & il faut avouer que ſoit pour le conſeil, ſoit pour l'exécution, elle lui dut ſa délivrance, & Athénes, cette grandeur merveilleuſe, à laquelle on la vit atteindre. Il eut les ver-

tus des plus grands Capitaines, la ſageſſe, & toute la retenue des plus habiles politiques : jamais aucun ne s'arrêta plus à propos au milieu de ſes conquêtes, & ne prit plus promptement & plus prudemment ſon parti : & ſi le ſuccès ne l'eût point énorgueilli, s'il n'eût point tiré trop de vanité de ſes grandes actions, & qu'il eût donné un moindre prix à ſes ſervices, Athénes n'eût peut-être jamais eu d'homme plus illuſtre, ni de meilleur Citoyen.

Lacédémone de tout temps rivale d'Athénes, voyoit ſon accroiſſement avec jalouſie ; mais le péril commun ſuſpendit les effets de cette émulation de puiſſance, & réunit tous les Grecs dans le même deſſein de repouſſer l'ennemi qui menaçoit de les ſubjuguer. Xerxès vouloit tout envahir : il falloit ou ſubir le joug, ou s'unir avec tous les peuples ennemis de la ſervitude. Leo-

tychides occupoit encore le Trône qu'il avoit ôté à Demarate, & Leonidas avoit ſuccédé à ſon frere Cleoméne ; mais il n'avoit point d'enfans ; ainſi ſa ſucceſſion à la Couronne regardoit ſon frere Cleombrote qui n'avoit que Pauſanias pour fils.

Leonidas élevé dans l'auſtérité des loix de Lycurgue étoit doué de cet amour immenſe de la liberté, & de cette haine naturelle pour la dépendance, dans laquelle Lacédémone élevoit tous ſes Citoyens. Cette vertu le rendoit cher aux peuples qui n'eſtimoient point Leotychides. Tous les cœurs étoient donc tournés du côté de Leonidas, & il faut avouer qu'il en étoit digne, ſi on doit eſtimer dans un Roy, un courage invincible, une valeur à toute épreuve, & un dévouement aveugle au ſalut de ſa Patrie.

Cleombrote avoit les mêmes qualités que ſon frere ; même

amour pour la liberté, & pareil attachement pour la conſervation de ſes Citoyens. Son fils Pauſanias eut d'autres vues. Exceſſivement ambitieux, il regarda le malheur dont la Gréce étoit menacée comme un moyen aſſuré de s'accroître ſur les débris de ſa Patrie. Né avec de grands talens pour la guerre, il perfectionna par la pratique d'une exacte diſcipline, & par l'expérience qu'il acquit dans tous les mouvemens qui agitérent la Gréce; cette grandeur de courage, & cette ſcience militaire inconnue à tous les autres peuples de la Terre; mais plus malheureux que ſon oncle, qui ne s'en ſervit que pour tâcher de ſauver ſon Pays, & qui mourut glorieuſement en le défendant, Pauſanias ne fit uſage de ſes grandes qualités que pour aſſervir le lieu de ſa naiſſance, & il périt ignominieuſement en cherchant lâchement à l'aſſujettir.

Tel étoit l'état des deux principales Puiſſances de la Gréce, pendant que Xerxès faiſoit les plus grands préparatifs pour la ſubjuguer : on ordonna des levées de toutes parts ; on arma dans tous les Ports ; le Roy vouloit couvrir la Mer de ſes Vaiſſeaux, & la Terre de ſes prodigieuſes armées. Les Rois vaſſaux de l'Empire eurent ordre de le ſuivre, & la brave Artemiſe devoit tenir le premier rang parmi ceux ſur qui Xerxès vouloit ſe repoſer du ſuccès de cette guerre.

Quoique perſonne n'ignorât que ce terrible armement regardoit la Gréce, cependant le Roy n'avoit point encore déclaré ſes intentions : l'Eunuque Hermotime qui gouvernoit tout à la Cour de Xerxès, cherchoit à ſe faire des créatures dans les principales Villes. La valeur & l'habileté des Capitaines Grecs lui donnoit de l'inquiétude, & il n'eût pas été fâché d'en gagner

quelques-uns qui lui rendiſſent plus facile une conquête, dont il connoiſſoit toutes les difficultés.

Hermotime étoit Carien, né à Pedaſſe, au-deſſus d'Halicarnaſſe. Ces raiſons & la place qu'il occupoit dans la confiance du Roy l'avoient rendu reſpectable à la Reine d'Halicarnaſſe : il jetta les yeux ſur elle pour l'exécution d'un projet qu'il jugeoit très-utile aux deſſeins de Xerxès. Il ne voulut le confier qu'à la Reine, & il vint lui-même à Halicarnaſſe pour en conférer avec Artemiſe.

Ce projet conſiſtoit à étudier parfaitement l'intérieur de la Gréce, & perſonne ne pouvoit mieux qu'Artemiſe rendre ce ſervice à la Perſe. Elle avoit beaucoup d'eſprit, une grande pénétration & toute l'adreſſe poſſible pour s'acquitter avec ſuccès de cette négociation ; mais il falloit ſe déplacer & quitter le gouvernement de ſes Etats. Cet-

te difficulté n'embarraſſoit point Hermotime ; le Roy promettoit de prendre un ſoin fidéle du Royaume pendant l'abſence de la Reine, & Artemiſe n'avoit pas lieu de douter qu'il ne lui tînt parole.

Cependant elle témoigna une extrême répugnance à ſe charger de cette négociation. Hermotime ne lui en eut pas plutôt fait l'ouverture, qu'elle lui fit part des raiſons qu'elle avoit de s'en excuſer : » Vous » n'ignorez pas lui dit-elle, qu'A- » thénes eſt aujourd'hui la puiſſan- » ce la plus redoutable de la Gréce, » & vous ſçavez auſſi que Thémi- » ſtocles eſt le Citoyen le plus re- » commendable de l'Etat. Epar- » gnez-moi la honte, Seigneur, de » revoir un homme dont j'ai des » ſujets eſſentiels de me plaindre, » & que j'aurois peut-être aimé s'il » ne m'eût donné des marques viſi- » bles de ſon mépris. Je ne vous » diſſimule point ma foibleſſe : dans

» la révolution qui ſe fit autrefois
» en Ionie, par la révolte d'Ariſta-
» goras, mon pere Lygdamis fut
» obligé de chercher un aſyle hors
» de ſa Patrie ; il le choiſit à Athé-
» nes, où je l'accompagnai. Neo-
» cles pere de Thémiſtocles avoit
» épouſé une Citoyenne d'Halicar-
» naſſe. Mon pere ſe lia donc avec
» lui d'une amitié intime : ſon fils
» étoit alors dans ſa premiére jeu-
» neſſe, & je le vis ſouvent ; il me
» plut même, Seigneur, & je pris
» de l'amour ſans le connoître. Le
» fier Thémiſtocles ne fut point
» ſenſible à mes recherches : occu-
» pé alors par d'autres paſſions d'au-
» tant plus vives, qu'elles n'étoient
» point de durée, il vit ma défaite
» ſans en être touché : j'étois alors
» dans l'âge le plus aimable de la
» vie ; j'aimois & je voulois être ai-
» mée. Je n'oubliai rien pour plai-
» re, & j'eus le déſagrément pen-
» dant deux années que je reſtai à

» Athénes d'être l'objet perpétuel
» des dédains d'un homme que ſon
» étoile éloignoit perpétuellement
» de moi. Je quittai Athénes dans
» cette ſituation, & j'épouſai en-
» ſuite le Roy d'Halicarnaſſe : je le
» perdis peu de temps après, & je
» ſuis reſtée veuve ſans ſçavoir ſi je
» n'aime point encore Thémiſto-
» cles. Encore un coup, Seigneur,
» épargnez-moi la confuſion de re-
» voir un homme qui m'a ſi cruel-
» lement dédaignée ; peut-être me
» reconnoîtra-t-il, ou ſi je ſuis tout-
» à-fait effacée de ſa mémoire,
» peut-être quelqu'autre ſera-t-il
» plus fidéle au ſouvenir des traits
» de la fille de Lygdamis. «

Hermotime ne ſe rendit point à ces raiſons. Madame, reprit-il, il y a ſi long-temps que vous êtes partie d'Athénes, & vous êtiez encore ſi jeune que je ne puis croire qu'on vous y reconnoiſſe : le déguiſement que vous prendrez achevera

de vous rendre méconnoiſſable, & vous avez aſſez d'habileté pour éviter toutes les occaſions qui pourroient vous rendre ſuſpecte. En un mot il s'agit du ſervice du Roy, il vous le commande, Madame, & vous devez obéir. Artemiſe ne répondit point ; elle prit des meſures avec Hermotime pour rendre ſon déguiſement impénétrable : elle étoit d'une taille au-deſſus de l'ordinaire, & quoiqu'elle eût des traits marqués auſquels il étoit difficile de ſe tromper, on crut qu'en prenant des habits d'hommes, elle pourroit aiſément cacher ſon ſexe & ſa condition.

Artemiſe obéit en ſoupirant : Hermotime retourna en Perſe, & elle prit la route d'Athénes où elle devoit faire ſon plus grand ſéjour : elle y parut ſous le nom d'Araſpe, Perſan diſgracié : elle trouva dans tous les eſprits une ferme réſolution de réſiſter à Xerxès, & de tout ſa-

crifier pour la conſervation de la liberté. Ces diſpoſitions lui firent juger quel événement Xerxès devoit attendre de ſon entrepriſe ; mais elle eut bien d'autres ſujets de douleur & d'affliction.

Toute ſa paſſion pour Themiſtocles ſe ralluma, & elle le trouva engagé dans le plus tendre commerce avec Steſilée, que ſa beauté & que ſa vertu rendoient également chere à l'illuſtre Athénien. Artemiſe ſentit l'excès de ſon malheur, & elle perdit toute eſpérance d'être jamais aimée : elle en gémit en ſecret ; mais elle ne voulut pas gémir ſeule : elle forma la réſolution d'enlever Steſilée à ſon amant, & d'emmener ſa rivale avec elle pour lui faire expier la peine d'avoir trop plû à Thémiſtocles. Ce complot fut exécuté, comme il avoit été projetté. Artemiſe revint avec ſa proye à Halicarnaſſe, & Thémiſtocles perſuadé qu'elle avoit

ſuivi Araſpe qu'il crut auteur de l'enlévement, ne ſongea plus qu'à l'oublier ; il ſe maria même, & l'amour de la gloire parut alors l'occuper uniquement.

La fiére Artemiſe jouiſſoit alors de ſa victoire : enfin, diſoit-elle, j'ai vaincu l'amour, & une haine ſalutaire m'a fait connoître combien je m'abuſois en faiſant dépendre ma félicité de la conquête d'un cœur que rien n'a pû fléchir. Qu'il s'applaudiſſe à préſent de m'avoir dédaignée : l'ingrat en eſt bien puni ; il a perdu ſa chere Steſilée ; il ne la reverra point, & pour comble de félicité il la croit ſenſible ſans doute à d'autres vœux ; c'eſt Araſpe qui l'a enlevée, Araſpe qu'il n'a point ſoupçonné d'être ſon rival : quel martyr pour le ſuperbe Thémiſtocles ! Qu'il éprouve toute ma fureur : ma lâche tendreſſe m'avoit trop avilie : je n'étois plus cette brave Artemiſe qui ne reſpire

que la guerre, & que tant de qualités élevent au-deſſus de ſon ſexe. Je vais jouir de tous les avantages de la liberté. La guerre va bientôt me conduire aux portes d'Athénes ; je reverrai ces murs que je déteſte ; mais je ne les reverrai que pour les réduire en cendres. Le barbare Thémiſtocles apprendra ce que peut le bras d'une femme qui venge ſa propre querelle.

Artemiſe s'applaudiſſoit trop tôt de ſa victoire : elle ne put ſe diſpenſer de donner avis à Xerxès de ſon retour, & de lui mander qu'elle avoit emmené captive la maitreſſe de Thémiſtocles. Hermotime qui craignoit l'événement d'une guerre entrepriſe contre ſon avis, fut ravi d'apprendre que le Roy eût entre les mains un gage auſſi précieux de la tendreſſe de Thémiſtocles. Il crut Steſilée propre à fléchir le courroux de cet illuſtre Athénien, ſi on étoit obligé

de lui demander la paix : il manda donc à Artemiſe qu'elle eût à traiter Steſilée avec tous les égards poſſibles, & qu'elle l'envoyât à la Cour, qui s'étoit avancée juſqu'à Sardis.

Il chargea de cet ordre Dardanus, jeune Abydenien, que de puiſſantes raiſons obligeoient Hermotime d'éloigner de la Cour, & il lui ordonna expreſſément de voir Steſilée, & de l'aſſûrer qu'elle trouveroit auprès de Xerxès toute la faveur qu'elle avoit lieu d'eſpérer du plus puiſſant Roy du monde.

Dardanus n'avoit que vingt-deux ans, & la nature en le formant n'avoit oublié aucune des graces qui peuvent embraſer les cœurs : non-ſeulement il étoit d'une beauté parfaite, mais il avoit toute la dignité qui peut la rendre admirable. Une taille avantageuſe, un air de nobleſſe répandu dans toute ſa perſonne, & ce je ne ſçai

quoi qui plaît, lors même qu'on ne ſonge pas à plaire.

La fiére Artemiſe ne put le voir ſans en être émue : cette haine qui étoit peut-être un reſte de paſſion déguiſée, qu'elle conſervoit encore pour Themiſtocles, s'éteignit preſque à la vue de Dardanus : enfin elle ſe ſentit ſi vivement frapée qu'elle ne fit pas la moindre réſiſtance, & qu'elle livra d'abord ſon cœur, qu'auſſi-bien elle n'étoit pas maitreſſe de refuſer.

Dardanus lui remit l'ordre du Roy, & une lettre d'Hermotime : cet ordre lui cauſa un trouble qu'elle n'avoit point encore éprouvé : elle connoiſſoit la beauté de Steſilée, & elle appréhenda que Dardanus n'en devînt lui-même amoureux : elle déplora tout bas la cruauté de ſa deſtinée, qui en l'aſſujettiſſant aux loix de Xerxès, la forçoit de ſe ſoumettre à ſes ordres. Elle ſe repentit alors, mais trop tard de

n'avoir pas laiſſé Steſilée en Gréce ; elle craignit de l'avoir ravie aux feux de Thémiſtocles pour la rendre peut-être l'objet de ceux de Dardanus.

Il n'eſt point de marques de diſtinction qu'Artemiſe ne donnât à Dardanus : elle lui fit préſent de ſon portrait : elle ordonna même qu'on le logeât dans l'appartement que le Roy occupoit autrefois, & elle lui témoigna une conſidération ſi particuliére, qu'Hermotime lui-même n'eût pû prétendre davantage.

Son premier ſoin, lorſqu'elle fut ſeule, ce fut d'envoyer chercher Steſilée : il falloit qu'elle la prévînt ſur le changement qui ſe faiſoit alors à ſa fortune. La malheureuſe Steſilée n'avoit ceſſé de pleurer depuis ſon enlévement, & elle ne ſçavoit ſi c'étoit pour la conduire au ſupplice qu'on la mandoit. On lui dit alors qu'elle étoit entre les mains d'Artemiſe : cette nouvelle

ſembla calmer ſes frayeurs, & comme elle vit qu'on la traitoit avec de grands égards, elle ſe flata que ſa fortune alloit changer de face : elle vint donc avec plus d'aſſûrance ; elle trouva la Reine ſeule dans ſon cabinet.

Artemiſe trembla en jettant les yeux ſur Stéſilée ; elle étoit encore ſi belle, qu'elle pouvoit inſpirer la plus violente paſſion, même aux cœurs médiocrement ſenſibles. La Reine cacha ſon trouble autant qu'elle put. Steſilée la regardoit, & elle rappelloit des traits qu'elle avoit vûs quelque part ; le ſon de voix la frapoit, croyant reconnoître celle d'Araſpe qui lui avoit été ſi familiére en Gréce : elle n'expliquoit cependant pas ſes doutes, & ce fut la Reine qui la prévint ſur cet article.

Steſilée, lui dit-elle, des raiſons d'Etat m'engagérent d'aller viſiter Athénes, & c'eſt moi que vous y

avez vû ſous le nom d'Araſpe : ces mêmes raiſons me forcérent de vous enlever aux feux de Thémiſtocles, & de vous amener ici : en attendant les ordres du Roy, je fus obligée de vous tenir captive. Ces ordres ſont arrivés, & vous êtes préſentement la priſonniére de Xerxès : il me charge de vous traiter avec de grands égards, parce qu'il juge que vous lui pouvez être utile : Preſſez le Roy de vous rendre à votre Patrie, & je vous promets d'appuyer votre demande de tout mon crédit : il peut vous y rendre très-heureuſe ; & pour peu que vous ſecondiez ſes deſſeins, ſon intention eſt de vous combler de tant de biens, que votre ſort ſera préférable à celui de pluſieurs Reines. Allez, vous pouvez vous retirer dans l'appartement qu'on vous à préparé.

Steſilée obéït, & la Reine reſta ſeule : il n'eſt pas poſſible d'expri-

mer ſon trouble & ſes craintes. Steſilée lui avoit paru ſi belle, qu'elle trembla encore pour ſon entrevue avec Dardanus : elle avoua ſa peine à Pamphile, celle de ſes femmes pour qui elle avoit le plus de confiance. L'Hiſtoire de Steſilée étoit ignorée dans le Palais. Pamphile qui ne la ſçavoit pas, ne pénétroit point les raiſons que la Reine avoit eues de retenir ſi longtemps cette aimable Gréque captive : elle entendoit parler de Thémiſtocles, & elle ignoroit le rapport que ce nom avoit avec celui de Steſilée. La Reine qui cherchoit à diſſiper ſon trouble, voulut bien l'en inſtruire : elle lui parla donc ainſi.

HISTOIRE

D'Artemiſe, de Thémiſtocles; d'Ariſtides & de Steſilée.

ECOUTE, ma chere Pamphile, écoute l'Hiſtoire de mes premiéres diſgraces : tu ſçais la paſſion que j'eus autrefois pour Thémiſtocles, & tu ſçais auſſi les ordres que je reçus de Xerxès de viſiter Athénes ; mais tu ignores les ſuites fatales de ce voyage ; apprens quel eſt l'infortune de la malheureuſe Artemiſe.

Tu te ſouviens de la répugnance avec laquelle je partis, & que je ne le fis que par les ordres exprès du Roy, qui me furent apportés par Hermotime. Je prévoyois les malheurs qui me ſont arrivés, & je ne ſçais même ſi je ne dois point dire ceux dont je ſuis encore menacée. J'avois eu ſoin de faire répan-

dre avant mon arrivée le bruit imaginaire de ma disgrace : on publia qu'Araspe, Seigneur Persan, avoit été banni, & qu'il alloit chercher un asyle parmi les Athéniens ; mes gens avoient pris les devans, & ils m'avoient arrêté un logement ; ce fut en cet état que j'arrivai à Eleusis, & que j'y éprouvai ma premiére disgrace.

Après avoir visité le Temple de Cerès si fameux par ses redoutables mystéres, j'entrai dans le bois pour y prendre le frais un moment, avant que de me mettre en chemin pour Athénes : à peine y eus-je fait quelques pas que j'apperçus deux femmes qui se promenoient seules, & qui sembloient être dans la plus grande confidence.

Une de ces femmes étoit d'une taille fort-au dessus de l'ordinaire, & elle avoit dans la démarche je ne sçais quoi de marqué, qui excita ma curiosité : je m'approchai pour

les voir de plus près ; il me parut qu'elles cherchoient à m'éviter : ce ſoin me rendit plus attentive à les joindre, croyant que ma qualité d'étranger excuſeroit facilement cette liberté.

Ma ſurpriſe ne fut pas médiocre en reconnoiſſant Thémiſtocles dans une de ces femmes. Je n'eus pas de peine à juger par ſon déguiſement, que celle qu'il accompagnoit, étoit ſa maitreſſe : il m'en coûta pour cacher mon émotion ; ce que j'avois le plus appréhendé m'arrivoit. Je ſentis renaître mon inclination pour Thémiſtocles, & je jugeai que j'étois perdue, puiſque la premiére fois que je le revoyois, je le ſurprenois avec ſa maitreſſe.

Je me remis enfin, & profitant de l'erreur que mon déguiſement ne pouvoit manquer de cauſer, j'abordai ces deux perſonnes avec beaucoup de modeſtie, & les ſaluant reſpectueuſement à la Gré-

que, je leur perſuadai aiſément ce que je voulus leur faire croire.

Je leur parlai Ionien, & je leur contai mon Hiſtoire telle que je te l'ai dite : Je viens, ajoûtai-je, chercher parmi vous un aſyle contre une Patrie ingrate que je fuis. La haute réputation où eſt Thémiſtocles, continuai-je en le regardant, m'a fait choiſir Athénes par préférence à toutes les autres Villes de la Gréce. La guerre dont elle eſt menacée par les Perſes me fait eſpérer qu'on ne me refuſera pas la retraite que je viens demander. Mais je vous avoue que tout mon eſpoir eſt fondé ſur la vertu de Thémiſtocles, & que je ne me plaindrai point de ma deſtinée ſi je ſuis aſſez heureux pour gagner ſa confiance.

Ce diſcours embarraſſa Thémiſtocles qui ne pouvoit ni le contredire, ni convenir de ce qu'il avoit de flateur : il me regardoit cepen-

dant attentivement, & je m'appercevois qu'il cherchoit à ſe rappeller ou des traits, ou une voix qu'il avoit autrefois fort connus ; mais il ne put me remettre, le temps m'avoit abſolument effacée de ſon ſouvenir ; & comme je n'avois jamais fait aucune impreſſion ſur ſon cœur, il ne lui dit rien pour moi. D'ailleurs il étoit impoſſible de penſer que la Reine d'Halicarnaſſe ſe fût expoſée à un pareil déguiſement. Néanmoins pour couper pied à des réfléxions qui pouvoient conduire au dénouement, je pris le prétexte de l'heure pour me retirer, & en effet je partis ſur le champ, afin d'éviter une ſeconde fois la rencontre que j'avois eue.

Tu juges, ma chere Pamphile, du trouble de mon ame, ce que j'avois prévu étoit arrivé : je trouvois Thémiſtocles éperduement amoureux d'une autre, & je voyois bien qu'il ne le pouvoit plus être

de moi, qu'ainſi je ſerois toujours malheureuſe pendant que je reſterois à Athénes. Il n'eſt pas facile d'exprimer à une autre tous les maux que cette cruelle réfléxion me fit ſouffrir ; il faut les avoir endurés pour les concevoir : d'autant plus à plaindre qu'il falloit uſer d'une perpétuelle diſſimulation, & que ce n'étoit point aſſez d'avoir déguiſé mon ſexe, qu'il falloit encore cacher ma peine, & la renfermer dans le fond de mon cœur.

Je me fis cet effort, Pamphile, & je m'y déterminai d'autant plutôt que j'étois réſolue, ſi je ne pouvois réuſſir à me faire aimer, ce que je croyois impoſſible, de me venger du moins & de laiſſer en partant d'Athénes, les mêmes allarmes dans le cœur de Thémiſtocles, qu'il excitoit dans le mien.

Il étoit lui-même inquiet des ſuites de cette aventure ; il craignoit que je ne le reconnuſſe, &

qu'on ne ſçût dans quelle ſituation je l'avois rencontré ; cependant il jugea que j'en uſerois plus diſcrettement, & qu'un étranger qui venoit implorer l'appui des Athéniens, ne chercheroit pas à ſe brouiller avec lui en publiant la rencontre qu'il avoit faite.

Mon premier ſoin fut de le voir : il me fit un accueil dont j'eus lieu d'être ſatisfaite. J'allai enſuite viſiter Ariſtides, dont j'admirai la ſageſſe & la modeſtie. Je cherchai après cela Steſilée, à qui je dis beaucoup de douceurs : elle rougit en me voyant ; mais je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir ; je voulois avant tout être mieux inſtruite de ſon Hiſtoire.

Steſilée, me dit-on, eſt de Téos, Ville d'Ionie, célébre pour être la Patrie du fameux Anacréon. Sa mere Soſtrate l'amena fort jeune à Athénes, où elle a été élevée : Vous connoiſſez ſa beauté ; pour

ſon eſprit, vous en jugerez, & il eſt certain qu'elle en a beaucoup: ſon cœur eſt tendre, mais bien fait: elle a de la grandeur & de la nobleſſe dans l'ame: elle eſt capable des ſentimens les plus fiers & les plus généreux; enfin la tendreſſe dont elle ne ſe défend pas, n'a rien d'incompatible avec la vertu.

Elle eſt aimée de Thémiſtocles & d'Ariſtides, les deux plus conſidérables Citoyens de l'Etat. Cette paſſion les a rendus preſque ennemis, & quoi qu'ils ſoient toujours diſpoſés à ſe réunir lorſque l'intérêt de la République le demande, il faut avouer pourtant qu'ils cherchent autant qu'ils le peuvent à ſe nuire, même dans les moindres occaſions. Il y a entr'eux un principe d'antipathie naturelle qui s'eſt accrue par la jalouſie, & qui pourroit bien un jour les rendre irréconciliables. Tous deux braves, tous deux attachés au ſervice de

leur Patrie, & tous deux également épris de gloire, ils agiſſent tous deux par des motifs différens. Thémiſtocles plus jeune, plus ardent, & ſi on l'oſe dire, plus fougueux, n'enviſage que l'honneur de l'entrepriſe, ſans en conſidérer les ſuites. Ariſtides plus attentif & plus meſuré, examine davantage les conſéquences : l'un cherche la gloire pour lui, & l'autre ſans négliger un ſi grand objet, ne veut rien entreprendre qu'il n'en réſulte quelque bien à ſes Citoyens. Thémiſtocles eſt capable des plus grandes choſes ; mais il ne conſidére pas toujours la bienſéance des moyens. Ariſtides rejette tout ce qui n'eſt point honnête, quelque utilité que le Public y puiſſe rencontrer : l'un a ſon aggrandiſſement en vue, & l'autre celui de l'Etat ; l'un s'eſtime trop, & l'autre haït même les louanges qu'il mérite. Thémiſtocles eſt livré à l'a-

mour de tous les plaiſirs, il eſt ambitieux, impatient de gouverner : il aime le luxe, une grande dépenſe, il eſt vif dans toutes ſes paſſions : l'autre eſt frugal, réglé dans ſes mœurs, attaché aux loix, modéré dans ſes deſirs.

Cette différence de caractéres fait qu'ils ſont preſque toujours d'un avis différent, à moins que le bien de l'Etat ne demande qu'ils ſe concilient ; pour lors on les voit toujours revenir à l'avis le plus ſage. On craint avec raiſon, que cette différence d'humeurs ne faſſe ſuccomber l'un ſous la brigue de l'autre, & comme le crédit de Thémiſtocles eſt le plus fort, il y a lieu d'appréhender qu'Ariſtides n'en ſoit bientôt la victime.

Ils connurent tous deux Stefilée en même temps, & ils en devinrent amoureux le même jour. Thémiſtocles eſt aimé, mais Ariſtides a de grands avantages : il a pour lui

le ſuffrage de Soſtrate, mere de Steſilée, & il a rendu un ſervice important à cette aimable fille dans un procès où il s'agiſſoit de toute ſa fortune : c'eſt ce qui a mis Soſtrate de ſon côté. Ariſtides a même parlé d'épouſer Steſilée, & Thémiſtocles ne s'eſt point encore expliqué ſi ouvertement. Il n'en eſt pas moins aimé : Steſilée ne peut ſe réſoudre à épouſer Ariſtides qu'elle n'aime pas, & elle ne s'offenſe pas que Thémiſtocles ne lui offre point la main : ſa tendreſſe pour lui va juſques à craindre qu'en l'épouſant il ne fît tort à ſa fortune : telle eſt, ajoûta-t-on, la ſituation de ces trois amans.

Je bâtis ſur ce récit le plan de la conduite que je devois tenir : je réſolus de nuire à ma rivale autant qu'il ſeroit poſſible ; & ſans avoir encore de projet déterminé en vue, je cherchai toutes les occaſions de deſſervir Steſilée.

Un jour que j'avois trouvé Ariſtides chez elle, j'affectai de parler en ſa préſence de la rencontre que j'avois faite d'elle dans le bois d'Eleuſis : Vous êtes, lui dis-je, la premiére perſonne que j'aye vue en Gréce, & j'ai bien auguré de mon arrivée en ce pays, puiſqu'elle m'a fait voir d'abord ce qu'Athénes avoit de plus charmant. Mais, ajoûtai-je, qu'eſt devenue votre compagne ? Je l'ai cherchée vainement & je ne l'ai point rencontrée : faites-la-moi revoir de grace.

Steſilée rougit, & ne répondit point : Ariſtides s'en apperçut, & il en fut ſurpris : il voulut ſçavoir la cauſe de ce trouble, & il acheva d'embarraſſer Steſilée : je fus ſatisfaite de la peine que je lui cauſois ; mais je n'en reſtai pas là.

Je ſortis avec Ariſtides, & il me preſſa de lui dépeindre la perſonne qui accompagnoit Steſilée dans la

rencontre que j'en avois faite : je m'en défendis assez long-temps, pour piquer davantage sa curiosité, & donner à cette aventure un air mystérieux qui le persuadât de plus en plus. Je feignis enfin de me rendre, & après avoir exigé de lui un secret inviolable, je lui dépeignis si bien Thémistocles, qu'il ne put se tromper au portrait que je lui en fis.

Aristides forma dès ce moment la résolution de ne plus voir Stesilée ; mais comme il étoit sage, & qu'il craignoit d'exposer la réputation d'une fille qu'il aimoit éperduement ; il ne cessa pas ses assiduités tout d'un coup ; il continua de la voir, mais plus froidement ; il la vit ensuite moins souvent, & enfin il cessa d'y retourner.

Thémistocles ignoroit ce qui s'étoit passé, & il l'a toujours ignoré. Il ne voyoit plus Stesilée en particulier depuis l'aventure d'E-

leuſis, & Soſtrate empêchoit toutes les autres rencontres : ainſi Steſilée ne put l'inſtruire de ce qui étoit arrivé chez elle, & peu à peu ce fait s'effaça de ſa mémoire.

J'étois cependant fort aſſidue auprès de Thémiſtocles que je quittois rarement : je voulois gagner ſa confiance dans l'eſpoir frivole que je réuſſirois peut-être à m'en faire aimer : j'en voulois du moins à ſon amitié, & c'étoit le prétexte dont l'amour ſe ſervoit pour m'attacher ſans ceſſe aux pas de cet Athénien. La liberté que me donnoit mon déguiſement me fourniſſoit les occaſions de lui faire les proteſtations les plus tendres & les plus affectueuſes. Il y paroiſſoit ſenſible, & ce que je n'avois pû obtenir, comme amante, je veux dire la confiance de Thémiſtocles, il ſembla me l'accorder comme ami. Il ne me cacha point l'amour dont il brûloit pour Ste-

silée. Quelque désagréable que cette confidence me fût, elle m'étoit nécessaire pour l'exécution de mes projets.

Thémistocles voulut que la confiance qu'il me témoignoit passât jusques à Stesilée ; il l'instruisit par une Lettre que je lui rendis, de l'amitié qu'il me portoit, & je fus de cette sorte l'interprète de leurs sentimens. J'entretenois Stesilée de Thémistocles, & je lui rendois compte des dispositions où je la trouvois : de cette maniére il ne leur fut presque plus nécessaire de se voir en public.

Cependant Sostrate s'étoit apperçue du réfroidissement d'Aristides, & qu'enfin il avoit cessé tout-à-fait de voir sa fille : elle s'en prit à Stesilée, qu'elle accabla des plus vifs reproches : elle lui défendit même de voir jamais Thémistocles ; & afin de mettre un obstacle sûr à leurs entrevues, elle mena sa

fille à la Campagne : Steſilée y paſſa quinze jours dans la plus cruelle affliction ; elle ne trouvoit de ſoulagement que dans les Lettres qu'elle recevoit quelquefois de ſon amant, & la mort de Soſtrate qui arriva dans ce voyage, acheva de mettre le comble à l'affliction de ſa fille.

Soſtrate voulut exiger de ſa fille qu'elle épouſeroit Ariſtides s'il revenoit à elle. Steſilée fondoit en larmes, & ne répondoit point : pourquoi, lui diſoit-elle, ſongez-vous à des nôces, quand je ſuis à la veille de vous perdre ? Je ne penſe qu'à obtenir des Dieux qu'ils vous rendent à la vie, & vous voulez que je forme d'autres vœux : Non, ma mere, n'exigez point cette condition de votre fille : je ne veux, ſi je vous perds, conſacrer le reſte de mes jours qu'à regretter la grandeur de cette perte. Ma fille, répondit Soſtrate, d'une

voix mourante : je rends juſtice à vos ſentimens, & je ne doute pas que ma mort ne vous coûte bien des larmes ; mais le temps eſt un reméde contre les plus juſtes douleurs, & je vous blâmerois d'être inconſolable, quand vous ne pouvez détourner le coup qui vous afflige. C'eſt pour récompenſer votre pitié que je deſire que vous épouſiez Ariſtides : Rien n'eſt de ſi vertueux que lui en Gréce : vous aimez Thémiſtocles ; mais il vous aime moins que vous ne penſez, & peut-être que bientôt il ne vous aimera plus : enfin que voulez-vous que ce commerce devienne ? Serez-vous toujours ſa maitreſſe, ou eſpérez-vous devenir ſa femme ? Le premier vous deshonorera, & le ſecond vous expoſera à des dégoûts que vous n'éprouverez point avec Ariſtides ; c'eſt pour vous engager à l'épouſer que je veux lui donner tout mon bien.

Les larmes de Steſilée ne purent fléchir ſa mere ; elle mourut dans ſa réſolution, & elle donna en mourant tous ſes biens à Ariſtides. Ainſi Steſilée ſe vit dans la néceſſité, ou de vivre ſans bien, ou d'épouſer un mari qu'elle n'aimoit pas. Athénes fut bientôt informée de cet événement : Thémiſtocles en fut cruellement affligé ; il vouloit partir ſur le champ pour mêler ſes larmes à celles de Steſilée ; mais elle s'y oppoſa : elle craignoit d'offenſer l'ombre encore fugitive de Soſtrate, en recevant chez elle un amant contre qui ſa mere s'étoit déclarée juſques à ſon dernier ſoupir.

Je t'avoue ma foibleſſe, Pamphile, j'étois alors ſeule contente, & je triomphois de la diſgrace de ma rivale : Steſilée, diſois-je, ſera forcée d'épouſer Ariſtides, & de cette maniére je tenterai encore une fois le cœur de Thémiſtocles : Grands Dieux ! ajoûtois-je, auriez-

vous réſervé ce prix à ma conſtance ? Serois-je aſſez heureuſe pour inſpirer de l'amour au plus grand homme qu'Athénes ait jamais eu ?

Choſe étrange ! que la violence des paſſions : tout devoit m'eloigner d'Athénes, & la guerre qui la menaçoit & dans laquelle j'étois obligée de ſuivre les étendards de Xerxès, m'obligeoit à ſortir bientôt de la Gréce ; cependant je m'opiniâtrois dans une paſſion extravagante ; j'aimois & je voulois être aimée, quoiqu'il en pût arriver.

Je fis entendre à Thémiſtocles que Steſilée n'avoit déſormais d'autre parti à prendre que celui d'épouſer Ariſtides. Si vous l'aimez, lui diſois-je, vous devez le ſouhaiter vous-même. Faites cet effort ſur votre paſſion, il vous ſera bien glorieux de vous être ainſi vaincu, en faveur d'une fille aimable, que le caprice de ſa mere a réduite à la triſte condition d'épouſer votre rival.

Thémiſtocles ne pouvoit entendre parler de ce mariage : il parloit même d'épouſer Steſilée afin de réparer le préjudice que ſa mere lui avoit fait en mourant. Ah ! m'écriai-je avec tranſport, gardez-vous bien de commettre cette faute. Vous ne devez vous allier qu'aux plus nobles familles de la République : & ſi on vous a reproché la naiſſance de votre mere, que ne diroit-on point contre celle d'une pareille épouſe ? Un mariage ſi peu convenable feroit échouer toutes les eſpérances que vos grandes qualités ont donné de vous à vos Citoyens : Non je ne ſouffrirai point que vous vous abaiſſiez ainſi, & je ſuis perſuadé que Steſilée n'y conſentiroit pas. Je ne ſçais même, ajoûtai-je artificieuſement, ſi elle ne ſouhaite point d'épouſer Ariſtides ; car enfin par quelle raiſon refuſer de vous revoir lorſqu'elle eſt dégagée de l'obéiſſance qu'elle de-

voit à ſa mere ? J'admire ſa délicateſſe ; mais je la trouve déplacée ; quand on aime comme il faut on raiſonne moins : Steſilée en l'état où elle eſt ne devoit ſonger à recevoir de conſolation que de vous. Ces diſcours faiſoient impreſſion ſur l'eſprit de Thémiſtocles, & c'étoit le but auquel je tendois uniquement.

Cependant Steſilée avoit fait remettre le teſtament de ſa mere entre les mains d'Ariſtides, & il l'avoit reçû avec des ſentimens bien différens de ceux dans leſquels il avoit été fait. On lui dit en vain qu'en le faiſant, Soſtrate avoit voulu obliger ſa fille à l'épouſer ; il rejetta cette propoſition avec dédain, & voici à peu près comme il écrivit à Steſilée ſur ce ſujet.

» Avez-vous pû croire, Mada-
» me, que je ſerois ſenſible au pré-
» ſent que Soſtrate m'a fait ? Et
» penſez-vous que je profite de la

» néceſſité où l'on a voulu vous
» mettre d'accomplir un engage-
» ment auquel j'ai renoncé dès
» que j'ai ſçû qu'il vous déplaiſoit?
» Non, belle Steſilée, rien ne peut
» me détourner de ma réſolution ;
» je vous rends votre bien, & je
» vous dégage moi-même de l'o-
» bligation qu'on a eu intention de
» vous impoſer : je ne vous aurois
» pas aſſez aimée, ſi j'étois capable
» de vous contraindre. Je connois
» tout le prix de votre main ; mais
» j'en ſerois indigne ſi elle vous
» coûtoit la liberté. Votre eſtime,
» Madame, eſt l'unique bien où
» j'oſe aſpirer, & c'eſt la ſeule ré-
» compenſe que je crois pouvoir
» exiger de vous dans la ſituation
» où nous nous trouvons l'un &
» l'autre. «

Une action ſi généreuſe produi-ſit l'effet qu'on en devoit natu-rellement attendre : Steſilée en fut pénétrée de reconnoiſſance,

& elle revint auſſitôt à Athénes, où dès qu'elle fut arrivée elle fit prier Ariſtides de la venir voir; il la refuſa: il n'eſt point à propos, répondit-il, que je revoye Steſilée; ſa vûe ne feroit que r'ouvrir une playe qui n'eſt point encore fermée: aſſurez-la de ma part, ajoûta-t-il, à celui qui l'invitoit, qu'elle peut diſpoſer de ma vie; mais qu'elle ne doit pas éxiger que je m'expoſe au péril de la voir.

Cette réponſe affligea Steſilée: elle écrivit la Lettre la plus touchante & la plus reconnoiſſante à Ariſtides: il fut ſatisfait de ce témoignage de ſon eſtime; mais il ne répondit point: Steſilée jugea par ſon ſilence qu'il vouloit abſolument ſe détacher d'elle.

Elle avoit fait toutes ces démarches ſans en conſulter Themiſtocles, & même avant que de l'avoir vû: il en fut piqué, & je ne contribuai pas peu à lui faire ſentir ce dé-

faut d'attention ; mais il crut en connoître la néceſſité, & paſſant tout d'un coup à une autre extrémité, il fut jaloux que Steſilée dût tout à ſon rival ; il crut donc qu'il devoit faire de plus grands efforts pour elle, & il lui vint propoſer de l'épouſer : il le fit ſans m'en conſulter, & il eſt vrai que j'aurois fait de vains efforts pour le détourner de cette réſolution : il ne l'avoit priſe ſeule que parce qu'il étoit bien déterminé à la ſuivre.

Heureuſement Steſilée ne ſe trouva point diſpoſée à profiter des offres de Themiſtocles : elle crut en avoir de bonnes raiſons. La répugnance que ſa mere avoit toujours eue à cette alliance l'arrêtoit, & elle ne pouvoit ſe réſoudre à violer ſi-tôt ſes derniéres volontés ; d'ailleurs elle croyoit devoir cette légére ſatisfaction aux bontés d'Ariſtides. Epouſer ſon rival à ſes yeux, c'étoit à ſon gré une ingratitude inexcuſable ;

inexcuſable ; il falloit du moins différer de quelque temps, & elle tâcha de le faire agréer à Themiſtoçles, qui ne put s'accommoder de ce ménagement.

Il crut entrevoir d'autres motifs, & il en fit des reproches à Steſilée : non, lui dit-il, vous ne m'aimez point ; la ſeule conſidération d'Ariſtides vous arrête : vous craignez de l'offenſer en m'épouſant, & vous vous regardez encore comme un bien auquel il a droit : vous n'aimez point Ariſtides, dites-vous, & cependant, cruelle ! vous craignez de l'affliger en faiſant le bonheur de ſon rival.

Ingrat ! reprit Steſilée, pouvez-vous me faire un crime d'un ménagement ſi raiſonnable ? Je n'aime que vous, & votre cœur peut ſeul faire ma felicité. Mais faut-il que notre bonheur empoiſonne le repos d'un amant infortuné que ſa vertu doit vous rendre reſpectable, tout

votre rival qu'il eſt? Ne me reprochez donc point quelques égards que je lui dois; ils ſont juſtes, & c'eſt en manquer beaucoup pour moi, que de les trouver criminels.

Madame, répondit Themiſtocles, avec un air auſſi froid que piquant, vous pouvez porter plus loin la reconnoiſſance: épouſez Ariſtides; c'eſt la volonté de votre mere, & peut-être la vôtre: je ne veux point forcer votre inclination; optez, Madame, épouſez Ariſtides ou Themiſtocles.

Que vous êtes déraiſonnable, s'écria Steſilée! Quoi! Ne connoiſſez-vous point d'intervalle entre ces deux extrémités? Et êtes-vous aſſez injuſte de croire que dès que je ne vous épouſe pas auſſi-tôt que vous le voulez, il faut que je me donne d'abord à votre rival? Reconnoiſſez votre égarement, Seigneur, & de grace ne me forcez

pas à me plaindre de vous, dans le temps que vous me prétendez donner des preuves de votre amour.

Madame, interrompit Themiſtocles, la vertu d'Ariſtides me fait ombrage, & je ſuis jaloux de l'eſtime qu'il vous inſpire : je ne ſçais même ſi je ne la préférerois point au genre de tendreſſe que vous me témoignez. Je vous laiſſe y penſer, & je vous déclare cependant que je regarde encore Ariſtides comme le rival le plus dangereux, & que je vais employer tout mon crédit pour l'éloigner à jamais de vous.

Themiſtocles quitta Steſilée à ces mots, & elle en fut allarmée : elle connoiſſoit ſon crédit; elle paſſa la nuit dans cette crainte, & dès le lendemain elle lui écrivit cette Lettre.

» Plus je réfléchis ſur vos der-
» niers diſcours, & plus ils m'al-
» larment : je vous aime, Seigneur,
» & les Dieux me ſont témoins

» que je ne vois rien ſur la terre
» de preférable à vous ; mais j'aime
» en même temps votre gloire : con-
» ſervez-la en ménageant Ariſti-
» des ; & ſi vous m'aimez autant
» que je vous aime, n'offenſez point
» un homme à qui je ſuis deux fois
» redevable de mon bien.

Themiſtocles avoit quitté Steſilée outré de dépit ; il m'avoit entretenue des raiſons qu'il croyoit avoir de ſe plaindre, & j'y avois applaudi ; mais cette Lettre acheva de l'irriter ; il vint me la montrer : qu'en dites-vous, Araſpe, me demanda-t-il ? Suis-je aſſez mépriſé ? Stéſilée me ſollicite en faveur d'Ariſtides. Elle craint que je ne l'offenſe : puis-je croire après cela qu'elle m'aime véritablement ?

Je ſentis une joye incroyable en entendant ainſi parler Themiſtocles ; je l'irritai ſecrettement contre Ariſtides, penſant que ce procédé acheveroit d'aigrir Steſilée ;

& que je profiterois de la déſunion. Themiſtocles ſe crut doublement intéreſſé à perdre ſon rival : il étoit ſon concurrent dans les affaires du gouvernement, & il lui diſputoit le cœur de Steſilée ; il fit ſa brigue : Ariſtides fut accuſé, & dans peu de temps il fut banni d'Athénes pour cinq ans.

Cette nouvelle mit Steſilée au déſeſpoir ; elle écrivit la Lettre la plus forte à Ariſtides pour lui témoigner qu'elle n'avoit nulle part à ſon éxil : elle ſe plaignit même tout haut de Themiſtocles, & elle refuſa de le revoir qu'il n'eût employé ſon crédit pour rappeller celui qu'il venoit de faire bannir.

Je ne puis t'exprimer quelle fut la fureur de Themiſtocles ; il ſe crut guéri, & il ceſſa de voir Steſilée : juge de ma joye, ma chere Pamphile ; je n'oubliai rien pour effacer ma rivale du ſouvenir de ſon amant. Je lui propoſai cent

ſortes d'amuſemens; je ne l'entretins que de projets de guerre, & ſi je lui parlai quelquefois de galanterie, c'étoit pour lui faire entendre qu'il étoit le plus aimable de tous les hommes, & que Steſilée ne méritoit que ſa haine ou que ſon mépris.

Mais enfin, je m'apperçus que ces artifices étoient inutiles, & que Themiſtocles aimoit toujours Steſilée; alors ma patience s'épuiſa, & je m'apperçus que mon amour ſe changeoit en fureur. Je fis les projets les plus funeſtes contre l'amant & la maitreſſe: mon premier deſſein fut d'ôter la vie à ma rivale en quittant Athénes; mais je crus que cette vengeance ne ſeroit pas aſſez durable; je voulois que l'ingrat crût Steſilée infidelle; je réſolus de l'enlever en partant, afin qu'il pût penſer qu'elle m'avoit ſuivi, & qu'elle préféroit un nouvel engagement à celui qu'ils avoient depuis ſi long-temps.

Je changeai auſſi-tôt de conduite; je conſeillai à Themiſtocles de revoir Steſilée ; il falloit que je les réconciliaſſe pour aſſurer le ſuccès de mon projet. J'y réuſſis trop aiſément ; je fis entendre à Themiſtocles qu'il falloit promettre quelque choſe à Steſilée ; & à Steſilée qu'il ne falloit pas ſe preſſer d'obtenir ce qu'elle demandoit. Ce fut ainſi, Pamphile, que je travaillai à raccommoder deux amans que je voulois perdre : ils ſe revirent, & ils ſe promirent de s'aimer plus que jamais. Je ne fus point préſente à cette entrevûe, qui m'eût peut-être trop coûté ; mais je fis tout diſpoſer pour mon départ. Un Vaiſſeau fut commandé de ſe tenir prêt à me recevoir à la rade d'Athénes, & Steſilée étant alors partie pour la campagne, ſa maiſon fut inveſtie & forcée ; on l'enleva à demi morte, & on la mena ſur le bord de la mer, qui n'étoit pas éloignée:

on l'embarqua dans une chaloupe ; & on la conduiſit au bord du Vaiſſeau, ſans qu'elle pût ſçavoir en quelles mains elle étoit tombée : tu ſçais le reſte, ma chere Pamphile, mais connois le nouveau trouble qui me dévore.

Je n'ai pû voir Dardanus ſans être ſenſible à ſa beauté ; je ſens qu'il eſt déja maître de mon cœur, & ma flamme pour lui eſt auſſi violente dans ſon commencement que celle dont j'ai brûlé pour Themiſtocles, l'étoit dans ſon plus grand progrès : cependant je ne puis aſſez t'exprimer mes craintes ; je me perſuade que Steſilée dont les charmes m'ont été déja ſi funeſtes, eſt encore deſtinée à m'enlever cette conquête. Je tremble qu'il ne la voye, & je ne puis pourtant l'en empêcher : Hermotime m'en a envoyé l'ordre, & tu ſçais combien il eſt dangereux de déſobéir à ce redoutable Miniſtre. Déja je me

ſuis vengée de Themiſtocles en lui enlevant ſa maitreſſe ; il a cru qu'elle avoit ſuivi le faux Araſpe, & que l'un & l'autre l'avoient abuſé ; il en a été cruellement irrité, & pour leur perſuader qu'il étoit inſenſible à cette perfidie, je viens de ſçavoir qu'il s'eſt marié. Que j'aurois eu de ſatisfaction d'apprendre cette nouvelle à Steſilée, & de déſabuſer Themiſtocles ſur l'infidélité de ſa maitreſſe ; mais l'amour que je ſens pour Dardanus, me rend inſenſible pour Themiſtocles ; je l'ai long-temps aimé, enſuite je l'ai haï, & aujourd'hui il m'eſt indifférent. Ma nouvelle paſſion éteint en moi toutes les autres, & ſi je ne redoutois pas les charmes de Steſilée, je la reverrois ſans envie entre les bras de ſon ancien amant.

L'infortunée fille de Soſtrate délivrée de la captivité dans laquelle on l'avoit long-temps retenue, n'avoit ſçu à quoi attribuer la cauſe

de ſon enlévement ; elle n'avoit pû deviner quel étoit ſon raviſſeur, juſqu'au temps qu'Artemiſe l'en avoit inſtruite ; & depuis qu'elle en fut informée, elle ne pénétroit point non plus les motifs qui avoient engagé la Reine d'Halicarnaſſe à l'enlever : elle porta enſuite ſes vues plus loin, & venant à ſonger qu'elle étoit partie d'Athénes dans le même temps que le faux Araſpe, elle prévit que cette rencontre devoit donner de véritables ombrages à Thémiſtocles : il va me croire infidelle, s'écrioit-elle, & toutes les apparences me doivent faire paſſer pour telle à ſes yeux. Il ignore où je ſuis ; il ignore que le crime d'une femme m'enleve à ſa tendreſſe. Comment lui pourrai-je faire connoître mon innocence ? Avant qu'il en ſoit informé le dépit aura éteint ſon amour. Le fier Thémiſtocles ne pourra ſouffrir la préférence que je ſemble donner au faux

Araſpe, ni que j'aye quitté un Grec illuſtre, pour l'eſclave mépriſable d'un Roy barbare.

Ces réfléxions étoient interrompues par un torrent de larmes : l'incertitude de ſon ſort achevoit de l'affliger ; le Roy de Perſe commandoit qu'on eût de grands égards pour elle ; il ſe déclaroit ſon protecteur ; mais quelle ſeroit la ſuite de cette promeſſe ? Vouloit-on ſe ſervir d'elle pour engager Thémiſtocles à trahir ſa Patrie ? Elle ne pouvoit s'y réſoudre : ſon refus l'immoleroit donc au courroux de Xerxès, & la moindre peine qu'elle pouvoit appréhender étoit peut-être qu'on la fît rentrer dans la priſon, dont elle venoit d'être tirée.

Pendant qu'elle s'occupoit de ſa douleur, Dardanus vint la viſiter comme l'ordre d'Hermotime le portoit : il n'avoit rien oublié pour donner du relief à ſa bonne mine : tout ce que le faſte Perſan peut

étaler, le jeune Dardanus le fit briller aux yeux de la malheureuſe Steſilée : cet appareil avoit été concerté avec Hermotime pour éblouir Steſilée, & lui donner une légére idée de la magnificence de la Perſe ; mais cet éclat ne la toucha point : elle jetta un regard modeſte ſur Dardanus : & elle baiſſa enſuite les yeux. Elle ne vouloit inſpirer que la pitié. Dardanus la regarda au contraire avec admiration. La triſteſſe dont le poids ſembloit l'accabler fit la plus tendre impreſſion ſur ſon cœur ; il fut charmé de ſa beauté, & comparant tout ce qu'il avoit vû d'admirable dans le Palais de Suſe, à ce qu'il voyoit alors, il crut qu'il n'y avoit rien de ſemblable aux attraits de Steſilée.

Il lui expliqua les ordres de Xerxès avec beaucoup de reſpect, & jettant enſuite ſur elle un regard tendre & paſſionné, Madame, lui dit-il, le Roy ne pouvoit mieux

montrer la ſageſſe de ſon conſeil, qu'en tâchant de vous avoir en ſa puiſſance ; vous pouvez faire l'ornement de ſa Cour ; mais vous êtes capable de faire davantage, & le puiſſant Monarque des Perſes doit plus conter ſur un ſeul coup de vos yeux, que ſur toutes les forces qu'il eſt prêt de faire marcher contre la Gréce.

Steſilée n'entendit point ce langage, ou elle feignit de ne point l'entendre : elle reſta ſeule, & elle paſſa dans ſon cabinet juſqu'à l'heure qu'elle devoit aller chez la Reine, à qui elle ſe crut obligée d'aller rendre viſite.

Le temps que Dardanus avoit été chez Steſilée avoit paru bien long à l'impatiente Artemiſe : il en étoit enfin ſorti, & il avoit ſenti qu'en quittant Steſilée, il s'étoit preſque arraché de lui-même. Il étoit dans l'âge où les paſſions font le plus de progrès : il s'apperçut

qu'il aimoit éperduement ; mais il eut assez de prudence pour juger qu'il devoit cacher sa flamme. Il craignoit les yeux clairvoyans d'Artemise, & comme il sçavoit que le Roy vouloit employer Stesilée pour gagner Thémistocles, il craignit qu'on ne lui fît un crime auprès de ce Prince de l'amour qu'il laisseroit voir pour elle.

Il trompa donc Artemise lorsqu'il l'entretint de la visite qu'il avoit rendue à Stesilée : il affecta de lui parler d'elle froidement, & il se conduisit avec tant d'adresse, que la Reine toute intéressée qu'elle étoit à éclaircir ce secret, ne put encore le pénétrer.

Dardanus avoit même résolu de laisser deviner son amour à Stesilée, ne jugeant pas qu'il fût temps de lui en parler, lorsqu'elle étoit encore occupée du souvenir de Thémistocles : il sçavoit qu'un amant de ce mérite ne s'efface pas

aiſément de la mémoire : il ne ſongea qu'à voir ſouvent Steſilée, à la plaindre, à gagner ſa confiance, & à eſſayer ſi par le ſecours du temps, & des plus reſpectueuſes aſſiduités, il ne pourroit point la fléchir, & prendre peut-être quelque jour dans ſon cœur la place de Themiſtocles.

Artemiſe n'eut pas la même patience : elle aimoit & elle vouloit être aimée : elle voyoit ſans ceſſe Dardanus ; elle ſoupiroit ſouvent ; ſes regards s'arrêtoient quelquefois fixement ſur lui ; elle avoit toujours quelque ſecret à lui communiquer ; & alors ſes diſcours étoient accompagnés des plus fortes aſſûrances de ſon eſtime. Mais il ne répondoit que par un reſpectueux ſilence, & ce ſilence étoit aux yeux d'une amante impatiente un ſujet d'inquiétude qu'Artemiſe voulut éclaircir : elle ſe perſuada que le reſpect pouvoit arrêter Dardanus,

& que dans le rang où elle étoit élevée, c'étoit à elle à l'enhardir par quelques démarches, dont il ne pût ignorer le véritable motif.

Elle avoit les plus fortes raiſons de ne point différer. Dardanus devoit repartir dans quelques jours d'Halicarnaſſe, & il falloit qu'il emmenât Steſilée avec lui: c'étoit pour Artemiſe un double ſujet d'embarras: Elle appréhendoit encore l'effet des charmes de Steſilée, & quelque indifférent que Dardanus eût affecté de paroître, il étoit toujours très-dangereux d'expoſer ſans ceſſe aux yeux d'un homme capable d'aimer, une fille ſi propre à inſpirer une violente paſſion. C'étoit le premier objet de la Reine; mais le ſecond n'étoit pas moins puiſſant: il falloit pour ſe raſſurer ſur ſes craintes, que Dardanus ſçût combien il lui étoit cher, & c'étoit ce qui l'inquiétoit davantage.

Elle fait agir Pamphile, & elle l'inſtruit de quelle façon il falloit ſe conduire. Pamphile rencontre un jour Dardanus ſur une terraſſe qui aboutiſſoit au cabinet d'Artemiſe ; il étoit ſeul aſſis ſur un banc, & il rêvoit à ſa nouvelle paſſion : Pamphile l'aborda, & ſaiſiſſant l'occaſion de l'entretenir de ſon départ prochain ; la Reine, ajoûta-t-elle, verra venir ce jour avec peine : je ne vous diſſimulerai point, Seigneur, qu'elle a pour vous une eſtime ſinguliére, & qu'elle ſeroit charmée de vous attacher à elle par ſes bienfaits, ſi vous n'étiez pas lié à Hermotime par les nœuds d'une particuliére amitié. Il n'eſt perſonne ici qu'elle honore d'une plus parfaite conſidération, & qu'elle voye, ſi je l'oſe dire, avec plus de plaiſir ; une ſeule choſe l'arrête, ajoûta-t-elle en ſouriant, & en regardant fixement Dardanus, vous êtes dans un âge, où le

cœur eſt rarement libre, & elle craindroit qu'une maitreſſe ne vous éloignât peut-être trop d'elle. Les Rois veulent qu'on ne ſerve qu'eux, & ce n'eſt que par un unique dévouement à leurs volontés qu'on parvient à les fixer. Auriez-vous aſſez de courage, conclut-elle, pour former cette réſolution en faveur de la Reine? Et trop partagé entre le plaiſir & le devoir, ſacrifieriez-vous l'utile à l'agréable? Ou plus ſage & plus aviſé, ſeriez-vous d'humeur à faire votre maitreſſe de la fortune, & à négliger tous les vains agrémens qui ſéduiſent les ſens, pour vous faire un établiſſement ſolide, qui ne laiſſât rien deſirer à votre raiſon?

Dardanus avoit déja trop d'expérience pour ne pas entendre le ſens de ce diſcours; il s'étoit aſſez apperçû des attentions de la Reine; ſes regards tendres & paſſionnés, ſes ſoupirs qu'elle ne contrai-

gnit point, & les aſſûrances fréquentes qu'elle lui donnoit de ſon eſtime ne l'avoient déja que trop inſtruit de ſes ſentimens. Il n'étoit pas en ſon pouvoir d'y être ſenſible : Steſilée faiſoit déja l'unique objet de ſes vœux, & il étoit réſolu de n'aimer jamais qu'elle ; mais il jugeoit qu'il n'étoit pas temps de ſe déclarer aux yeux d'une Reine jalouſe, & qui pouvoit tout auprès du Roy, à qui ſon ſecours étoit néceſſaire : il crut donc qu'il lui importoit de feindre juſqu'à ce qu'il ne fût plus au pouvoir d'Artemiſe. Il eût été dangereux de rejetter bruſquement des offres en apparence ſi avantageuſes : peut-être Artemiſe eût-elle pénétré juſques à ſon cœur, & de cette façon il eût infailliblement expoſé Steſilée à ſa jalouſie. Il falloit donc diſſimuler, & il le fit avec beaucoup d'adreſſe ; c'eſt-à-dire, que ſans accepter préciſément le parti

qu'on lui offroit, il ſçut perſuader à Pamphile qu'il apprenoit avec beaucoup de plaiſir les diſpoſitions de la Reine.

Tout étant concerté entre cette Princeſſe & ſa confidente, Artemiſe ſortit de ſon cabinet à un ſignal que Pamphile lui donna; ſa préſence à laquelle Dardanus ne s'attendoit pas, ne parut point le ſurprendre; il s'avança reſpectueuſement au-devant d'elle, & lui préſentant le bras qu'elle accepta avec un ſouris, qui paroiſſoit d'intelligence avec le cœur, elle fit ſigne à Pamphile de s'écarter, & elle reſta ſeule ainſi avec Dardanus.

Eh bien! Seigneur lui dit-elle, vous allez bientôt nous quitter, & les ordres d'Hermotime qui vous rappellent auprès de lui, ne vous permettent pas de faire ici un plus long ſéjour: Nous nous ſéparons quand nous commencions à nous connoître, & je vous avoue que je

ne ſuis pas inſenſible à cette ſépa-ration. Pour vous, Dardanus, que l'eſperance d'une plus grande for-tune attache particuliérement à la Cour de Perſe, vous qui connoiſſez tout l'éclat de cette Cour ſuperbe, & qui ſans doute y avez pluſieurs ſortes d'engagemens, je ne penſe pas que vous nous quittiez avec peine : le ſéjour d'Halicarnaſſe n'a pas aſſez d'attraits pour vous inſ-pirer le moindre regret.

Madame, répondit Dardanus, tous les lieux que vous habitez me ſont reſpectables, & l'incompara-ble Artemiſe ne doit jamais être effacée du ſouvenir de ceux qu'elle a honorés de ſes bontés. Vos ver-tus, Madame, cette ſcience du gouvernement, & cette étendue de génie qui vous rend ſi digne de la place éminente que vous occu-pez, & ſur-tout cette admirable connoiſſance de la guerre, ſi rare dans les perſonnes de votre ſexe,

ſont peut-être les moindres qualités que j'admire en vous.

Je vous en ſçais bon gré, Seigneur, interrompit Artemiſe, & je conſens volontiers que vous m'épargniez ces louanges, pourvû que vous m'en donniez du côté du cœur; que vous diſiez que je l'ai tendre & bienfaiſant, que je ſçais rendre juſtice au mérite, & qu'il n'eſt rien que je ne faſſe pour donner des preuves de mon eſtime à ceux qui s'en rendent dignes. Je voudrois que vous en puſſiez juger, Dardanus, & que la ſituation de vos affaires vous mît en état de l'éprouver; mais vous êtes cher à Hermotime, & il ne lui faut pas envier l'avantage de vous procurer un glorieux établiſſement: vous l'attendez ſans doute de lui, & la Cour d'Halicarnaſſe eſt un petit objet pour remplir vos déſirs.

Madame, reprit Dardanus, j'attens beaucoup du ſecours d'Hermotime; mais je reſpecte infiniment

tout ce qui vient d'une grande Reine : ſes bontés, ſes vertus, ſes grandes qualités .... Dardanus, interrompit à ſon tour Artemiſe, craignez de me trop louer, rarement la ſincérité eſt de la partie ; vous êtes jeune, vous êtes très-aimable, & la Cour de Perſe a de grands charmes. Vous y avez ſans doute quelque tendre engagement, & je préſume que le devoir & la fortune ne ſont pas les ſeuls liens qui vous y attachent. Vous auriez peine à vous en dégager, & votre cœur veut pour ſe remplir une grande diverſité d'objets. Il faut ſe fixer ici ; tout y eſt borné ; & à moins que le cœur ne ſoit pris, il eſt difficile de s'y plaire, quand on a été, comme vous, élevé ſur le plus grand Théâtre de l'Univers.

Madame, repartit Dardanus, ce n'eſt pas toujours la grandeur du ſpectacle qui en fait le plaiſir ; le cœur ſouvent ſe renferme dans une

ſphére, qui pour être moins brillante, n'en a ſouvent que plus de charmes. Je n'ai point d'engagement à Suſe, que je préfére à celui que je pourrois prendre ici; j'y ai vû tant de merveilles que je bornerois toute mon ambition à reſter toute ma vie en cette Cour, ſi les ordres du Roy ne me rappelloient auprès de lui.

Cette réponſe étoit un compliment général qui ne décidoit point, & d'ailleurs il étoit équivoque, en ce que Dardanus en parlant comme il faiſoit, ne ſongeoit qu'à Steſilée qui étoit alors à la Cour : cependant Artemiſe y fut trompée : elle crut ce qu'elle ſouhaita, & regardant Dardanus avec des yeux fort tendres : Seigneur, ajouta-t-elle, il n'eſt pas impoſſible de vous fixer ici; & ſi vous êtes ſincére, je puis obtenir d'Hermotime qu'il vous permette de vous attacher à cette Cour : j'y prendrai ſoin de votre

votre fortune, & peut-être n'aurez-vous pas lieu de vous repentir de ce choix. Elle ſe tut alors, & Dardanus ayant répondu par un ſalut reſpectueux à cette offre d'Artemiſe, elle reſta perſuadée qu'il l'acceptoit de bonne foi.

La crédule Artemiſe ſe preſſa trop de juger : elle n'étoit déja plus jeune, & quoiqu'elle fût encore belle, ſa deſtinée étoit de ne jamais plaire à ſes amans. Dardanus ne ſongeoit qu'à la fuir : uniquement occupé de Steſilée, il attendoit avec impatience qu'on lui remît ce précieux dépôt entre les mains : il ſe flatoit de l'obtenir d'Hermotime ; il ſçavoit que Themiſtocles étoit marié, & que cet engagement ôtoit tout eſpoir à Steſilée d'être jamais à lui : peut-être que le dépit éteindroit ſa premiére flamme & la rendroit acceſſible à l'offre d'un autre cœur : il ne ſembloit pas même

qu'il lui reſtât de meilleur parti à prendre : retourneroit-elle en Gréce pour y voir le triomphe d'une autre ? S'expoſeroit-elle à revoir un amant qui l'avoit ſi légérement abandonnée ? Hermotime lui pouvoit procurer un établiſſement avantageux, & devoit-elle eſpérer un ſort plus doux que celui qu'un amant jeune, aimable, & favoriſé par un Miniſtre tout-puiſſant, étoit en état de lui faire ?

La malheureuſe Steſilée ne ſçavoit pas ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Dardanus : elle ne s'occupoit que du ſouvenir de ſa diſgrace : elle n'ignoroit pas qu'Hermotime vouloit ſe ſervir d'elle, pour tâcher de gagner Themiſtocles ; mais elle étoit fort éloignée de ſe prêter à cette négociation, & d'ailleurs elle apprit bientôt qu'elle n'avoit plus rien à eſpérer de Themiſtocles, qui venoit de ſe marier : cette nouvelle la plongea

dans le plus violent déſeſpoir : elle ſe dit vainement qu'il s'étoit rendu trop tôt, qu'il devoit ſuſpendre ſon jugement, & ne point ajouter foi aux faits qu'il ne les eût mieux éclaircis. Ces réfléxions ne purent la conſoler : elle crut que la précipitation de ſon mariage, témoignoit le défaut de ſa tendreſſe : s'il m'eût aimée autant que je l'aimois, ſe diſoit-elle alors, il eût balancé à me condamner : l'ingrat ne m'a crue coupable que parce qu'il a ſouhaité que je la fuſſe, & c'eſt ce qui m'accable de douleur. Je devois mieux le connoître : ſes emportemens au ſujet d'Ariſtides auroient dû m'ouvrir les yeux : hélas ! Je les aurois ouverts ſans la perfidie du faux Araſpe. Ce fut lui qui pour me mieux tromper vint me réconcilier avec mon volage amant. Malheureuſe d'avoir trop écouté un penchant fatal : c'eſt ma propre faute qui me perd.

Elle verſoit alors un torrent de larmes, & paſſant bientôt à une autre extrémité, elle cherchoit quelquefois à excuſer Themiſtocles: non, reprenoit-elle, ne lui imputons point d'avoir trop légérement cru: j'avois toutes les apparences du crime, & la cruelle Artemiſe a ſeule cauſé mes malheurs. Thémiſtocles n'a pû juger que je partiſſe d'Athénes ſi bruſquement ſans avoir du moins cherché depuis à l'inſtruire de mon ſort: il n'a pû prévenir les obſtacles que je trouverois à lui donner de mes nouvelles. Non, il n'eſt point condamnable, c'eſt à ma ſeule deſtinée que je dois me prendre de mes malheurs.

Faiſant enſuite réfléxion à ce qu'elle alloit devenir, elle en frémiſſoit de crainte & d'horreur. Hermotime, ajoutoit-elle, s'abuſe bien groſſiérement s'il penſe que j'entrerai dans ſes vûes, & que j'irai

ſolliciter un amant que je dois me faire une obligation d'oublier ! Non, la malheureuſe Steſilée ne s'humiliera pas à ce point : elle peut mourir de déſeſpoir de ſa perte, mais elle ne fera point de démarche dont elle rougiſſe. Heureuſe ! ſi celui qui doit me remettre entre les mains du ſuperbe Hermotime, pouvoit ſe laiſſer fléchir à mes larmes, & qu'au lieu de me conduire aux pieds de cet orgueilleux Miniſtre, il daignât me laiſſer fuir aux extrémités du monde, pour y cacher ma honte & mes larmes ; & tâcher, s'il eſt poſſible, d'oublier quelque jour, & la Gréce & la Perſe, & tout ce que j'ai eu autrefois de plus cher.

Dardanus ne pouvoit ignorer les maux qu'elle ſouffroit, & il n'oublioit rien pour les adoucir. Ce n'étoit point en s'oppoſant à ſes ſoûpirs qu'il cherchoit à la conſoler : une douleur trop vive s'irrite par

les remontrances: Dardanus s'y prenoit autrement ; il approuvoit les plaintes de Steſilée ; il les trouvoit juſtes, & il en paroiſſoit lui-même pénétré de compaſſion : peut-être même l'étoit-il, on ne peut voir ſouffrir ce que l'on aime, ſans en partager la peine. Dardanus offroit ſon ſecours à Steſilée ; il lui promettoit ſa protection auprès d'Hermotime : elle étoit ſenſible à ſes aſſurances, & elle recevoit quelque ſoulagement de ſes diſcours ; mais elle n'oſoit encore lui ouvrir ſon cœur. Il falloit plus de temps pour qu'elle lui confiât ſes deſſeins : elle attendoit du moins qu'elle fût ſortie d'entre les mains d'Artemiſe.

Les approches de ce départ ſembloient augmenter les eſpérances de Dardanus, & il avoit peine à diſſimuler toute ſa joye ; la préſence de la Reine le contraignoit, & il ſe perſuadoit que lorſqu'il en ſeroit éloigné, il auroit une peine

de moins. La malheureuſe Artemiſe étudioit toutes ſes démarches, & il commençoit à ſe laſſer de ſe contraindre : enfin ce jour ſi fatal à la Reine, & ſi déſiré par Dardanus arriva : il fut introduit ſecrettement par Pamphile dans le cabinet d'Artemiſe : elle étoit cruellement agitée ; elle alloit quitter un homme qu'elle aimoit éperduement, ſans ſçavoir quand elle le reverroit, & ſi même elle le reverroit : car pouvoit-elle compter ſur des paroles qui n'étoient peut-être qu'une défaite artificieuſe ? Artemiſe étoit aſſiſe ſur une pile de carreaux : elle n'avoit rien oublié pour paroître aimable ; mais elle étoit dans une émotion qui rendoit ſes efforts inutiles. Dardanus vit ſon trouble, & il n'en profita pas : Artemiſe n'oſoit parler, & elle craignoit de ſe taire ; mais enfin l'amour vainquit les obſtacles que la raiſon mettoit à une déclaration

marquée. Artemiſe montra toute ſa tendreſſe : Dardanus en répondant avec beaucoup de reſpect, laiſſa encore juger à l'infortunée Reine qu'il n'y avoit que les ordres abſolus d'Hermotime qui l'obligeoient de partir d'Halicarnaſſe : il promit de ſe ſouvenir éternellement des bontés d'Artemiſe, & il parut pénétré de reconnoiſſance. Ces aſſurances équivoques ſemblérent calmer la douleur amére de la Reine : une grande paſſion ne laiſſe jamais de diſcernement juſte ſur les ſentimens de ceux qu'on aime. On craint, ou l'on eſpére ſuivant les diſpoſitions de l'imagination. Artemiſe ſe flata ſans reſter entiérement perſuadée ; mais ſa ſituation approchoit plus de l'eſpoir que de la crainte.

Une Pallaque royale * étoit deſ-

* C'étoit une eſpéce de chariot fermé, qui ſervoit de voitures aux femmes & aux maitreſſes du Roy.

tinée pour conduire Stesilée : elle y fut enfermée seule, & Dardanus suivoit à cheval, avec une escorte qu'Artemise lui donna : elle connut alors toute la violence de son mal, & l'espérance qu'elle avoit prise tandis qu'elle avoit vû Dardanus, fit place après son départ aux funestes impressions de la jalousie. Les charmes de Stesilée lui revinrent à l'esprit : elle se souvint qu'elle avoit possedé le cœur de Thémistocles ; elle frémit en pensant qu'elle pouvoit encore lui ravir celui de Dardanus. Pamphile ne pouvoit la rassurer sur ses craintes : elle ne dormoit point, & si les ordres qu'elle reçut de Xerxès de se tenir prête pour le venir joindre ne lui eussent inspiré d'autres soins, elle eût été capable de se porter aux plus grandes extrêmités.

La guerre venoit enfin d'être déclarée. Xerxès avoit envoyé demander le feu & l'eau en Gréce,

qui étoient les marques de l'obéiſſance : & ſur le refus qu'on lui en fit, il avoit réſolu de ne plus différer ſon entrée en Europe.

Le détail de cette mémorable expédition entre trop naturellement dans le plan de cette Hiſtoire pour qu'on puiſſe l'en retrancher. Hermotime s'étoit vainement flaté que l'arrivée de Steſilée à Sardis le mettroit en état de faire une puiſſante diverſion dans le cœur de Thémiſtocles, dont il connoiſſoit le crédit parmi les Athéniens, & dont il redoutoit encore plus la valeur. Steſilée n'arrivoit point, & on ne ſçut ce que Dardanus étoit devenu. La fille de Soſtrate s'étoit enfin déterminée à lui ouvrir ſon cœur ; elle avoit gémi de la cruelle loi qui l'obligeoit de paroître aux yeux d'Hermotime, & elle avoit avoué toute l'horreur de ſa ſituation.

Quelque fâcheux qu'il dût être

pour un amant d'entendre ſa maitreſſe déclarer ſans détour l'attachement qu'elle conſervoit encore pour ſon rival ; Dardanus trouva néanmoins ce malheur ſupportable parce qu'il lui fournit le prétexte de s'éloigner avec Steſilée, & de la Perſe & de la Gréce, & de tous les lieux qui pouvoient mettre obſtacle à ſa flamme. Steſilée lui faiſoit entendre qu'il n'étoit point de deſert qu'elle n'eût préféré au ſéjour de Sardis ou de Suſe : du moins, diſoit-elle, je n'y ſerois diſtraite par aucun devoir : je pourrois me livrer ſans contrainte à l'excès de ma douleur : je pourrois employer tous mes momens à combattre le ſouvenir d'un amant encore trop cher à ma mémoire ; je l'oublierois peut-être ; & ſi je n'y pouvois réuſſir, j'aurois, hélas ! la ſatisfaction de cacher ma foibleſſe aux yeux de tout le monde.

Cet aveu de Steſilée inſpira les

plus douces eſpérances à Dardanus : Steſilée, diſoit-il, veut oublier Thémiſtocles, & pourquoi ne contribuerai je pas à lui procurer ce ſoulagement ? Elle cherche un aſyle qui l'éloigne de la Cour & de la Perſe : ne lui refuſons pas ce contentement qui achevera de m'attirer ſa confiance : je ſerai ſeul avec elle, & la ſolitude ſera peut-être favorable à ma flamme. Que ſçais-je, hélas ! ſi les témoignages de mon reſpect ne la toucheront point : elle ne ſera diſtraite par aucun autre objet. Mes ſoupirs & mes regards l'inſtruiront de mes ſentimens : elle ne pourra peut-être réſiſter à une ardeur ſi reſpectueuſe.

Dardanus ayant pris cette réſolution, la cacha ſoigneuſement à Steſilée ; il craignoit qu'en lui en faiſant part, elle n'en pénétrât les motifs, & que cette raiſon ne l'obligeât d'y mettre obſtacle. Il tâcha de gagner ceux qui compoſoient

l'eſcorte, & il y réuſſit. Il étoit aimable, & il n'étoit pas facile de réſiſter à ſes inſtances : il obtint tout ce qu'il voulut de ceux qu'il avoit intérêt de fléchir ; ils promirent de le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire.

Il profita de leur complaiſance : après avoir traverſé la Carie *, au lieu d'entrer dans la Lydie qui en étoit frontiére, il fit prendre à Steſilée le chemin de la Lycie ¶, qui lui offroit une retraite dans les défilés du Mont-Taurus † qui n'étoit pas éloigné, & qu'il lui fourniroit des aſyles toujours nouveaux contre les recherches d'Hermotime ou d'Artemiſe. Il ne doutoit point qu'ils n'en fiſſent de très-grandes ; mais il eſpéroit tout de ſon courage, & de ſon amour. La malheu-

* La Carie avoit la Lydie & la Phrygie au Septentrion, & la Lycie à l'Orient.

¶ La Lycie avoit la Carie au Midi.

† On appelloit ainſi une chaîne de Montagnes qui régne depuis la Lycie juſqu'aux Indes.

reuſe Steſilée ignoroit en quels lieux on la conduiſoit : elle ne ſçavoit pas qu'elle s'éloignoit de Sardis, où elle appréhendoit ſi fort d'arriver.

Artemiſe apprit avec un déſeſpoir inexprimable la fuite de Dardanus & l'enlévement de Steſilée : elle n'en fut informée qu'à l'arrivée d'Hermotime, qui l'en inſtruiſit. Pour ſurcroît de déſeſpoir la guerre, qui preſſoit, ne lui laiſſoit point le loiſir de la réfléxion : il fallut négliger les ſoins de ſon amour pour de plus importans ; elle le fit avec beaucoup d'art ; mais elle en ſouffrit davantage.

Xerxès au partir de Sardis avoit pris la route d'Abydos : ce fut là que pour eſſayer ſa puiſſance, il fit percer le Mont-Athos, afin de pouvoir y raſſembler ſes Vaiſſeaux ; & que pour s'ouvrir un paſſage en Gréce, il entreprit de joindre l'Europe à l'Aſie, & de faire jetter ſur

le Détroit qui les ſépare, un Pont dont il avoit beſoin pour faire plus aiſément traverſer l'Helleſpont * à ſon armée de terre: entrepriſe incroyable, & dans laquelle les entrepreneurs eurent à combattre, & l'impétuoſité des vents, & l'inconſtance des flots. L'orgueilleux Xerxès en fut tellement irrité que pour punir la mer de ſon inſolence, il la fit battre avec des chaînes, & qu'il fit jetter des ceps dedans, comme pour lui donner des fers & la rendre plus docile & plus obéiſſante ¶.

Avant que de ſe mettre en marche il voulut voir toutes ſes forces raſſemblées. Sa flotte s'étoit rendue des Ports d'Elée, dans l'Helleſpont qu'elle couvroit preſque tout. Ainſi la mer & les rivages voiſins expoſérent toutes ſes troupes à

* L'Helleſpont aujourd'hui le canal de Saint Georges ou des Dardanelles.

¶ *Juſtin. Herod.*

ſes yeux. Ce fut avec ce prodigieux appareil * qu'il s'avança vers la Gréce, & qu'il prit le chemin d'Athénes, le principal objet de ce terrible armement.

Toute la Gréce s'étoit émue aux approches de Xerxès : on avoit prévu qu'il n'étoit pas poſſible de ſe défendre contre une Armée qui avoit plus de Soldats que le Pays ne renfermoit d'habitans ; mais on ne perdit pas pour cela l'eſpérance de vaincre un ennemi, que ſes pro-

* Son armée étoit ſi prodigieuſe que l'on a dit qu'elle tariſſoit les plus grands fleuves, & que toute la Gréce, qu'il ſe propoſoit d'aſſujettir, n'étoit pas capable de la loger. Les Hiſtoriens ne s'accordent pas ſur ce ſujet, parce que Herodote témoigne que ſon armée étoit de deux millions trois cens mille hommes, que ſelon Cornelius Nepos celle de Mer étoit de 1200 Vaiſſeaux longs & de 2000 de charge ; qu'il avoit 700000 hommes de pied & 40000 chevaux dans celle de Terre. Juſtin dit qu'il y avoit 700000 hommes de ſes ſujets & 300000 de ſes vaſſaux ; & ajoûte même que ſa flotte étoit d'un million de Vaiſſeaux, ſi on s'en rapporte à quelques Hiſtoriens. *Chevreau. Hiſt. du Monde, liv. 1. chap. 6.*

pres forces embarraſſoient, & qui traînoit à ſa ſuite un butin ſi précieux, qu'il ſuffiſoit d'une victoire pour enrichir tous les Grecs.

Toute la Gréce s'excita par des députés à concourrir à la défenſe de leur commune Patrie. Leonidas avec trois cens Lacédémoniens alla s'emparer du détroit des *Thermopyles* *, paſſage qu'il falloit que Xerxès franchît pour entrer par terre en Gréce ; & les deux flottes d'Athénes & de Lacédémone allérent ſe ranger le long du Cap d'*Artemiſium*, entre l'Iſle d'Eubée ¶, & les côtes de Magneſie †, endroit où la Mer de Thrace vient à ſe ré-

* Aujourd'hui Bocca di *Lupo* : c'étoit le ſeul paſſage par où Xerxès pouvoit entrer en Gréce, & qui n'avoit que vingt-cinq pas de largeur ou ſoixante, ſelon quelques-uns, entre la partie méridionale de la Theſſalie, & la Mer. *Chevr. ibid.*

¶ Aujourd'hui Negrepont, Iſle de l'Archipel.

† Magneſie étoit dans la Carie ſur la riviére du Meandre ; quelques-uns l'appellent aujourd'hui *Maniſſe*. Uſſer.

trécir, & ſi prochain d'ailleurs des *Thermopyles*, qu'il étoit facile d'apprendre ce qui ſe paſſeroit des deux côtés.

Quelque bien priſes que fuſſent ces meſures, il ne fut pas au pouvoir de Leonidas d'arrêter avec trois cens hommes une armée de ſept cens mille. Le courageux Leonidas préféra donc une mort généreuſe à une vaine réſiſtance: il entra de nuit avec ſes braves Lacédémoniens dans le Camp des Perſes, & ils y tuérent plus de vingt mille hommes, mourans eux-mêmes plutôt accablés par leur propre laſſitude, que par les coups de leurs ennemis. Cette nouvelle apportée ſur la flotte, l'obligea d'abandonner le Détroit après qu'elle eut eſſuyé un choc avec celle des Perſes, dans lequel Artemiſe fit voir des prodiges de valeur.

L'entrée de Xerxès en Gréce y excita d'abord le trouble & la con-

fuſion : Athénes, particuliérement menacée par les Perſes, fut abandonnée par la plûpart des autres Grecs. Tous propoſoient de ſe renfermer dans le Peloponnèſe *, & d'y élever une grande muraille qui joignît les deux Mers, & qui leur ſervît de rempart contre les forces de Xerxès.

Ce conſeil tumultueux expoſoit la Gréce à une perte inévitable ; le ſeul Thémiſtocles la ſauva : il prévit qu'il ſeroit inutile d'entreprendre la défenſe du dedans contre un Prince qui couvroit la terre d'hommes, & la Mer de Vaiſſeaux. Il propoſa d'abandonner Athénes à la garde de Pallas, ſa Divinité tutelaire ; & de faire embarquer ſur la flotte ce qu'il y avoit d'hommes en état de porter les armes. D'anciens Oracles vinrent à ſon ſecours, & il en fit parler de nouveaux. Le

* Grande Penninſule connue ſous le nom de *Morée*.

peuple approuva ce deſſein : on envoya les femmes & les enfans à Trezéne, & tout le reſte des habitans monta ſur la flotte. Cette réſolution courageuſe eſt la plus belle époque de l'Hiſtoire d'Athénes. Thémiſtocles pour paroître employer tout à la défenſe de ſa Patrie, propoſa lui-même de rappeller Ariſtides, dont les conſeils & le courage pouvoient être ſi utiles à ſes Citoyens. Son retour ranima les eſprits, balançans alors entre la crainte & l'eſpérance ; & Thémiſtocles pourvut ſi bien à tout, qu'il vainquit la timidité des uns, & qu'il fixa l'irréſolution des autres.

Toute ſon envie étoit d'engager les Perſes à combattre ; mais les autres Grecs craignant l'événement d'une bataille, réſiſtoient à cette réſolution, & Eurybiades qui commandoit la flotte des Lacédémoniens propoſoit de la ramener ſur

les côtes du Peloponnéſe. Cet avis fit trembler Thémiſtocles, qui n'ignoroit pas que le ſalut commun dépendoit de l'union des forces. Les deux flottes Gréques occupoient alors le détroit de Salamine: auſſitôt Thémiſtocles ne prenant conſeil que de lui-même, dépêche un Perſan transfuge à Xerxès & lui mande que les Grecs veulent ſortir du Détroit, & que s'il manquoit de les défaire avant que leur armée de terre fût arrivée, il n'en retrouveroit plus aiſément l'occaſion. Cet avis étoit accompagné des aſſurances les plus particuliéres de ſon attachement aux intérêts de Xerxès.

Le conſeil de Xerxès fut la dupe de ce ſtratagême, qui tendoit à engager les Perſes à hazarder le combat: Thémiſtocles ayant compté que s'il pouvoit y réuſſir, la néceſſité de ſe défendre, & le courage naturel aux Grecs, leur tiendroit lieu de tout. L'Eunuque Hermo-

time ne pénétra point cet artifice; il crut l'avis bon, & il négligea d'attendre le retour d'Artemiſe qu'une affaire importante avoit fait repaſſer en Aſie : ce fut pour témoigner ſa reconnoiſſance à Thémiſtocles, qu'il chargea Sicinus, c'étoit le nom du Perſan, de l'aſſurer que Steſilée étoit en ſa puiſſance, & qu'il la lui remettroit entre les mains dès que le ſuccès auroit juſtifié la ſincérité de ſes aſſurances.

Hermotime en déclarant que Steſilée étoit en ſon pouvoir, comptoit ſur les recherches qu'il en faiſoit faire à la priére d'Artemiſe : elle n'avoit pû lui cacher ſa foibleſſe, & le beſoin qu'Hermotime avoit de ſon conſeil & de ſon bras, lui fit redoubler ſon attention pour retrouver Dardanus. Comme elle craignoit même qu'il ne donnât des ordres trop rigoureux, elle le pria de lui confier ce ſoin, lui laiſſant celui de remettre enſuite ſa rivale au pouvoir de Thémiſtocles.

Sicinus fut inſtruit de tout par les ordres d'Hermotime, & il en informa auſſitôt Thémiſtocles: mais l'état où les affaires d'Athénes étoient alors, ne lui permirent pas d'être auſſi ſenſible à cette nouvelle, qu'il l'eût été dans toute autre ſituation. Il fut charmé d'apprendre que Steſilée n'étoit point infidelle; mais il ne compta plus ſur le plaiſir de la revoir. Il fut plus ſenſible au déſir de ſe venger d'Artemiſe; ce projet entroit dans celui de la Bataille qu'il cherchoit à engager: ce fut pour en aſſurer le ſuccès qu'il fit mettre à prix la tête de cette fiére Princeſſe *.

Artemiſe apprit cette nouvelle ſans en être émûe: elle n'étoit alors ſenſible qu'à celles qu'elle attendoit de Dardanus. Un de ceux qui compoſoient l'eſcorte qu'elle avoit donnée à Steſilée étoit venu révéler tout à Hermotime. Artemiſe l'avoit libéralement récompenſé, &

* *Herod. lib. 8. cap. 93.*

elle lui avoit promis beaucoup plus, s'il lui ramenoit Dardanus vivant. Hermotime lui donna les mêmes ordres à l'égard de Steſilée, & il le renvoya auſſitôt avec une autre eſcorte.

Dardanus ignoroit ce qu'on projettoit contre ſa liberté, & il n'avoit point fait aſſez d'attention aux ſuites que pouvoit avoir la retraite du lâche déſerteur qui les avoit abandonnés. Il avoit conduit Steſilée au pied du Mont Taurus, & il lui avoit enfin appris ce qu'il avoit fait pour l'éloigner de la Gréce, & de la Perſe.

Steſilée qui avoit appréhendé de tomber entre les mains d'Hermotime, eut une autre crainte, quand elle ſe vit au pouvoir d'un homme qu'elle connoiſſoit à peine, & qui faiſoit juger de ſes vûes par ſa conduite: elle lui cacha ce qu'elle en penſoit pour ne pas donner lieu à des explications qui l'euſſent encore

core plus embarraſſée ; mais le péril où elle ſe crut ne lui parut pas moindre que celui qu'elle avoit évité.

Les lieux où Dardanus l'avoit conduite étoient charmans par leur ſituation : c'étoit une colline fertile, chargée de vignes, & bordée par une grande prairie, que le Méandre traverſoit ; quelques arbres plantés par la main ſeule de la nature, fourniſſoient un ombrage impénétrable aux ardeurs du Soleil, & des cabanes de pêcheurs éparſes ſur les collines voiſines & ſur le bord de la riviére, ſembloient raſſurer Steſilée contre les horreurs d'une trop grande ſolitude. Dardanus fit planter une tente dans le plus beau point de vûe ; & comme alors on portoit avec ſoi dans les voyages, tout ce qui étoit néceſſaire pour les faire agréablement, Steſilée eut l'avantage de ſe trouver auſſi commodément logée, que

ſi elle ne fût point partie d'Halicarnaſſe ou qu'elle fût arrivée à Sardis.

Mais elle n'en étoit pas moins inquiéte des ſuites de cette aventure : Dardanus ne la quittoit point, & il avoit pour elle des égards, & des ménagemens qui l'euſſent touchée infiniment ſi elle n'en eût appréhendé les motifs ; mais quels obſtacles le temps ne ſurmonte-t-il pas ? Steſilée s'accoutumoit à voir Dardanus : l'obligation de vivre enſemble les rendoit inſéparables ; & Dardanus lui parloit ſans ceſſe de ſes diſgraces, & il lui exagéroit avec beaucoup de paſſion, la part qu'il y prenoit. Peu à peu Steſilée parut plus tranquille, & elle commença de croire qu'elle s'étoit trompée, que Dardanus étoit ſeulement généreux, & que tout ce qu'il avoit fait pour elle, avoit ſa ſource unique dans l'amour de la vertu. Il étoit difficile que cette idée ne l'attachât fortement à ſon Libérateur ;

elle s'excita même à la reconnoiſſance, & bientôt elle goûta fort le genre de vie auquel ſon étoile ſembloit la réduire. La beauté de ſa ſolitude la lui rendit aimable: elle crut qu'il n'étoit point de condition préférable à celle des gens, qui éloignés de la Cour, des paſſions tumultueuſes du luxe & de la molleſſe, qui ſuivent par-tout les Grands, ménent, comme elle faiſoit, une vie ſimple, qui conduit toujours ceux, qui en connoiſſent le prix, à un bonheur preſque certain: elle penſa moins à ſes malheurs, & ſans preſque s'en appercevoir, elle perdit de vue le ſouvenir de Thémiſtocles; il ſembloit qu'il lui fût devenu plus indifférent. Etoit-ce l'effet de ſes réfléxions, ou diſpoſition à aimer Dardanus? Elle n'alloit point encore juſques-là: elle voyoit tous les jours l'aimable Abydénien, & elle le voyoit avec plaiſir: elle rêvoit loin de lui, & ſa rêverie ſe diſſi-

poit inſenſiblement à ſa vûe. Les raiſons qu'elle croyoit avoir d'oublier Thémiſtocles donnoient plus d'accès à l'impreſſion que les charmes de Dardanus, & que ſes reſpectueuſes aſſiduités étoient capables de faire; en un mot, ſans le connoître, elle prenoit des ſentimens qu'elle ne ſongeoit pas à démêler, & qui ſe confondant avec ceux de la reconnoiſſance, en devinrent peut-être plus victorieux & plus difficiles à combattre.

Dardanus plus attentif aux actions de Steſilée qu'elle-même, s'appercevoit aiſément du progrès qu'il faiſoit dans ſon cœur; il y avoit trois mois qu'il étoit ſeul avec elle, & il ne paroiſſoit pas qu'elle s'ennuyât encore de cette ſolitude: il crut qu'il pouvoit enfin hazarder une déclaration; il la fit avec beaucoup d'art, & il ſe conduiſit ſi habilement, que ce fut Steſilée qui en fit naître l'occaſion. Il fit long-

temps parler ſes ſoûpirs & ſes regards : il paroiſſoit ſouvent diſtrait, & il tomboit quelquefois dans des rêveries qui diſpoſérent Steſilée à croire que le genre de vie qu'il menoit commençoit à l'ennuyer : elle en fut inquiéte à ſon tour, ne voulant pas qu'à cauſe d'elle un homme à qui elle devoit tant, hazardât de ſe perdre, en s'expoſant à la colére du Miniſtre ; elle lui en témoigna ſa peine. Dardanus la regarda, ſoupira & ne répondit point. Steſilée fut ſurpriſe qu'il ne s'expliquât pas : elle le preſſa de nouveau, & dans ce moment il lui échapa un ſoupir dont elle ne s'apperçut point, mais qui charma Dardanus ; il réſolut donc de ſe faire mieux entendre : jamais conjoncture n'avoit paru plus favorable pour un amant.

Belle Steſilée, lui dit-il, je vais m'expoſer à votre haine ; mais ſouvenez-vous que vous m'y forcez, & que vos ordres arrachent de ma

bouche l'aveu que je vais vous faire. Je vous adore, ajouta-t-il en ſe jettant à ſes pieds; voilà l'unique ſujet de mes craintes: vous avez en vos mains ou ma vie, ou ma mort: décidez de l'une ou de l'autre, & ſoyez aſſurée que je ne ſurvivrai point au déplaiſir de vous avoir offenſée.

Steſilée tomba dans une profonde rêverie en entendant ainſi parler Dardanus: elle s'examinoit, & elle ſe trouvoit déja trop ſenſible à ce diſcours: elle fut étonnée que le ſouvenir de Thémiſtocles ne l'irritât point contre une déclaration, qu'elle avoit cru ne pouvoir écouter d'aucun autre que de lui. Elle ne put arrêter un ſecond ſoûpir: elle rougit enſuite d'avoir ſoûpiré. Dardanus la regardoit fixement, augurant bien de ſon embarras; elle s'en apperçut à la fin, & elle s'irrita d'avoir peut-être laiſſé deviner ſon trouble: le dépit qu'elle en conçut lui fit rompre un ſilence qui

avoit déja trop duré: Seigneur, lui dit-elle, vous ôtez tout le prix que j'avois mis à vos ſervices; je les croyois l'effet de votre généroſité, & vous m'apprenez que je m'étois abuſée; je le reconnois trop tard: la conduite que je tiendrai déſormais vous inſtruira mieux que je ne pourrois faire, du changement que votre diſcours apporte à mes ſentimens.

Steſilée ſe tut, & Dardanus tomba dans un accablement qui tenoit du déſeſpoir. Pour ſurcroit de douleur Steſilée le quitta, & elle rentra chez elle où elle reſta ſeule juſqu'au lendemain. Le malheureux Dardanus en proye à ſon déſeſpoir paſſa la plus cruelle nuit qu'il eut jamais eue: toute ſa reſſource fut de témoigner à Steſilée le regret qu'il avoit de l'avoir offenſée; il attendit avec impatience qu'il pût la revoir, pour lui marquer le repentir qu'il avoit de ſa faute. L'infortunée Steſilée ſeule réfléchiſſoit

ſur la cruauté de ſon ſort, qui ne l'avoit délivrée des mains de ſa rivale, que pour la faire tomber dans des liens qu'elle croyoit plus dangereux : elle enviſageoit les ſuites de cette déclaration, & elle ſe perſuada bientôt qu'on ne manqueroit pas de publier qu'elle avoit ſuivi Dardanus volontairement juſques dans ce déſert. Ces réfléxions ne l'avoient point touchée tant qu'elle avoit cru ne le point aimer : elle en fut accablée dès qu'elle s'apperçut des diſpoſitions de ſon ame.

Dardanus la revit le lendemain, & il crut ne pouvoir mieux réparer ſa faute qu'en gardant alors un profond ſilence. Elle le revit elle-même comme un homme qu'elle appréhendoit de voir, & qu'il n'étoit pas libre de quitter ; la néceſſité du commerce ſembla ſeule l'obliger de le recevoir ; elle parut ſérieuſe & froide. Dardanus étoit triſte & interdit : quelques jours ſe paſſérent

dans des diſtractions perpétuelles: enfin l'habitude ſurmonta tout, & peu à peu la confiance ſe rétablit: Steſilée ſe flata que Dardanus éviteroit plus ſoigneuſement les occaſions de lui déplaire, & elle vécut avec lui comme elle avoit fait avant ſa déclaration.

Mais le temps où elle devoit connoitre toute ſa ſenſibilité pour lui arriva: le traître qui s'étoit engagé de les remettre l'un & l'autre entre les mains d'Artemiſe & d'Hermotime, ayant vainement tenté de les ſurprendre, réſolut d'en venir à la force, ſi la ruſe ne pouvoit réuſſir. Heureuſement Dardanus avoit ce jour-là raſſemblé tous ceux qui l'avoient ſuivi, pour une partie de chaſſe, dont Steſilée avoit bien voulu qu'il la régalât. Ce fut ce temps que le traître ſaiſit pour faire ſon coup: il fut informé de cette partie, & il la crut favorable à ſes deſſeins, ſe perſuadant que les gens

de Dardanus venant à ſe diſperſer; il auroit plus de facilité à exécuter l'entrepriſe. Ceux de ſa ſuite ſe rendirent dans le bois; & dans un endroit marqué, ils environnérent tous Steſilée & Dardanus auquel ils ordonnérent de mettre bas les armes, s'il vouloit conſerver ſa vie. Cet ordre inſolent l'irrita au lieu de l'effrayer: il appella ſes gens, & ramaſſant ce qu'il y en avoit autour de lui, il ſe mit en état de ſe défendre. Les cris de Steſilée rappellérent ceux qui étoient plus éloignés, & ils firent tous enſemble une ſi brave & ſi courageuſe réſiſtance, qu'ils mirent leurs ennemis en fuite & ſauvérent Steſilée des mains des raviſſeurs.

Il ne fut pas difficile de deviner de quelle part le coup venoit. Dardanus & Steſilée jugérent qu'ils étoient découverts, & qu'ils n'échaperoient point aux recherches d'Artemiſe, puiſqu'elle étoit infor-

mée de l'endroit où ils s'étoient retirés. Un des raviſſeurs qui avoit été pris, avoua tout : il n'y avoit donc pas à balancer ; il falloit abandonner cet aſyle, ou courir les riſques de tomber une ſeconde fois entre les mains d'Artemiſe. Alors Steſilée ſentit qu'elle aimoit mieux reſter au pouvoir de Dardanus ; elle ne ſongea qu'à fuir & à ſe préſerver du courroux de la Reine : elle oublia le crime de ſon amant, ou plutôt elle s'apperçut qu'elle l'aimoit aſſez pour ne pouvoir conſentir qu'il retournât ſous les loix de ſa rivale. Elle lui fit connoître ſes craintes, & il obéit avec joye à des ordres qui le lioient ſi étroitement à ſa perſonne : elle le ſuivit ſans répugnance ; & leur prompte fuite trompa encore une fois la jalouſie d'Artemiſe.

Elle apprit cette nouvelle dans une conjoncture qui ne lui laiſſa pas ſentir tout ce qu'elle avoit de dou-

loureux, & il faut avouer qu'elle prit ſon parti avec un courage qu'on ne peut trop louer. On étoit alors à la veille d'un événement qui devoit décider du ſort de la Guerre. Le Roy ſur l'avis qu'il avoit reçu de Thémiſtocles, avoit fait occuper toutes les Iſles voiſines de Salamine par une partie de ſon armée, enſorte qu'il étoit impoſſible de ſortir du Détroit ſans être obligé de forcer la flotte des ennemis. Celle des Grecs enceinte de toutes parts, vit qu'elle ne pouvoit éviter le combat. Cette nouvelle répandit d'abord l'allarme ſur la flotte; mais bientôt l'habileté de Thémiſtocles, ſecondée des conſeils d'Ariſtides, rétablit la confiance: la honte de s'être laiſſé ſurprendre inſpira le déſir de s'en venger, & détermina tout le monde au combat *.

Quelque confiance que Xerxès eût en ſes forces, il voulut pour-

* *Plutarch. in Themiſt.*

tant encore conſulter tous les Chefs de ſon armée : il donna ordre à Mardonius ſon beau-frere de les aſſembler, & tous furent d'avis qu'il falloit donner la bataille. La ſeule Artemiſe y réſiſta : » Je ne crois pas, » dit-elle, qu'on puiſſe me ſoup- » çonner de lâcheté pour être d'un » avis contraire à celui des autres : » ce que j'ai fait auprès de l'Eubée » témoigne en ma faveur que le » danger ne m'effraye pas ; mais à » quoi bon hazarder le ſalut de la » flotte, quand on peut défaire les » ennemis ſans rien riſquer ? En te- » nant la flotte ennemie renfermée » dans ce Détroit, il eſt impoſſible » qu'elle ne ſe diſſipe d'elle-même : » ou que le Roy faſſe marcher ſon » armée de terre vers le Pélopon- » nèſe, chacun s'empreſſera de » courir à la défenſe de ſa Patrie : » quelque parti que le Roy prenne, » c'eſt fait des Grecs ; s'il choiſit le » premier, la flotte manquant de

» vivres, ſera forcée de ſe rendre;
» s'il prend le ſecond, il ne faut
» pas ſe perſuader que les autres
» Grecs négligent la défenſe de
» leurs Villes pour la conſervation
» d'Athénes: au lieu qu'en hazar-
» dant un combat, on lie la partie
» avec des gens très-expérimentés
» dans la Marine; & ſi malheureu-
» ſement on a du déſavantage ſur
» mer, il eſt à craindre que la perte
» d'une bataille n'entraîne celle de
» l'armée de terre. «

Cet avis étoit le plus ſage; mais il ne fut point ſuivi: on en fit le rapport à Xerxès qui donna de grandes louanges à la prudence d'Artemiſe; mais il ne put ſe réſoudre à la croire, s'étant perſuadé que le mauvais ſuccès qu'il avoit eu auprès de l'Eubée n'étoit dû qu'au défaut de ſa préſence: ainſi le combat fut reſolu*. C'étoit l'unique déſir de Thémiſtocles; il fit

* *Herodot. lib. 8. c. 68. & ſeqq.*

danc avancer ſa flotte ; mais il prit le temps que le vent de Mer avoit accoutumé de s'élever & d'agiter extraordinairement le Détroit ; circonſtance qui donna un grand avantage aux Grecs. Les Vaiſſeaux des Perſes rudement battus par les flots, eurent peine à garder leur rang, & ceux des Grecs plus légers & plus maniables, ne faiſant que couler ſur les vagues, & tombant légérement ſur ceux des Perſes, tirés hors de leurs lignes, les inveſtiſſoient aiſément, de façon que le déſordre ſe mit bientôt parmi eux, & qu'on ne tarda pas à juger du ſuccès du combat.

Il eſt vrai qu'on ne ſe battit pas par-tout avec un avantage égal. Les Athéniens mirent le trouble parmi les Navires Phéniciens : mais ceux des Lacédémoniens furent fort endommagés par les Ioniens. Ce fut ſur les côtes de Salamine que l'on combattit avec plus d'ar-

deur & d'opiniâtreté. Ariamenès frere de Xerxès ayant attaqué un Vaiſſeau Athénien, ſe jetta dedans, & il y reçut un coup de javelot dont il fut renverſé dans la Mer. Sa mort acheva de troubler les Perſes ; & quelque émulation que leur inſpirât la préſence de Xerxès, ils ne purent en cet endroit ſoutenir, & le courage des Grecs, & la violence de la Mer.

Ce fut en cette occaſion qu'Artemiſe montra en même temps & ſa vaillance & ſon habileté : ſon Navire fut attaqué par un Commandant Athénien qui avoit entrepris de la prendre vivante : elle auroit eu peine à l'éviter, parce que le déſordre s'étant déja mis dans la flotte, le ſecours étoit fort éloigné, au lieu que les Vaiſſeaux Athéniens ſe ſuccédoient les uns les autres, & ſe préſentoient en ſi grand nombre qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle leur échapât. Dans

cette extrémité elle prend ſon parti ſur le champ ; elle attaque le Vaiſſeau de Damaſythime, Roy de Calynde qui ſuivoit pourtant les Etendarts de Xerxès, & elle le coule à fonds. Cette action hardie fit penſer que ce n'étoit point Artemiſe, & qu'en effet c'étoit un Vaiſſeau Grec qui combattoit pour les Grecs: ainſi par ce ſtratagême elle évita l'eſclavage des Athéniens, & elle ſe vengea de Damaſythime avec qui elle avoit eu quelque différend. On fit cependant remarquer à Xerxès avec quel courage elle ſe battoit, & ce fut ce qui fit dire à ce Prince, que les femmes dans cette journée avoient combattu comme des hommes, & les hommes comme des femmes,*

Quelque grande que la perte des Perſes eût été, & quelque douleur que Xerxès en reſſentît, il ne voulut pourtant point encore avouer

* *Herodot. lib. 8. n. 89. & ſeqq.*

qu'il étoit vaincu : il eut envie de faire combler le canal qui ſéparoit l'Iſle de Salamine du Continent & d'y faire paſſer ſon armée de terre *. Mardonius tâcha de lui relever le courage en lui inſpirant le deſſein de tourner toutes ſes forces contre le Péloponnèſe, & s'il ne vouloit point attendre l'événement, de lui laiſſer pour le ſuccès de cette expédition, trois cens mille hommes avec leſquels il s'engageoit de conquérir toute la Gréce. Artemiſe conſultée fut de cet avis ; & Xerxès ſur le champ la chargea de ramener ſes enfans à Ephèſe, accompagnés d'Hermotime.

Tel fut l'événement de cette célébre expédition qui coûta tant d'hommes & tant de tréſors à la Perſe. Le ſeul avantage que Xerxès en remporta, ce fut d'avoir brûlé Athénes, le principal motif de ce prodigieux armement. Il en ſortit

* *Plutarch. in Themiſt.*

avec autant de précipitation qu'il y étoit entré. La crainte que les Grecs ne fiſſent rompre le pont qu'il avoit jetté ſur l'Helleſpont, lui fit hâter ſon retour vers Abydos : il n'oſa même attendre qu'il fût réparé pour y paſſer avec les débris de ſon armée ; & ce Roy qui s'étoit vû à la tête d'un million d'hommes, dont la flotte couvroit la Mer, qui avoit cru la mettre aux fers, & qui l'avoit fait battre avec des chaînes, ſe trouva trop heureux à la fin de la campagne, de pouvoir repaſſer en Aſie dans la barque d'un pêcheur : ce ne fut point encore aſſez pour l'humilier ; Madonius ſon beau-frere fut défait dans la plaine de Platées* par Pauſanias fils de Cléombrote Roy de Lacédémone : il en coûta la vie à Mardonius & à plus de deux cens

* Platées, Ville de Béotie entre le Mont Cytheron & Thèbes, ſur le chemin de cette Ville à Mégare & à Athénes. *Strab. lib. 9.*

mille Perſes. Leotychides l'autre Roy de Lacédémone remporta le même jour auprès du Promontoire de Mycale * une derniére victoire qui acheva d'aſſurer le repos & la liberté de la Gréce : le camp & tous les Vaiſſeaux des Perſes y furent réduits en cendres.

Tant de diſgraces jettérent la conſternation dans la Cour de Perſe, & bientôt on ne les ignora plus dans toutes les Villes de l'Empire. La malheureuſe Steſilée fuyant les nouvelles embûches de ſa rivale, ſembla ſe raſſurer au bruit de cet événement : Elle fuyoit avec Dardanus ſans ſçavoir encore où fixer le lieu de ſa retraite. Le mouvement que la défaite du Roy cauſoit dans l'Orient, rempliſſoit les chemins de troupes : Dardanus crut qu'il falloit s'arrêter, & il ne trou-

* Mycale, cap de la Mer Ionienne avec une Ville de même nom, ſelon Strabon ; Etienne de Byzance la met en Carie.

va point d'aſyle plus caché que Sardis même, ſe perſuadant qu'on ne le ſoupçonneroit point de s'être retiré dans les lieux où la Cour faiſoit ſa réſidence : il fit agréer ſon deſſein à Steſilée, & ils prirent auſſi-tôt le chemin de Sardis.

La Reine & les Princeſſes y attendoient en tremblant le retour de Xerxès, qui s'étoit arrêté quelque temps à Ephèſe avec les Princes ſes enfans. La joye qu'on y avoit eue d'apprendre qu'il étoit échapé au péril, avoit un peu diminué la douleur qu'on avoit eu de ſa défaite : on cherchoit même les moyens de faire oublier à ce Prince le ſouvenir de ſa honte ; & les Grands, ingénieux à flater les Rois, tâchoient à en diminuer autant qu'il étoit poſſible, l'idée dans l'eſprit des peuples, afin que le Roy à ſon arrivée ne trouvât point dans la conſternation publique de nouveaux ſujets d'affliction.

La ſeule Princeſſe Amytis étoit toujours triſte & rêveuſe ; le retour du Roy, ramenant Mégabiſe, qu'elle devoit épouſer, elle vit approcher avec douleur le temps qu'elle alloit tomber ſous les loix d'un amant qu'elle n'aimoit point : elle étoit dans ſa premiére jeuneſſe, belle comme l'étoient toutes les femmes de Perſe, capable d'une grande paſſion, & regrettant ſans ceſſe que la dignité de ſa naiſſance l'empêchât de ſuivre le penchant qu'elle avoit ſenti preſque dans l'enfance pour un amant que ſa condition mettoit trop au-deſſous d'elle.

Un jour qu'elle étoit ſortie de Sardis avec une fille qui lui étoit attachée, & qu'elle ſe promenoit loin de ſa Garde ſur les bords du Pactocle, elle apperçut une pallaque eſcortée par quelques cavaliers qui paſſoient aſſez près de l'endroit où elle étoit. Elle fut curieuſe de

ſçavoir qui c'étoit, & elle l'envoya demander ; on lui répondit que c'étoit une Gréque que l'on conduiſoit à Suſe. La Princeſſe fut ſurpriſe qu'on menât des femmes de Gréce en Perſe, dans le temps que le Roy faiſoit ſon ſéjour en Aſie : elle commanda qu'on lui amenât cette Gréque. Cet ordre ne plut point ni à cette inconnue, ni à ceux qui la conduiſoient, & ils firent difficulté d'y déférer. La Princeſſe irritée de cette réſiſtance y envoya une partie de ſa Garde, avec ordre de ſe faire obéir : on refuſa encore de ſe rendre aux commandemens de la Princeſſe ; & comme la Garde voulut employer la force, ceux qui conduiſoient la Gréque ſe mirent en état de ſe défendre, & on en vint aux coups de part & d'autre. Amytis aigrie d'une déſobéiſſance faite aux portes de Sardis à des ordres ſi poſitifs, fit dire à ſes Gardes qu'ils n'épargnaſ-

ſent perſonne, & ils obéirent ſi ponctuellement qu'une partie de l'eſcorte prit la fuite, & que l'autre fut taillée en piéce, & l'inconnue preſque à demi morte, fut amenée aux pieds de la Princeſſe.

Amytis fut touchée de l'extrême beauté de cette Gréque, & elle ſe repentit ſur le champ des ordres ſévéres qu'elle avoit donnés; cependant elle voulut ſçavoir les raiſons de la réſiſtance qu'on y avoit apportée. L'inconnue verſa quelques larmes, & tournant triſtement les yeux vers ceux qu'elle voyoit noyés dans leur ſang autour de ſa pallaque : Madame, dit-elle à la Princeſſe, je fuyois l'eſclavage dont j'étois menacée, & je tâchois d'éviter des fers que je voyois tout prêts : les Dieux ne me l'ont point permis. Je ne murmure point de leur cruauté, & ils peuvent déſormais me livrer au joug dont je croyois m'affranchir : la mort même

même n'a rien qui m'effraye, & la perte que je viens de faire de mon généreux défenſeur, me rend toutes les autres inſenſibles.

Ce diſcours émut Amytis; elle ſentit qu'elle s'intéreſſoit plus que jamais au ſort de cette étrangére, & elle ordonna qu'on prît ſoin de celui qu'elle regrettoit particuliérement: l'inconnue l'indiqua, & Amytis donna ordre qu'on le ſecourût, & que s'il étoit poſſible on le rendît à la vie. Elle apprit qu'il n'étoit point mort: la belle Gréque en montra une ſi grande joye que la Princeſſe ne douta point que ce ne fût ſon Amant. Amytis envia ſon ſort, tout affligée qu'elle étoit: du moins, diſoit-elle tout bas, il lui eſt permis d'avouer qu'elle aime. On vint alors lui aſſurer que l'inconnu avoit ouvert les yeux, & que ſon ſang ayant été arrêté, il paroiſſoit reprendre un peu de force. Amytis ordonna qu'on l'appor-

tât où elle étoit : la Gréque lui rendit mille remercimens de cette assistance généreuse, & la Princesse sans y penser s'avançoit avec elle au-devant du blessé : à peine eut-elle jetté les yeux sur lui, qu'elle fit un grand cri, & qu'elle s'évanouit entre les bras de l'inconnue.

Cet événement imprévu causa un trouble fort grand parmi les femmes de la Princesse : l'inconnue elle-même tomba dans une surprise qu'elle avoit peine à comprendre. Amytis revint enfin, & ouvrant les yeux, elle fit un profond soupir, & les tournant du côté de la Gréque : Hélas ! dit-elle, qu'ai-je fait ? Je vous ravis votre amant, vous n'êtes pas la seule que votre disgrace afflige. Elle ordonna qu'on transportât le blessé dans une maison qu'elle indiqua, & qu'on prît un très-grand soin de lui ; elle remonta ensuite dans sa litiére, & elle enjoignit de condui-

re la Gréque dans le Palais.

Lorſqu'elle fut ſeule, elle s'abandonna ſans contrainte à ſa douleur. Une fille qui avoit toute ſa confiance étoit avec elle : Ma chére Zirba, lui dit-elle en verſant un torrent de larmes, c'eſt trop de diſgraces en un jour, & je ſuccombe à l'excès de celle-ci : tu m'as entendu parler ſouvent de ce jeune Abydénien, de cet aimable Dardanus, que la ſévére politique d'Hermotime a ravi à ma tendreſſe : eh bien ! apprens, Zirba, quelle eſt mon infortune ; c'eſt lui que tu viens de voir qui meurt peut-être par mes ordres, & que pour ſurcroît de déſeſpoir, je retrouve entre les mains d'une rivale trop belle, hélas ! pour n'être pas aimée.

Les pleurs de la Princeſſe ne lui permirent pas de s'expliquer davantage. Dardanus avoit été envoyé dans l'enfance d'Abydos à Hermotime par Dauriſez, beau-

frere de Xerxès, qui l'avoit chargé du ſoin de ſon éducation. Dauriſez avoit été tué en Carie, & Dardanus n'avoit plus eu de protecteur qu'Hermotime, qui avoit obtenu la liberté du Roy de l'élever dans le Palais où la jeune Amytis l'avoit vû ſouvent, & s'étoit accoutumée à l'aimer. Dardanus que ſa deſtinée appelloit à d'autres feux, n'avoit point été ſenſible aux charmes de la Princeſſe : il ſe renferma toujours dans les bornes du devoir & de la plus réſpectueuſe retenue. Amytis ignorant d'abord de quels ſentimens elle étoit animée, s'y étoit abandonnée ſans contrainte, & ils prirent un ſi grand accroiſſement qu'elle ne fut plus maitreſſe de les vaincre : elle en donna des marques aſſez vives à Dardanus, qui ſe crut obligé d'en avertir Hermotime. Amytis étoit deſtinée à épouſer Mégabiſe, Seigneur diſtingué en Perſe par la ſplendeur de ſa

naiſſance, & par les grandes dignités attachées à ſa maiſon. Hermotime fut allarmé des diſpoſitions de la Princeſſe : il craignit que ſi le Roy s'en appercevoit, il ne lui en fît un crime. L'habile Miniſtre avoit éloigné Dardanus, & il l'avoit envoyé vers Artemiſe : ce dernier avoit accepté cet emploi avec plaiſir, dans la crainte qu'il avoit eue lui-même, que les empreſſemens d'Amytis ne miſſent quelque obſtacle à ſa fortune.

La Princeſſe avoit ſouffert d'abord ſon éloignement avec impatience : elle en avoit enſuite connu la juſtice, & elle avoit ſçû bon gré à Hermotime de ſa prudence. Elle avoit tâché de profiter de l'abſence de Dardanus pour l'oublier ; mais elle n'y avoit pû réüſſir. C'étoit ſa premiére inclination, & ces ſortes de paſſions ſont toujours les plus fortes. Elle avoit donc mené une vie triſte & languiſſante de.

puis le départ de Dardanus. Sans ceſſe attachée à cette idée, elle enviſageoit avec horreur la néceſſité qui l'obligeoit de ſuivre le choix que le Roy avoit fait de Mégabiſe pour lui donner la main. Elle étoit à la veille de le revoir ; il revenoit avec Xerxès qu'on attendoit à Sardis dans peu de jours.

Il eſt facile de juger combien dans une telle ſituation la rencontre de Dardanus devoit affliger la Princeſſe : elle le retrouvoit lorſqu'il falloit ſe réſoudre à ſe donner à un autre. Pour comble d'affliction, elle le voyoit dangereuſement bleſſé, & c'étoit preſque par ſa main qu'il avoit reçu les coups qui le réduiſoient en cet état : enfin elle ne pouvoit douter qu'il ne fût engagé dans le plus tendre commerce avec cette belle Gréque, qu'il avoit ſi long-temps & ſi vainement défendue. Ainſi l'amour, la douleur, la jalouſie, la crainte & le devoir livroient tour à tour les plus cruels

combats à l'ame agitée de la Princeſſe.

Dardanus quoique fort affoibli par le ſang qu'il avoit perdu, avoit reconnu Amytis auſſi-tôt qu'il l'avoit revûe, & il avoit tremblé en penſant que Steſilée alloit être la priſonniére de cette Princeſſe : il n'avoit pas oublié les diſpoſitions de la fille de Xerxès, & quoiqu'elle ne lui eût pas déclaré la ſecrette flamme dont elle brûloit pour lui, il n'avoit pû l'ignorer : ainſi Steſilée étoit retombée au pouvoir d'une ſeconde rivale, d'autant plus dangereuſe qu'elle étoit plus puiſſante. D'ailleurs Hermotime étoit ſur le point de revenir à Sardis : il le retrouveroit, & que n'avoit-il point à craindre du courroux d'un homme qui pouvoit tout, & qu'il avoit mortellement offenſé ? S'il n'eût appréhendé que pour lui, il auroit été plus tranquille ; mais le ſort de Steſilée l'occupoit uniquement.

Hermotime pour obtenir la paix de Thémiſtocles lui renverroit bientôt ſa maitreſſe, & il ſe verroit privé de revoir jamais Steſilée par les moyens même qu'il avoit crus les plus propres à ſe la conſerver.

La malheureuſe fille de Soſtrate étoit en proye aux mêmes réfléxions : elle ſe voyoit dans le Palais de Sardis au pouvoir d'Amytis, & prête de tomber en celui d'Hermotime, & peut-être d'Artemiſe, qui revenoit avec les fils du Roy : Quelle étrange ſituation ! La crainte de la mort ou de l'eſclavage n'étoit pas ce qui la touchoit le plus : elle s'appercevoit enfin qu'elle aimoit Dardanus ; & comment eut-elle pû s'en défendre ? Quels reſpects ! Quelle retenue ! Quels ménagemens ! Il étoit aimable, & ſa beauté n'avoit rien d'égal ; mais Steſilée étoit moins ſenſible à ce charme, qu'à tout ce que Dardanus avoit fait en ſa faveur. Il lui avoit

ſacrifié ſa fortune, & pour elle il s'étoit immolé au reſſentiment de l'Eunuque Hermotime qui gouvernoit tout à la Cour de Xerxès : avec quelle diſcrétion lui avoit-il déclaré ſa paſſion, & quelle violence s'étoit-il faite depuis qu'il avoit vu que ſa tendreſſe ſembloit l'offenſer ? Elle avoit ſenti tout le prix de cette retenue ; mais enfin le danger où il venoit de s'expoſer pour elle étoit une preuve ſi touchante de ſon amour, qu'elle ne put y réſiſter, ni ſe déguiſer davantage l'intérêt qu'elle prenoit à la conſervation de Dardanus.

Cependant qui pouvoit avoir cauſé le trouble extrême de la Princeſſe Amytis lorſqu'elle avoit vû Dardanus ? Elle le connoiſſoit donc. Ah ! ſans doute qu'elle l'aimoit, & peut être, hélas ! en avoit-elle été aimée. Cette ardeur pouvoit ſe rallumer aiſément. La Princeſſe étoit admirablement belle ; &

ſi elle étoit auſſi tendre, le moyen que Dardanus réſiſtât à tant de charmes ? Elle n'étoit donc arrivée à Sardis que pour y perdre ſon amant, lorſqu'elle s'appercevoit à quel point il lui étoit devenu cher ; ou bien elle ne s'étoit arrachée aux fers d'Artemiſe, que pour retomber dans ceux de la fille de Xerxès.

Toutes ces réfléxions agitoient la malheureuſe Steſilée, inquiéte de ſa deſtinée, & de celle de Dardanus ; enviſageant de toutes parts de juſtes ſujets d'allarmes, appréhendant la vengeance d'Artemiſe, le pouvoir d'Hermotime, la concurrence ou la haine d'Amytis : Funeſtes images qui ne lui laiſſoient aucun repos, & qui lui faiſoient regretter ſans ceſſe les momens heureux & tranquilles qu'elle avoit paſſés dans les vaſtes ſolitudes du Mont Taurus.

Amytis ſe piqua de généroſité ; elle chargea Zirba d'aſſurer Steſi-

lée de ſa protection, & elle envoya viſiter Dardanus de ſa part : elle lui fit donner des nouvelles de ſa chére Gréque, & elle permit qu'il lui donnât des ſiennes. Ce traitement lui cauſa quelque ſoulagement ; mais le retour d'Hermotime & celui de Xerxès lui inſpirérent bientôt de nouveaux ſujets de crainte. Pour comble d'allarmes il apprit qu'Artemiſe arrivoit inceſſamment à Sardis où elle ramenoit les fils du Roy.

Cette malheureuſe Reine n'étant plus diſtraite par les ſoins de la guerre, n'étoit alors occupée que de ceux de ſon amour. La perfidie qu'elle imputoit à Dardanus lui avoit inſpiré une triſteſſe ſombre & mélancolique qui avoit quelque choſe de ſiniſtre. Il m'a indignement abuſée, ſe diſoit-elle ſouvent, & qui l'obligeoit de feindre : Je l'aimois à la vérité, & j'avois été bien-aiſe qu'il s'en apperçût. Mais

à quoi bon me laiſſer penſer qu'il n'y étoit pas inſenſible ? Le traître ! ſongeoit-il à me trahir ſous de ſi flateuſes apparences ? Ah ! ſans doute que c'étoit ſon deſſein : il adoroit déja Steſilée, & c'étoit pour s'en aſſurer la poſſeſſion qu'il diſſimuloit. Le cruel ! m'a traitée plus inhumainement en m'abuſant par cet extérieur perfide, qu'en me faiſant connoître d'abord ſon indifférence. J'aurois peut-être trouvé le ſecret de me guérir ; l'abſence, l'éloignement, la réfléxion, l'amour de la gloire, que ſçais-je, le dépit m'euſſent bien ſervie ! Mais ce n'étoit point aſſez pour Steſilée, qu'elle eût triomphé de mes foibles charmes, il falloit qu'elle jouît de mon humiliation, & que cette indigne Gréque eût ſans ceſſe une Reine attachée à ſon char : elle échape à ma vengeance, juſtes Dieux ! & vous le raviſſez à ma haine ! Elle fuit avec ſon amant, &

ils s'applaudiſſent de ma honte & de ma diſgrace : hélas ! qu'ils paſſent d'heureux momens : qu'il eſt doux de fuir avec ce que l'on aime ; & que le ſort de ma rivale a de charmes aux yeux d'une amante qui préféreroit le cœur de Dardanus à tous les ſceptres de Xerxès.

Tel étoit le trouble qui l'agitoit lorſqu'elle arriva enfin à Sardis : elle n'aſpiroit qu'à en repartir pour n'être point obligée de ſe contraindre dans une Cour attentive à toutes ſes démarches. Xerxès lui fit rendre les plus grands honneurs ; mais ils ne la conſolérent point de ſes pertes : tantôt elle s'irritoit contre Dardanus ; & tantôt elle le plaignoit. Flottant entre l'amour & la jalouſie, ſentant bien qu'elle ne pouvoit être jamais aimée, prenant quelquefois un réſolution généreuſe, mais jamais ferme dans ce parti, elle étoit occupée tour à tour par des ſentimens de vengean-

ce ou de tendreſſe, qui ne la laiſſoient jamais tranquille.

Steſilée & Dardanus furent inſtruits de ſon arrivée, & tous deux ils firent prier la Princeſſe de lui cacher leur aventure : Amytis voulut en ſçavoir la raiſon, & elle l'apprit avec étonnement. Elle croyoit Artemiſe uniquement paſſionnée pour la gloire, & elle apprenoit qu'elle n'étoit pas moins ſenſible à l'amour. Cet exemple ſembla la raſſurer. Si Artemiſe, dont la renommée publioit tant de merveilles, n'avoit pû refuſer ſon cœur aux charmes de Dardanus, étoit-il ſurprenant qu'une jeune Princeſſe enfermée dans le Palais de Suſe ou de Sardis, s'y fût laiſſée ſurprendre ? Elle ſe conſoloit de ſa foibleſſe par cette réflexion ; mais elle étoit inconſolable lorſqu'elle venoit à penſer que Dardanus en aimoit une autre, & qu'elle-même elle alloit être obligée d'épou-

ſer Mégabiſe, revenu avec Xerxès, & qui ſe diſpoſoit dans peu à l'unir à ſa deſtinée.

Elle vit qu'elle ne pouvoit éloigner l'accompliſſement de cet engagement, que le Roy vouloit conclure avant que de retourner à Suſe, parce qu'il avoit donné le gouvernement de Sardis à Mégabiſe. La Princeſſe étoit réſolue d'obéir; mais elle voulut voir Dardanus avant tout. Steſilée en lui contant ſon Hiſtoire, ne lui avoit parlé que de Thémiſtocles, & elle ne lui avoit rien dit de l'amour de Dardanus: la Princeſſe voulut voir s'il uſeroit de la même diſſimulation.

Il commençoit à ſe guérir de ſes beſſures, & il étoit en état de ſortir. Elle chargea Zirba du ſoin de l'introduire dans le Palais, & cette fille zélée pour la Princeſſe, s'employa utilement pour ménager cette entrevue. Dardanus ſous des

habits d'Eunuque fut conduit par Zirba dans un petit bois d'Orangers, qui n'étoit ſéparé du Pactocle que par une palliſſade de Myrtes. Un bateau qui l'attendoit en cas de ſurpriſe, étoit deſtiné pour le recevoir : la Princeſſe impatiente de le voir, ſe rendit au lieu marqué avec Zirba, qui devoit reſter dans les avenues pour veiller à la ſureté de la Princeſſe ; & toutes les meſures étoient ſi bien priſes, que rien ne devoit troubler cet entretien.

Le malheureux Dardanus attendoit en tremblant l'arrivée d'Amytis : il craignit les ſuites d'un entretien qui ne paroiſſoit menagé que pour l'obliger peut-être de rompre avec Stéſilée : il alloit donc ou offenſer la Princeſſe par ſes refus, ou du moins expoſer les jours de ſa chere Gréque : enfin Amytis arriva ; elle étoit ſi émue qu'elle eut beſoin pour ſe remettre, de gar-

der quelque temps le ſilence : elle le rompit à la fin, mais elle le fit à propos : tout ſe borna de ſa part à demander à Dardanus l'aveu de ſon engagement avec Stéſilée.

Dardanus balança d'abord s'il feroit cet aveu ; mais après y avoir réfléchi, il crut qu'il ne pouvoit s'en défendre : peut-être Amytis ſeroit-elle touchée de cette complaiſance ; du moins elle jugeroit par là que ſon cœur étoit inacceſſible à toute autre tendreſſe : il lui avoua donc qu'il aimoit Steſilée ; mais il ne put lui dire qu'il en étoit aimé ; il n'avoit ſur cela que des témoignages, & que des indices dont la foi peut aiſément tromper les amans. Il fallut même que ce fût Amytis qui l'aſſûrât qu'il étoit aimé : elle en avoit jugé avec des yeux de rivale ; mais les amans ne ſe trompent guére dans ces ſortes de jugemens.

Jamais Amytis ne s'étoit trou-

vée à une plus rude épreuve : elle entendoit de la bouche même de Dardanus l'amour dont il brûloit pour Steſilée. Elle eut beſoin de toute ſa conſtance pour ne pas ſuccomber à ſa douleur : enfin elle y réuſſit. Je ſuis bien-aiſe, lui dit-elle, de vous avoir entendu, & vous avez plus gagné par cet aveu, que vous n'euſſiez fait par une diſſimulation inutile. Je veux achever de vous ſervir : je vous ai dit que Steſilée vous aimoit ; je veux qu'elle vous épouſe ; j'en fais mon affaire auprès d'Hermotime ; ſoyez ſûr de ma protection, & ne craignez rien de la Reine de Carie : je rendrai vains tous les efforts qu'elle fera pour vous nuire.

Dardanus ne ſçavoit que penſer de ces promeſſes de la Princeſſe : n'étoit-ce point un ſonge ou un enchantement ? Il n'oſoit quelquefois y ajoûter foi : un moment après les paroles de la Princeſſe lui reve-

noient à l'eſprit, & il ne pouvoit alors la ſoupçonner de l'abuſer : il ſe jetta donc à ſes pieds, & les embraſſant reſpectueuſement : Non, Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer la grandeur de ma reconnoiſſance, & tout mon ſang ne ſuffiroit pas pour m'acquitter de ce que je vous dois ; non-ſeulement vous me rendez heureux ; mais vous le faites, hélas ! dans un temps où je déſeſpérois de pouvoir jamais l'être.

Ce remerciment penſa être funeſte à Dardanus ; la Princeſſe n'étoit pas ſeule, & Zirba s'étoit laiſſé ſurprendre, ou plutôt tant d'avenues conduiſoient en cet endroit, que la fin de cet entretien fut entendue par les deux perſonnes à qui on avoit le plus d'intérêt de le cacher.

Artemiſe tourmentée par ſa paſſion, après avoir long-temps erré ce ſoir-là dans les allées du bois,

passa par cet endroit, où elle fut arrêtée par une voix qu'elle reconnut aussi-tôt : c'étoit celle de Dardanus ; elle tressaillit en la reconnoissant, & elle frémit en entendant prononcer le nom d'Amytis. Dardanus étoit alors à ses pieds ; il lui rendoit grace de la promesse qu'elle venoit de lui faire. La Reine d'Halicarnasse ne douta point qu'il ne fût aimé d'Amytis ; mais que Stesilée étoit-elle devenue ? Où l'avoit-il laissée ? Etoit-elle aussi dans le Palais de Sardis ? Ces soins ne touchoient plus Artemise. Un dernier objet fixoit sa jalousie : c'étoit la Princesse ; elle oublioit son ancienne rivale pour celle-ci, & déja elle ne songeoit plus aux tourmens que Stesilée lui avoit causés ; sa douleur même redoubla, & c'étoit la seule situation dans laquelle le retour de Dardanus pouvoit la désespérer : c'étoit la fille de Xerxès qu'elle avoit à combattre ;

Amytis la plus belle perſonne de Perſe, & que la dignité de ſa naiſſance mettoit ſi fort au-deſſus de ſa vengeance, qu'il falloit ſe réſoudre à la voir triompher impunément.

Elle étoit dans une ſi grande agitation qu'elle n'avoit pas apperçu un homme qui étoit aſſez proche d'elle, & qui avoit entendu comme elle les derniers diſcours de Dardanus : c'étoit Mégabiſe ; il avoit vû Artemiſe de loin, & il l'avoit ſuivie ; ſoit curioſité, ſoit deſtinée, il s'étoit attaché aux pas de la Reine d'Halicarnaſſe, & il s'étoit arrêté comme elle. Dardanus ne lui étoit pas inconnu, & ſa voix avoit frapé ſon oreille. On juge bien quelle dut être ſa peine, quand à quelques mots que la Princeſſe prononça, il eut appris que c'étoit à elle que Dardanus adreſſoit ſes remercimens.

Cette rencontre avoit des cir-

conſtances trop humiliantes, pour que Mégabiſe y fût indifférent. La diſtance qu'il y avoit de Dardanus à lui, attachoit une ſi grande honte au choix de la Princeſſe, qu'il eut peine à ne pas éclater. Artemiſe l'apperçut dans ce moment, & ſa ſurpriſe lui fit faire un mouvement qui obligea la Princeſſe & Dardanus de s'éloigner: la précipitation avec laquelle ils le firent, confirma les ſoupçons d'Artemiſe & de Mégabiſe.

Ils ſe joignirent alors, & la Reine n'étant pas maitreſſe du premier mouvement, qu'ai-je entendu, Seigneur, dit-elle? Et ſe peut-il que la Princeſſe Amytis.... Mais, non, retenons un ſoupçon qui l'offenſe; je me ſuis peut-être abuſée; & ce vil mortel qui rendoit des remercimens ſi ſinguliers à la Princeſſe, ne parloit point ſans doute de la fille de Xerxès: il en avoit quelque autre en vue, & je crains que les apparences ne m'ayent ſéduite moi-même.

Mégabiſe feignit d'entrer dans cette fiction ; mais ſon ame étoit en proye aux plus cruelles atteintes : Artemiſe en feignant de l'appaiſer, l'aigriſſoit encore. Il lui demandoit des conſeils qu'il n'écoutoit point : il la quitta peu après, & il rentra chez lui pénétré de la plus vive douleur : cette nuit fut pour cet amant une nuit d'horreur. La Princeſſe inquiéte elle-même du bruit qu'elle avoit entendu, en appréhendoit les ſuites, & Dardanus heureuſement ſorti du Palais, appréhendoit avec juſtice d'avoir été reconnu. Pour Artemiſe, elle étoit dévorée par les tourmens de la plus cruelle jalouſie.

Le fier Mégabiſe ne put ſouffrir la préférence qu'Amytis accordoit à Dardanus, & il en vint faire le lendemain ſes plaintes à Xerxès. Hermotime étoit avec le Roy : ſa préſence n'arrêta pas Mégabiſe ; il conta ſa diſgrace à Xerxès : ce

Prince qui l'aimoit, parut extrêmement ſenſible à cet outrage ; il ne conſulta que ſon reſſentiment, & ſur le champ il donna ordre qu'on cherchât Dardanus, & qu'on le livrât au dernier ſupplice.

Un ordre ſi cruel fit frémir Hermotime qui protégeoit Dardanus : il ignoroit par quelle aventure il ſe retrouvoit à Sardis, d'où il le croyoit fort éloigné : il ignoroit de même comment il avoit revu la Princeſſe, après l'enlévement qu'il avoit fait de Stéſilée ; mais ſans ſe donner le temps d'éclaircir ces différens faits, il crut devoir employer tout ſon crédit pour ſauver les jours de Dardanus : il remontra reſpectueuſement à Xerxès qu'il devoit approfondir cette accuſation, & qu'il avoit peine à croire que Dardanus fût à Sardis. Mégabiſe s'impatienta de l'obſtacle qu'Hermotime vouloit mettre à ſa vengeance, & ſans attendre la réponſe du Roy, il dit

à

à Hermotime qu'il en devoit croire ſon témoignage ; & que s'il en vouloit un ſecond, il pourroit y joindre celui de la Reine d'Halicarnaſſe.

Hermotime crut qu'il étoit enfin temps de parler, & que c'étoit fait de la vie de Dardanus, s'il ne ſe hâtoit de le ſauver : Seigneur, dit-il à Mégabiſe, vous n'avez pas beſoin du témoignage d'Artemiſe pour en être cru ; mais je crains que vous ne vous ſoyez abuſé ſur le crime que vous faites à la Princeſſe. Les amans ſont gens faciles à ſe laiſſer ſurprendre : & ſouvent ſur de fauſſes apparences ils condamnent les démarches les plus innocentes ; cependant, Seigneur, quoiqu'il en puiſſe être, je défendrai les jours de Dardanus juſqu'au dernier moment de ma vie, & je ne ſouffrirai point qu'on livre au ſupplice le fils de Dauriſez.

Le fils de Dauriſez ! s'écria Xer-

xès : Hermotime, que m'apprenez-vous-là ? Seigneur, répondit le fidéle Miniſtre, c'eſt un ſecret que je ne puis plus vous taire ; des raiſons aſſez puiſſantes m'ont juſqu'ici arrêté ; mais puiſqu'il s'agit de ſa vie, je ne dois pas différer à vous inſtruire du ſort de Dardanus : oui, Seigneur, il eſt fils de Dauriſez & de la petite fille d'Intaphernes, l'un de ceux qui contribuérent tant avec votre auguſte pere à délivrer la Perſe de la tyrannie des Mages. Un hymen ſecret avoit uni Dauriſez avec l'unique héritiére de l'audacieux Intaphernes : Vous ſçavez la cauſe de ſa diſgrace * ; Dauriſez que le feu Roy honoroit d'une bienveillance particuliére, n'oſa déclarer ſon mariage, qui juſqu'ici vous a été caché. La malheureuſe femme de Dauriſez mourut en donnant le jour à Dardanus ; elle avoit ſuivi ſon époux ſur l'Helleſpont, & ce fut dans la

* *Elle eſt en Note dans l'Hiſtoire d'Anytis.*

Ville d'Abydos qu'elle perdit la vie en devenant mere d'un fils. Dauriſez y fit élever le jeune Dardanus juſqu'au temps qu'il me l'envoya: Vous ſçavez, Seigneur, que depuis le feu Roy honora de ſon alliance ce même Dauriſez en lui donnant la Princeſſe votre ſœur: il eſt mort dans la Carie en combattant glorieuſement pour la défenſe de l'Empire. La crainte de cauſer de l'ombrage à la Princeſſe votre ſœur en donnant un frere aîné à ſes enfans, m'a ſeule retenu; mais le danger que court aujourd'hui Dardanus me fait rompre le ſilence: épargnez, Seigneur, le ſang d'un ami illuſtre, & qui vous étoit allié de ſi près: ne condamnez point la Princeſſe ſans l'entendre; trop de délicateſſe aura ſéduit Mégabiſe; Amytis n'eſt point coupable, ou du moins on ne lui peut reprocher qu'une faute d'imprudence: écoutez-la, Seigneur, & ſoyez auſ-

ſi bon pere qu'ami clément & généreux.

Ces diſcours touchérent Xerxès : Mégabiſe lui-même parut ébranlé ; la mémoire de Dauriſez étoit encore ſi chére à la Perſe, & le Roy l'avoit honoré d'une amitié ſi ſinguliére, qu'il céda auſſi-tôt aux remontrances d'Hermotime : on fit retirer Mégabiſe, & on manda la Princeſſe ; on fit ſeulement chercher Artemiſe, afin qu'elle fût témoin de la juſtification d'Amytis.

Elle ignoroit ce qui ſe paſſoit, mais elle crut n'avoir rien à craindre : comme elle appréhendoit d'avoir été entendue & qu'on n'en eût fait un rapport peu fidéle au Roy, elle étoit réſolue de tout avouer : l'ordre qu'elle reçut de ſa part ne la ſurprit donc point ; elle vint auſſi-tôt. Hermotime lui expliqua en peu de mots ce qui avoit obligé le Roy de la mander, & il cita Artemiſe pour témoin de l'entretien

qu'elle avoit eu avec Dardanus. La Princeſſe crut que la Reine l'avoit accuſée, & comme elle ſçavoit la paſſion violente qu'elle avoit pour le fils de Dauriſez, elle ne douta point qu'un ſentiment de jalouſie ne lui en eût trop fait dire: elle crut qu'il lui ſuffiroit de tout apprendre au Roy pour ſe venger d'Artemiſe.

Ce dénouement devoit cauſer un mortel déplaiſir à la Reine; Amytis en ſentit quelque ſoulagement, & jettant auſſi-tôt un regard mépriſant ſur Artemiſe: Seigneur, dit-elle, en s'adreſſant au Roy, une Gréque eſt enfermée dans ce Palais, je n'ai pû lui refuſer ma protection contre une rivale puiſſante qui la perſécute, & qui vouloit l'enlever aux vœux d'un amant qui n'eſt devenu criminel que pour l'avoir trop aimée. Cet amant eſt Dardanus, & cette Gréque eſt Steſilée. J'avoue que j'ai fait venir Dar-

danus dans ce Palais pour m'inſtruire de ſon hiſtoire; il me la conta hier, & je lui promis Steſilée; ce fut de quoi il me rendit grace à genoux: voilà tout mon crime, Seigneur; qu'on mande Dardanus, & qu'on ſçache de lui ſi j'ai fait quelque choſe de plus.

Amytis avoit évité de nommer Artémiſe; mais elle en avoit aſſez dit pour déſeſpérer la Reine d'Halicarnaſſe. Steſilée étoit à Sardis dans le Palais & ſous la protection d'Amytis: Dardanus l'aimoit, & elle l'aimoit auſſi: la Princeſſe leur avoit promis ſa protection, & ils alloient être unis à ſes yeux: elle en fut outrée de douleur & de jalouſie; elle eut peine à les cacher aux yeux de Xerxès.

L'habile Hermotime s'apperçut du trouble de la Reine, & il en connut le ſujet: il engagea le Roy à congédier la Princeſſe, & emmenant enſuite Xerxès, il laiſſa du

moins la liberté à la malheureuſe Artemiſe d'aller gémir chez elle de la cruauté de ſon ſort.

Il n'eſt pas facile de peindre l'état où cet événement imprévu la réduiſit : elle ne connoiſſoit pas même encore l'excès de ſes maux. Dardanus reconnu par le Roy pour fils de Dauriſez, redoubla le déſeſpoir d'Artemiſe, parce que le bonheur de ſa rivale en augmentoit. Xerxès inſtruit par Amytis des lieux où Dardanus étoit retiré, le fit venir à Sardis, & en préſence de toute la Cour, il déclara le ſecret de ſa naiſſance, & il voulut qu'il fût reconnu pour fils de Dauſirez, & qu'il jouît de toutes les dignités attachées à ſa maiſon. Le tendre Dardanus reçut toutes ces marques d'honneur avec une modeſtie qui ſembloit l'en rendre plus digne. Sa plus grande joie étoit d'en faire jouir ſa chere Steſilée : elle avoit enfin été avertie du changement

arrivé dans la fortune de ſon amant & dans la ſienne, & elle n'avoit pû ſe diſſimuler la joie qu'elle en avoit reſſentie. On lui avoit permis de le revoir, & elle lui avoit avoué la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Le Roy applaudit à leurs feux, & conſentit à leur union : elle fut ſuivie de celle d'Amytis & de Megabiſe. La triſte Princeſſe envia plus d'une fois le bonheur de Steſilée : elle eut alors pû aimer Dardanus ſans honte ; mais il étoit trop tard ; il fallut renfermer dans le fond de ſon cœur des feux dont l'opiniâtreté eût irrité le Roy : elle épouſa Megabiſe qu'elle ne put jamais aimer.

La ſeule Artemiſe furieuſe de voir tous ſes projets évanouis, ne put ſupporter le bonheur de ſa rivale : la haine prit la place de l'amour, ou plutôt cette derniére paſſion ſe déguiſa ſous les apparences de la premiere : elle fit de vains

projets pour ſe venger ; mais après l'avoir inutilement tenté, elle prit le parti qu'elle crut le plus convenable à la ſituation de ſon cœur. Elle revint dans ſes Etats ; elle n'y put reſter long-temps : la réputation du Cap de Leucade ſubſiſtoit encore. Artemiſe réſolut d'y avoir recours : elle quitte une ſeconde fois Halicarnaſſe, & elle va chercher ce Promontoire fameux, ſi funeſte à tant d'amans, & célébre encore par le trépas récent de la malheureuſe Sapho. Cet exemple ne put l'arrêter : elle s'abuſa peut-être, ou plutôt elle eut deſſein de mourir. L'Hiſtoire aſſure qu'elle ſe précipita du haut de ce Roc mémorable, & qu'elle perdit ainſi la vie. Infortunée de n'avoir pû vaincre l'amour : au-deſſus des hommes par ſa vaillance & par ſes exploits ; fort au-deſſous des femmes mêmes par ſes foibleſſes, & par la facilité avec laquelle elle céda

à des passions, qu'on n'a reçues de la nature, que pour apprendre à les dompter. Themistocles apprit ces deux événemens avec indifférence, & d'autres aventures le consolérent bientôt de la perte qu'il avoit faite de Stesilée.

Fin du sixième Tome.

U. Utah